

Julien Papillon

1931-2002

**Richard Dandenault
Michel Carbonneau**

Rome 2013

Avant Propos

La Série historique a maintenant dix ans. Après un ralentissement, nous avons repris le rythme de deux publications par année. Nous essayons de varier les sujets, et aussi les diverses époques. Nous espérons ainsi montrer quelques-unes des nombreuses facettes de la vie et de l'histoire de la Société.

Ce numéro concerne la vie d'un confrère que beaucoup d'entre nous ont connu, et qui a eu un destin peu ordinaire pour un Missionnaire d'Afrique. Il n'a passé que quelques mois en mission en Afrique. Il a pourtant marqué l'histoire de la Société, tant par sa contribution à l'élaboration de la nouvelle Année spirituelle dans les années soixante-dix, que par le témoignage qu'il nous a donné d'une vie étonnamment féconde en dépit de la maladie qui l'a immobilisé pendant de longues années. Beaucoup de confrères ont profité de ses conseils spirituels.

Les nombreuses notes personnelles qu'il a laissées permettent de pénétrer un peu dans ce que fut sa vie, et de redécouvrir que ce qui compte vraiment, ce n'est pas le nombre d'activités entreprises, mais la profondeur et la vigueur de l'engagement spirituel. Ce qui compte, ce n'est pas ce qu'on fait, mais ce qu'on est.

En 2005, Richard Dandenault avait déjà publié un ouvrage consacré à Julien Papillon. Il a accepté, avec l'aide de Michel Carbonneau, de reprendre les manuscrits de Julien et de lever un peu le voile sur la vie de ce Missionnaire d'Afrique. Dans une préface de quelques pages, il présente les grandes étapes et les traits principaux de cette vie. Il laisse ensuite la parole à Julien, se contentant d'ajouter les notes nécessaires à une bonne compréhension.

Nous espérons que ces pages seront une source d'inspiration pour beaucoup d'entre nous.

François Richard

INTRODUCTION

Le 4 juin 1954, Julien Papillon, alors étudiant à l'Académie de Québec, écrivait ceci au Père Supérieur du noviciat des Pères Blancs à St-Martin de Laval :

“C’est avec une grande joie que je vous écris afin de solliciter la faveur d’être admis au noviciat des Pères Blancs. Depuis six ans, je fréquente ce collège, et je me suis toujours assez bien classé.

Après avoir mûrement réfléchi et après avoir consulté des personnes compétentes, j’ai opté pour la vie sacerdotale et plus particulièrement pour les Pères Blancs. Depuis septembre, je rends visite régulièrement une fois par mois au Père Bédard et, sans doute, il a dû vous parler de moi. D’ailleurs, c’est lui-même qui m’a conseillé de m’adresser à vous.

J’espère donc, Révérend Père, que j’aurai le bonheur d’être inscrit sur votre liste de novices de 1954-1955.”

Julien avait donc décidé à cette date d’orienter sa vie dans le célibat consacré comme prêtre et dans la Société des Missionnaires d’Afrique (les Pères Blancs). On remarque dans sa lettre de demande qu’il est rempli de joie et que cette joie deviendra un bonheur bien concret dès qu’il se saura inscrit pour la première étape de formation.

Cette décision a été mûrie. Elle n’a pas été sans “crise”. “Être ce qu’il veut que je sois, appelé à être ce qu’il veut, je le sens toujours comme une blessure d’amour”, écrira-t-il plus tard dans son autobiographie”, comme on le verra de façon plus détaillée au 1^{er} chapitre. Une crise mûrie dans la prière et la réflexion, et appuyée par la référence à un confrère du même Institut pour éviter toute illusion sur lui-même. Cette dernière démarche deviendra pour lui un élément clé dans toute histoire de vocation quand il sera plus tard affecté à accompagner des jeunes ayant le même désir d’engagement sacerdotal et missionnaire.

L’orientation de sa vie était donc prise. Julien rêvait de l’aventure en Afrique pour “sauver des âmes”, selon le vocabulaire de l’époque et que l’on retrouve souvent dans le journal qu’il tenait pendant ses années de formation. Il avait repris cette expression à son compte. Il était loin de se

douter que son aventure africaine se limiterait seulement à quelque neuf mois, et que son “service missionnaire” prendrait une tout autre couleur.

Au mois de mai 1959, soit cinq mois après leur ordination et tout près de terminer leurs études théologiques, Julien et les autres confrères de sa promotion recevaient leur nomination. Julien était nommé au Nyassaland (aujourd'hui le Malawi), dans le diocèse de Mzuzu. Avant de prendre le chemin de l'Afrique, on avait cependant demandé à Julien de faire deux années de pédagogie en Angleterre, au Goldsmith College, en vue d'un ministère spécialisé dans le domaine de l'éducation.

Moins d'un an plus tard, en mars 1960, six mois à peine après le début de ces études, Julien s'est réveillé un matin avec une étrange sensation de paralysie dans son corps qui gênait sensiblement ses gestes habituels du matin. Ne sachant pas trop ce qui lui arrivait, Julien a cru un moment qu'il s'agissait d'une fatigue particulière qui allait passer comme tout le reste. Celle-ci cependant s'avérera comme étant quelque chose de sérieux et qui, loin de passer momentanément, ira s'accroissant jusqu'à la fin de ses jours. Pendant les jours qui ont suivi, il s'est retrouvé à l'hôpital pour des soins préliminaires. Voulant en savoir plus sur ce qui l'affectait, il a profité d'un moment de nuit où les infirmières étaient dispersées dans les chambres avoisinantes pour aller consulter son dossier médical. Sa curiosité immédiate fut satisfaite : noir sur blanc, il a bien vu ce dont il s'agissait : MS “Multiple Sclerosis”, Sclérose en plaques ! À moins d'un miracle de guérison, son sort était jeté pour les 42 années qui lui restaient à vivre. “Longue et impitoyable maladie”, dira plus tard son ami de longue date, le Dr Yvan Auger, qui l'aura suivi de près et de loin durant toutes ces années.

Cinq semaines après son décès, cet ami écrivait ceci :

“Julien est décédé de causes à la fois lointaines et immédiates. La combinaison de la sclérose en plaques, lentement évolutive mais à la fin inexorable, et du cancer du rein diagnostiqué en octobre 2000, a petit à petit miné un organisme déjà lourdement affaibli. La sclérose en plaques, en plus de paralyser les quatre membres, avait aussi atteint chez Julien les nerfs commandant la respiration et la déglutition au point où il avait de la peine à parler, et où le simple fait d'avaler sa salive risquait de l'étouffer.”

À la fin il n'a même plus eu la force de respirer. Il nous aura quittés dans un murmure, dignement et entouré comme il l'avait désiré.

Julien a vécu un destin, une mission singulière qu'il a actualisée à travers une maladie terriblement débilitante.

Ses vingt dernières années l'auront dépouillé progressivement de tout avoir et de tout pouvoir; processus qu'il a choisi de vivre dans un acte généreux d'accueil et de liberté.

La première béatitude l'a particulièrement habité. !..

Notre consolation, comme vous l'avez exprimée, réside dans notre certitude qu'il vit toujours à travers la communion des saints, réalité si douce à nos cœurs, si humaine et si divine."

Trois ans plus tard, à quelques jours près du 3^e anniversaire du décès de Julien, le même docteur et ami nous donne un portrait global et saisissant de ce que fut Julien pour lui :

"Parole donnée, vie livrée" (1)

"Lors du grand départ de Julien le 25 juin 2002, j'eus la perception d'une attente, d'une espérance mal définie que cet homme avait encore quelque chose à dire : n'était-il pas un homme de paroles, un homme "de la parole" ?

Aussi, je me suis réjoui d'apprendre par le Père Richard Dandenault le projet de diffuser certains extraits de son journal spirituel.

Julien a été marqué au fer rouge par une maladie débilitante au plus haut degré. Son journal intime, lieu de son cœur à cœur avec le divin, fait de fréquentes allusions à son état de santé.

Qu'en a-t-il été au juste ? Impossible de se substituer à sa personne dans ce qu'il a vécu de plus intime et qui, jusqu'à un certain point, relève de l'indicible. Mais à partir de son journal, de fragments de son dossier médical, de mes propres souvenirs encore si vivaces alimentés par une amitié de presque quarante ans, que puis-je en dire... prudemment ?

La sclérose en plaques est une maladie dégénérative du système

(1) Citation tirée d'un texte de Julien intitulé "Ils reconnaissent en eux des compagnons de Jésus" et destiné à ses confrères Pères Blancs en début de 1994.

nerveux avec des manifestations (motrices, sensibles, sensorielles, etc.) et des rythmes évolutifs variables.

*Julien a vécu une forme à évolution lente et manifestations multifor-
mes avec des périodes aiguës de détérioration sévère (poussées) sui-
vies de récupération partielle. Une description graphique représenterait
une ligne descendante avec plateaux, épisodes de chutes et remontées
en deçà de la ligne de base.*

*À ma connaissance, trois poussées majeures ont eu lieu (mars
1960, mars 1978 et janvier 1990) dont celles de 1960 et 1990 représen-
tent, à trente ans d'intervalle, les pôles temporels de perte d'autonomie
physique très sévère, initialement vécue temporairement (1960) puis de
façon permanente (1990).*

*En mars 1960, un homme de 28 ans voit remettre en question son
plan de vie par une paralysie substantielle des quatre membres avec
ses contraintes inhérentes quant au déplacement, aux soins d'hygiène,
aux repas, etc. Huit à neuf mois s'écouleront avant d'écrire à nouveau.*

*Heureusement, suite à cet épisode, malgré le résidu de séquelles
permanentes, la récupération motrice laissera place à une autonomie
très large. En début 78, six à sept heures de travail s'inscrivent encore
quotidiennement.*

*À partir de 1978 cependant, le processus d'affaiblissement des jam-
bes, bras et mains va s'accélérer.*

- *Fin 1979: début d'utilisation de béquilles, peut marcher trente minutes;*
- *Fin 1982: doit interrompre l'écriture après une heure;*
- *Milieu 1986: chaise roulante, cesse de conduire une auto;*
- *Mai 1986: réussit à se tenir debout brièvement; un confrère fait son lit et l'aide à se dévêtir;*
- *Été 1988: main et bras gauches peuvent à peine bouger, jambes presque totalement impotentes;*
- *Décembre 1988: seuls la main et le bras droits demeurent partiellement fonctionnels; l'écriture est pénible mais encore possible;*
- *25 janvier 1990: dernière poussée aiguë, paralysie totale des quatre membres, légère récupération de sa main droite;*
- *Mars 1990: admis à l'infirmerie du Pavillon Cardinal Vachon. Le quotidien se vit dans la dépendance physique totale.*

Chez Julien, l'expression de la sclérose en plaques revêt plusieurs formes en plus des atteintes de la fonction motrice : ataxie, troubles sensitifs, dysfonction du système nerveux autonome, perturbation de la fonction intestinale, spasticité des membres et autres symptômes généraux.

L'ataxie se manifeste par une difficulté à maintenir l'équilibre à la marche. Elle apparaîtra très tôt et de façon permanente. Julien, avec humour, fait lui-même allusion dans son journal à sa démarche "d'homme ivre".

Les troubles sensitifs sous forme de dysesthésie (sensation de fourmillements, de pénétration d'aiguilles, de courant électrique, d'engourdissement, de bras cassé), décrits dès 1960 au membre supérieur droit, s'étendront éventuellement aux quatre membres, seront perçus ultimement comme douloureux et ne le quitteront vraiment jamais. Les analgésiques ne seront acceptés que durant les deux ou trois dernières semaines précédant le décès. Aux dysesthésies douloureuses s'ajouteront, avec le temps, les crampes et douleurs de contracture musculaires.

En 1982, les difficultés urinaires associées à la sclérose en plaques (besoin urgent d'uriner fréquemment) imposèrent un état d'alerte constant pour "éviter les dégâts". Lorsqu'il perdra l'usage de ses mains, Julien deviendra dépendant de l'aide extérieure pour ce faire. Il n'acceptera la sonde urinaire permanente que quelques années avant son décès.

Tout aussi perturbants furent les problèmes intestinaux sous forme de douleur abdominale et constipation qui deviendra assez sévère pour nécessiter l'intervention manuelle d'autrui. L'absence de réflexe automatique efficace qui, pour les bien portant que nous sommes, relève de la trivialité, ajoutera un degré supplémentaire de marginalisation.

J'ajoute quelques mots sur les symptômes généraux évoqués épisodiquement dans le journal : fatigabilité, faiblesse, lourdeur, asthénie jusqu'à être "fatigué d'être fatigué". Après mars 1960, le sentiment naturel chez un être jeune d'un corps énergique, apte à l'action et prenant plaisir à s'y déployer, lui deviendra progressivement étranger. En plus de voir ses mouvements restreints, le mouvement lui-même du corps et de la pensée deviendra pénible. Ce n'est donc pas le moindre paradoxe qu'un homme si atteint et accablé physiquement ait eu un tel rayonnement.

Je mentionne brièvement les autres problèmes de santé de Julien : épisode de malaria au Malawi (1966) qui faillit l'emporter, calculs urinaires récidivants et le cancer du rein diagnostiqué en août 2000 qui évoluera fatalement en juin 2002.

Non pas que ces affections aient été négligeables chez un être déjà très atteint, mais leur impact, plus limité dans le temps, n'aura pas l'ampleur déterminante de la sclérose en plaques dans une perspective temporelle et existentielle.

Considérons à cet égard le quotidien de Julien à partir de mars 1990 où une longue période éprouvante de douze ans l'attend encore :

- *Ne peut assumer son hygiène personnelle ;*
- *On doit lui présenter la nourriture à la bouche ;*
- *Ne peut plus changer de position seul, au lit comme au fauteuil ;*
- *Les quelques doigts de la main droite qui lui permettent encore d'écrire très péniblement deviendront aussi inutiles ;*
- *Il ne pourra éventuellement plus tourner les pages du livre devant lequel on le place et devra attendre bien souvent le prochain samaritain ;*
- *Les muscles de la déglutition ne répondant plus normalement posent une menace constante : il risque de s'étouffer lui-même avec sa propre salive ;*
- *Les muscles de la respiration atteints et son état de faiblesse rendront dans les derniers mois sa voix à peine audible.*

Julien compare sa situation à un enfant effeuillant sa marguerite et laissant une après l'autre tomber les pétales.

Il accepte et désire devenir "hostie vivante" et pressent, dès 1993, qu'il va entrer dans le "silence".

Le journal spirituel parle mieux que quiconque de la façon dont fut vécue la longue maladie.

Je relève certaines attitudes qui m'ont frappé :

- *Lucidité : dès mars 1960, Julien a vécu l'essence de ce que sera son sort permanent 30 ans plus tard. Sa vie sera la réactualisation progressive d'un drame déjà vécu : paralysie des quatre membres avec ses contraintes de dépendance, marginalisation, humiliation.*
- *Sa vie intérieure si riche et sa discipline de vie Père Blanc le rendent attentif à la progression et à la manifestation de la maladie plus que tout autre.*
- *Humanité : son journal révèle ses angoisses, ses craintes, ses peurs, son désarroi. Nous pouvons si facilement nous identifier à lui !*

- *Générosité et fidélité : il refuse de se laisser détruire par la maladie et jamais celle-ci ne le dominera malgré les moments “costauds”. “Parole donnée, vie livrée”, ces paroles s’appliquent si bien à son attitude. Sa perception, conviction d’être fils du Père le soutiendra pendant toutes ses années et il demeurera aligné sur l’axe fondamental de ses vingt ans : chrétien, prêtre, missionnaire.*

Julien n’a pas été exceptionnel par sa maladie, si cruelle soit-elle : des dizaines de milliers de Canadiens en sont atteints.

Son destin singulier aura été, en puisant dans le sens de sa foi et de sa mission, d’en faire un événement créateur de liberté dans le paradoxe de la marginalisation, de la dépendance, de l’impuissance.

L’héroïsme peut s’inscrire dans la décision d’un seul instant ou se distiller pendant des décades. Sa vie appartient à cette dernière modalité. J’exprime ma gratitude qu’un si heureux mélange de grâce et de liberté nous ait donné cette âme aimante.”

Dr Yvan Auger

Cette épreuve de santé allait donc provoquer une profonde remise en question de son orientation. Tout un horizon se bloquait, une vision de l’avenir se trouvait radicalement perturbée. Il faisait face à ce qui allait prendre l’allure d’une “crise”, une crise qui allait se révéler d’une tout autre nature que celle qu’il avait vécue dans ses années de jeunesse.

À l’été de 1960, Julien doit revenir au Canada pour récupérer ses forces, pensant, illusoirement, que celles-ci lui reviendraient et que son départ pour l’Afrique ne serait plus qu’une question de sursis. Cinq années se sont passées dans cet état de repos, le plus souvent au noviciat des Pères Blancs à St-Martin de Laval, dans l’accomplissement de tâches adaptées à sa condition, telles le soin de l’économat, l’enseignement de l’anglais et l’accompagnement spirituel. C’est dans ce contexte que germeront des semences de spiritualité qui stimuleront les années à venir. *“Je me sens très heureux d’être ici. Au niveau spirituel, note-t-il brièvement dans un mini-carnet qui date de cette année, cela me fait beaucoup de bien. Je puis vérifier mon statut de prêtre-missionnaire depuis mon ordination et approfondir ma spiritualité devenue quelque peu stagnante.”* Julien vivait une expérience pascalle, le passage d’une idéologie de la mission à l’accueil de l’événement le ramenant sans cesse à sa réalité quotidienne où se trouvaient à la fois l’appel de Dieu et l’envoi en mission dans les confins mêmes de sa chair et de son contexte de vie.

En septembre 1965, il part pour l’Afrique, suffisamment “costaud”, à son dire, pour risquer l’entreprise. Celle-ci ne durera pas longtemps. Dix mois plus tard, il est victime d’une sérieuse attaque de paludisme et doit être rapatrié au premier feu vert du médecin. En septembre de cette année 1966, il est nommé à Lennoxville comme responsable du postulat des Frères. Il n’y verra pas un seul nouveau candidat se pointer. Et c’est en septembre 1967, qu’un mandat formel le ramènera au noviciat à titre de “socius” du responsable de ce qui s’appellera désormais l’Année spirituelle. C’est dans ce cadre de formation des jeunes missionnaires qu’il exercera son ministère jusqu’en août 1983.

Sur l’ensemble de ces années, il est intéressant pour le moment de noter les trois points suivants :

* De septembre 1967 jusqu’en août 1983, Julien est le seul Père Blanc qui sera présent comme membre du personnel durant toutes ces années à l’Année spirituelle. Tous les autres membres, près d’une douzaine, passeront un an, ou deux ou trois, que ce soit à titre de premier responsable ou comme collaborateurs. Julien se fera le “témoin régulier de la tradition Père Blanc” devant être transmise à des jeunes, tout autant que de la nouvelle pédagogie se mettant en place dans ces années toutes fraîches de l’influence du Concile de Vatican II.

* À noter aussi que le lieu où se déroulait l’Année spirituelle a changé de place huit fois durant les mêmes années, selon qu’il s’agissait de recevoir un groupe d’expression francophone ou anglophone et selon que la culture environnante était anglaise ou française. Chaque année, le travail de formation recommençait à zéro avec un nouveau groupe. On l’a vu pratiquer son ministère de formateur à St-Martin, près de Montréal, puis à Québec et Washington D.C., Dorking et Birkdale en Angleterre, Mours en France, Fribourg en Suisse, Ottawa au Canada.

* On comprend que Julien a dû se faire à une mentalité de “nomade”, engendrée par des bouleversements et des déracinements successifs et suscitée tant par les déplacements géographiques que par un départ chaque fois nouveau avec un groupe de mentalité différente. Comme il le dira plus tard, chaque fois qu’il devait opérer un changement

de milieu : “*Je dois apprendre la langue*” (2). Rester à l’écoute du neuf qui se présentait à lui et en faire son étoffe propre. Cet état d’esprit à couleur “d’exode” devient partie constitutive de sa spiritualité.

Ces années 1967-1983 vont former les années d’or de la vie active de Julien. Il est mandaté, et ce mot a beaucoup d’importance pour lui, à l’Année spirituelle. Cette appellation nouvelle reflète le renouvellement théologique, spirituel et pastoral de l’Église. Les 365 jours complets du noviciat canonique, qui faisaient loi de cadre de formation jusque-là, laissent place à un programme de base beaucoup plus souple d’intégration humaine et spirituelle dans les limites d’une année académique.

Les objectifs de cette importante année de formation restent substantiellement les mêmes : assurer les bases humaines et spirituelles de tout candidat se sentant appelé à la vie missionnaire en Afrique dans la Société des Pères Blancs. Vatican II y apporte cependant du neuf, surtout dans les priorités, en donnant la première place à la Parole de Dieu, médiatisée dans la vie liturgique, la prière personnelle et l’accompagnement. À l’intérieur de cette parole entendue et accueillie, se vérifie la présence du charisme propre des Missionnaires d’Afrique. La spiritualité d’Ignace de Loyola, dite spiritualité ignatienne, était proposée comme instrument d’intégration de l’une et de l’autre. Il s’ensuit toute une nouvelle pédagogie, dont Julien, en concertation avec les autres Pères Blancs affectés à la même mission, est l’un des innovateurs et maîtres. L’ensemble de ces points fera l’objet de la deuxième partie du présent ouvrage.

Les 19 années qui suivront son insertion à l’Année spirituelle où Julien vivra un ministère de “disponibilité”, se passeront respectivement à Québec à la communauté Ste Foy de septembre 1983 à novembre 1989, puis à Lennoxville jusqu’en février 1990 et finalement de nouveau à Québec, à la Résidence Cardinal Vachon jusqu’au 25 juin 2002. Là aussi, il dira à chaque endroit où il doit passer qu’il doit “apprendre la langue” (2). Ces années formeront une troisième partie qu’il nous restera à explorer dans l’itinéraire de Julien.

(2) “Apprendre la langue” : il ne s’agit pas simplement pour Julien d’avoir la capacité de parler une langue différente de la sienne, mais de s’imprégner de la mentalité du milieu, de son cadre de pensées, de ses valeurs et priorités, pour communiquer adéquatement avec les personnes qui en font partie, et de se faire comprendre sur leur terrain propre.

Le Docteur Yvan Augé et son épouse Ruth. Des amis intimes qui ont suivi Julien dans sa maladie depuis 1960 jusqu'à sa mort en 2002.

À ce moment, Julien est devenu très fortement handicapé. Son inséparable et impitoyable compagne, la SEP, ne lui laisse aucun répit. *“Je suis fatigué d’être fatigué”*, écrira-t-il fréquemment dans son journal quotidien, devenu depuis le 1^{er} janvier 1979, son fidèle confident auquel il avouera ses faiblesses et sa détresse tout autant que ses rêves et ses espoirs.

Période de purification, s’il en fut une ! Julien n’a plus de mandat pour une mission précise autre que celle d’être présent à la communauté à laquelle il est affecté et d’être “disponible” aux confrères et aux personnes de l’extérieur qui solliciteront ses services selon ses possibilités. Autre “crise de passage”, autre départ sans orientation précise, autre “ouverture à l’événement” tel qu’il se présente et où il est invité à découvrir la présence de Dieu et la mission toujours neuve qui lui est confiée dans la circonstance. Sa disponibilité, qu’on pourrait qualifier de “passivité active”, est, en effet, de plus en plus marquée par une double passion : passive dans la souffrance physique, incontournable, semblant toujours s’imposer comme une nécessité, et l’autre, active, dans laquelle, au plus fort de sa volonté, il se veut fidèle à la mission qui lui est confiée au service de ses frères et sœurs. Tout se conjuguera dans l’attitude d’offrande de lui-même dans la maladie qui le terrasse de plus en plus et qui le réduira à la plus totale dépendance dans la plus grande liberté qui soit.

Cette offrande de lui-même restera toujours quelque chose de complexe et lui demandera une conscientisation nouvelle chaque jour qui passe. Dès son enfance, Julien est hanté par “l’angoisse du mieux”, et ceci sans doute accentue sa souffrance à mesure qu’il est miné par la maladie. Sorte de réflexe pharisien à la saint Paul (*“Qui me sauvera de ce corps de mort ?”* : Rom. 7, 24), il est sauvé en même temps par sa sensibilité presque “féminine” qu’il va assumer progressivement, luttant

pour être un “dur” alors qu’il est un “tendre”. La rencontre de compagnes de route lui sera des plus bénéfiques. Il sera toujours très fidèle à ces dernières, par tempérament et par volonté, mais progressivement par “intuition consentie”, expression de sa passivité active lui permettant de conjuguer dépendance et liberté. Son offrande ou sa disponibilité qui en sera la concrétisation, il l’exprimera envers Dieu mais aussi dans sa vie interrelationnelle, d’autant plus que, par sa maladie même, et à mesure qu’elle s’intensifie, il deviendra de plus en plus sensible au corps qui lui reste, mais qu’il pourra par là même transcender jusqu’à l’âme où se manifeste la présence du Dieu de miséricorde (“*Je me glorifierai de mes faiblesses afin qu’habite en moi la puissance du Christ*” 2 Cor 12, 9-10) Métamorphose remarquable qui apparaît surtout dans les années 1967 à 1983 : un confrère, vivant à ses côtés durant une partie de cette période, nous en donne un témoignage saisissant au chapitre 4.

Peut-on présenter de façon globale les points forts qui vont marquer son itinéraire humain et spirituel tout au long de sa vie ? Une méthode ici semble s’imposer. Se mettre à l’écoute et se référer à son vocabulaire concret et existentiel, pleinement attentif à ce qui se passe en lui et autour de lui, sans oublier ce qui se passe au loin. Ses écrits sont remplis d’expressions du terroir, de vocables imagés, de mots colorés, de symboles inspirants, où interviennent des personnages influents, des attitudes intérieures, des événements imprévus, des rencontres bien-faisantes, des mouvements de l’Esprit, des appels au discernement, des habitudes remises en cause, d’une sensibilité en recherche de conversion, d’une volonté de Dieu à découvrir, d’une amitié à mettre en perspective, d’une disponibilité à assurer, d’une liturgie à célébrer, d’une mission à assurer, d’une pauvreté et d’une faiblesse à accepter, d’une spiritualité à unifier.

Les moyens d’appui qu’il se donne sont à la fois traditionnels et nouveaux : l’écoute assidue de la Parole de Dieu, la prière personnelle, communautaire et liturgique, le recours régulier au sacrement de Réconciliation et à l’accompagnement personnel. Il entend rester constamment attentif à sa situation d’exode, avec un bâton de pèlerin qu’il gardait soigneusement sous ses yeux, en perspective constante de départ, près de la porte de sa chambre. Il implore sa participation à l’esprit des Béatitudes. Il cherche dans chaque événement le sourire de Dieu qui l’inv-

te à partager sa bonté et sa miséricorde. Il accueille dans l'action de grâce tous les dons de la vie, en priorité celui de la filiation divine. Il ne cesse de remercier de l'avoir fait prêtre et missionnaire et membre d'une communauté de frères. Il se veut rigoureusement attentif aux besoins des siens, à leurs difficultés, à leurs épreuves. Il veut se faire proche de la "communion des saints" qu'il fréquente chaque jour dans la lecture de son "Office" (bréviaire). Il veut se voir un perpétuel artisan de paix et d'amour et signer toutes ses rencontres de "*Shalom and Love*". Somme toute, on rencontre tout un monde d'idées, de mots et d'images qui habitent son univers mental, imaginaire et spirituel où il puise sans cesse pour se rendre attentif et vigilant aux forces de vie intérieure et relationnelle qui lui sont données de vivre et qu'il veut accueillir au maximum, les mains ouvertes, sans manipulation.

Julien a écrit, il a beaucoup écrit (3), comme pour y trouver un confident et rester en contact suivi avec lui-même dans sa marche en avant. "*Habite ta situation si tu veux trouver Dieu, car Dieu ne se trouve jamais ailleurs*", écrit-il en première page de son journal de 1979. Tout va se centrer sur son expérience humaine, spirituelle, sacerdotale et missionnaire qu'il voudrait toujours davantage unifier, sans évasion dans l'une ou dans l'autre. Ce sont ces écrits, ceux qui nous sont disponibles que nous allons interroger pour le suivre dans sa "spiritualité de nomade" jusqu'à son "exode final", comme il aimait fréquemment se rappeler.

Richard Dandenault, M.Afr.

(3) Voir la note à la page 16.

(3) Les écrits disponibles de Julien :

1. Entre août 1954 et juin 1959, période qui couvre l'ensemble de ses années de formation : des notes quotidiennes de son noviciat (54-55), et de sa 1^{re} année de scolasticat (études théologiques), et d'autres notes des autres années relatives aux retraites de début et de fin d'année.
2. Des comptes rendus dans six carnets à feuilles mobiles de retraites annuelles et de recollections mensuelles de septembre 1959 à février 1971, avec un appendice de sa brève expérience en Afrique, de septembre 1965 à mai 1966.
3. Correspondance avec sa mère : 16 lettres et 44 cartes postales de septembre 1971 à juin 1975.
4. Trois agendas de planification d'activités et de rencontres avec réflexions occasionnelles sur les événements en cours couvrant la période de septembre 1975 à décembre 1978.
5. 21 cahiers de son journal quotidien commencé le 1^{er} janvier 1979 jusqu'au 31 décembre 1999.
6. Trois documents rédigés à l'Année Spirituelle (noviciat) durant l'année 1978-1979 : son autobiographie personnelle, le récit des Exercices dans la vie courante (pratique quotidienne de la retraite ignatienne), et des réflexions sur sa propre affectivité à la suite d'une session.
7. Un texte sur "l'identité Père Blanc" en réponse à une demande du responsable de l'Année Spirituelle, à Fribourg, daté de septembre 1996.
8. Une réflexion de Julien, datée de 1994, en réponse à la demande du Conseil Général des Missionnaires d'Afrique demandant à un certain nombre de confrères de donner leur témoignage sur leur vie missionnaire.
9. 40 textes "Parole et Vie" pour le Magazine "MISSION" couvrant la période 1976-1983.
10. Un nombre assez considérable de conférences, notes de cours, recollections en matière spirituelle qui ont été le fruit de ses années comme formateur à l'Année Spirituelle (1967-1983) et d'autres des années qui ont suivi. Certains de ces documents seront cités dans le présent ouvrage.
11. Une correspondance fidèle et régulière avec les responsables de la Société des Missionnaires d'Afrique, soit 23 lettres de la part de Julien, 54 de la part des responsables. Et finalement un autre type de correspondance : un certain nombre de lettres adressées par Julien à des ami(e)s (18), confrères (38) et pouvant être utilisées avec permission des personnes concernées.

Écrits sur Julien :

1. Les évaluations faites par ses formateurs pendant ses années de formation : 1954-1959.
2. La nécrologie du Petit Écho.
3. L'homélie de ses funérailles : 28 juin 2002.
4. Six rapports médicaux qui ont été rédigés périodiquement par le Dr Yvan Auger, médecin généraliste.
5. Une graphoanalyse par le Dr René Pothier, D.G.A., datée du 14 octobre 1982.
6. 14 témoignages qui nous ont été envoyés à la suite du décès de Julien.

Chapitre 1

De la naissance de Julien Août 1931

à son entrée chez les Pères Blancs : Août 1954

Nous sommes à Vanier, près d'Ottawa, rue Church, là où se situe l'Année spirituelle de 1978-1979. L'un des animateurs propose en ce mois de janvier de faire l'expérience des Exercices de saint Ignace de Loyola dans la vie courante. Une pratique pour conjuguer l'écoute de la Parole de Dieu, la prière et le vécu quotidien. Et nous commençons en ce mois de janvier 1979. Comme prélude ou entrée en matière, nous sommes invités à retracer les moments charnières de notre histoire personnelle ou, si vous voulez, les étapes et les lumières qui ont jalonné l'itinéraire de chacun. L'idée est de conscientiser les *Mirabilia Dei*, c'est-à-dire les merveilles de Dieu, les belles choses qu'il a mises en chacun, et comment la foi a émergé et grandi dans ma réalité quotidienne et à travers ce que j'appellerai plus tard les "méandres de ma vie".

Famille

C'est mon premier contexte de vie : ma famille et l'école. Je suis né à Donnacona et j'ai grandi à Neuville, deux jolis villages sur la rive nord du fleuve St-Laurent, à proximité de la ville de Québec. Dans ma famille (1), j'étais le "bébé" avec trois sœurs aînées venant des premiers mariages respectifs de mon père et de ma mère. D'une deuxième union de ces derniers, venions mon frère Henri et moi-même. J'ai vécu dans

(1) Famille de Julien : son père s'appelait Ernest et sa mère Albertine Godin. D'un premier mariage, Ernest avait eu une fille du nom de Simone. De son premier mariage également, Albertine avait eu deux filles du nom de Germaine et de Monique. Le Magasin général : autrefois dans les villages, était l'unique centre commercial où on trouvait de tout : quincaillerie, lingerie, articles de ménage tout autant que du ravitaillement alimentaire relevant de l'épicerie. Notons que ce récit sur l'enfance et l'adolescence de Julien jusqu'à son entrée chez les Pères Blancs en 1954, date de 1979. C'est une relecture sur des événements qui dénote la maturité d'un homme de 48 ans. Aucun écrit de sa main remontant à cette première période de sa vie n'est disponible. Le premier document chronologique en fait, c'est la lettre qu'il écrit au Supérieur du Noviciat des Pères Blancs, demandant son admission, le 4 juin 1954.

le contexte aisé et gâté du gros magasin général du village, lieu de rassemblement. La maman, une profonde chrétienne, bien de son temps, était partie prenante des bourgeois du village, et attention à l'impact social ! Elle veillait généreusement au bon ton de la famille, de la maison, de la vertu de ses filles et elle était particulièrement attentive à ses deux garçons... Amour fortement axé sur ses deux gars, à mesure que le temps évolue et que les problèmes matrimoniaux se font sentir. L'attention émotionnelle progresse en proportion avec un accent prononcé sur le plus jeune qui ne cessera qu'avec son départ.

À cette étape de ma vie, je note chez moi une grande sensibilité et, très tôt, je serai initié à la dimension religieuse de l'existence par l'éveil à la présence de Dieu en et chez soi, à la connaissance et au vouloir de Jésus, à la pratique religieuse, messe et vêpres. J'étais ainsi très engagé par l'exercice à la fois de la prière et d'un certain regard sur le vécu, lié à l'existential. Très tôt aussi, j'ai été initié naturellement au respect de l'autre, délicatesse et attention à sa présence avec ses répercussions morales, à ceux et à celles qui représentent Dieu, avec l'accent ici sur l'élément mystère de ce qu'ils sont et ses implications vocationnelles qui feront très tôt leur entrée.

École : enfance et prime jeunesse

Je fais la découverte pénible des exigences de la différence, de la jalousie et de l'envie qu'elle suggère dans le contexte sociologique... J'y découvre le mal et y expérimente mes premières limites ; je fais mon entrée dans le monde de la souffrance psychique et morale... et physique ! Je fais la découverte également de l'amitié, de la solidarité et de la fidélité en groupe.

Je découvre mon potentiel sportif plus qu'ordinaire, de ses exigences ascétiques, de la discipline et de l'esprit de corps qu'il engendre...

Et les découvertes se poursuivent : Mon éloignement progressif et marqué vis-à-vis la famille... pour l'attachement à la "gang" (2), percée de l'adolescence et assez tôt l'attraction forte pour les filles ! Cet-

(2) "gang" : les ami(e)s du groupe, sans connotation péjorative liée à la violence ou l'immoralité.

te époque est marquée par une sensibilité très vive et devient l'élément dominant et dominateur dans ses manifestations : je suis très vulnérable à l'approbation comme au blâme.

Je remarque ici quelque chose de très intéressant : la découverte d'être différent. Elle va engendrer la peur, la crainte et le désir d'être l'autre par conformisme. Je ne veux pas être un "phénomène" !

Pourtant, malgré cette peur et cette inclination au plus facile de me fondre dans l'anonymat, je sens un appel confus, de l'intérieur, éveillé par le contexte famille-école, à être autre, quelqu'un, faire ma vie et cheminer dans mon originalité malgré les exigences attachées à ce challenge !

Je me souviens très bien du "coup" de ma dernière année et ses répercussions émotionnelles et religieuses : découragement, révolte (d'enfant), refus, éveil à la réalité, acceptation et l'entrée dans les moyens pratiques : la reprise et l'engagement sérieux dans l'ordre des moyens pour atteindre la fin, ce qui caractérisera bien tout le processus à venir : la prière et le dialogue avec Jésus-Christ. Je lui expose ma souffrance, mon désarroi et mon incompréhension. Le lien s'amorce entre réflexion et prière et je me sens très seul. Dieu devient toujours plus mon confident. Je remarque ici une forte présence de Dieu agissante dans ma vie et au niveau des réalités vécues, un Dieu qui parle et à qui je parle.

“L’exil” à Donnacona va accentuer cette sensibilité religieuse, la faire progresser et, au plan émotionnel, me faire vivre comme jamais la différence, la solitude comme dite et expérimentée dans ses exigences par les infidélités (surtout) des p’tits copains au stade de l’école primaire à Neuville.

Ici, il y a un phénomène intéressant à noter : Au stade de la 7^e à la 9^e année scolaire à Donnacona : plus on parle de vocation, plus on me sollicite, plus je me retire : je sors avec les filles, avec Julien avec sa mère, vers 1937. la “gang”, pour être comme les autres.

Et pourtant, “être quelqu’un” m’interpelle très fort et malgré l’incapacité de dire quoi, j’entreprends la démarche pour le devenir en entrant à l’Académie de Québec, mais aussi avec le désir de me libérer des sollicitations vocationnelles et être indépendant – J’ai 17 ans ! La ville de Québec...

Je fais ici une pause pour évaluer mon évolution affective, de l’entrée dans l’adolescence à mon départ pour le collège à Québec : septembre 1948.

J’entre dans l’adolescence relativement tôt. Je me sens homme à 11 ans ! Je n’en abuse pas – je suis plutôt étonné du phénomène... aucune initiation à la maison sur cette question tabou mais non rejetée... on ne parlait pas de ça tout simplement. Dû à l’ignorance et non à la mauvaise volonté... Les copains sont les informateurs mais le tout se fait très discrètement si bien qu’à ce niveau personnel il n’y aura jamais problème !

L’intérêt pour les filles se développe vite et intensément, et naïvement également dans son sens de pureté : la relation avec une amie sera dès le début un centre d’attraction particulier : cette relation demeurera toujours pure et vierge.

L’été 1945 a été marquant : j’ai 14 ans et il faut que je quitte Neuville pour Donnacona, ne sachant combien de temps ça durerait. J’ai baptisé

cela “l’exil” !!! Ce fut un arrachement violent, quant aux circonstances et aux événements que je n’avais pas choisis... et j’étais trop jeune, conséquemment je n’avais pas le choix. Je me rappellerai toujours le dernier regard, j’étais à l’arrière du camion avec les meubles... et mon chat ! Et la “gang” qui aussi me regardait partir et on ne comprenait pas trop... et l’arrivée là-bas, l’impression des nouveaux lieux : on ne voyait plus le fleuve ! Heureusement, le cousin François m’attendait... mais ce n’était plus comme avant.

Nouveau départ... Amis d’école et nouveau milieu : adaptation rapide au réel et entrée à plein dans les sports, vite reconnu et apprécié. Par la “gang”, j’entre de plus en plus dans une vie sociale intéressante et riche en amitiés, gars et filles, si bien que je serai marqué par l’une d’elles en particulier où je rencontre pour la première fois l’attrait chaleureusement senti et exprimé : elle m’initie à certains types d’expression inconnus jusqu’alors ! Ça durera deux chauds étés. Avec le temps, on demeurera toujours de bons amis qui se souviennent ! Puis une autre amitié qui durera aussi deux ans : très amis, type pur et naïf, nous sommes très contents d’être ensemble...

Ces trois années à Donnacona m’apporteront beaucoup malgré les exigences de l’exil ! Découverte d’un nouveau milieu et adaptabilité à celui-ci. Des ami(es) précieux, sympas, fidèles et très unis. Approfondissement de la solitude comme faisant partie de la vie. Sérieux de l’entraînement aux sports avec ses répercussions au niveau ascèse, esprit de corps, fidélité, compétition et engagement dans les moyens pour atteindre la fin : études plus appréciées dans cette optique et c’est alors que le projet d’aller au collège se solidifie. Ma vie de prière s’approfondit et devient plus personnelle avec la fréquentation régulière des sacrements : le milieu m’aide beaucoup et m’inspire ; quoiqu’au niveau de la sollicitation vocationnelle, il m’oblige, en prenant toujours plus mes distances, à me situer personnellement... Cet élément, avec le désir d’être “quelqu’un” dans la vie, va me conduire à la décision de quitter ce milieu pour une nouvelle insertion à Québec. C’est alors l’été 1948.

Collège et Université : 1948-1954

Un nouveau départ ici se fait avec une première expérience de vie hors de la maison ; relativement facile, dès le début, de vivre ainsi au de-

hors de la maison familiale : quelque chose qui est plus exigeant pour les parents, la maman surtout. Encore là, il m'est facile de me faire des amis, de très bons amis – et le sport est encore ici un lieu de rencontre et une école de formation et solidarité : je dominerai ici, avec quelques autres qui deviendront de précieux et fidèles amis : le nouveau milieu est très riche et d'horizons variés. Dominer dans ses implications d'influence sociomorale : sports, journal, politique (président des étudiants, etc.) et engagement dans les activités socioreligieuses : on se mouille en “gang” (“Québec-gang”) et au plan personnel, le travail de recherche se fait sérieusement en rapport avec l'avenir à mesure que ces années s'écoulent ; tellement que la dernière année, aidé par l'un ou l'autre ami, je commence un dialogue spirituel avec un abbé du séminaire.

Voici les traits caractéristiques de ma personnalité et l'évolution de cette importante période de mon histoire :

Au départ, il y a conscience sensible très forte que je suis de plus en plus seul et pourtant jamais solitaire ! Seul à entrer dans ce nouveau monde : il dépendra de moi seul de m'y tailler une place. Coupure radicale dans d'éventuelles séquelles du cordon ombilical. Avec parents et famille et premier milieu sociologique. J'ai 17 ans et entre à plein dans la crise de l'adolescence au plan psycho.

Rapidement, des liens très forts d'amitié se créent avec un groupe vivant, sportif, éveillé et bon vivant, accueillant au plan chrétien. Nous sommes demeurés fidèlement en contact et en communion jusqu'à ce jour.

Ensemble on va créer “Québec-Gang” qui, à tous les niveaux, sportif, social, académique, politique et engagement religieux, va profondément influencer la vie du milieu avec ses conséquences à l'échelle personnelle.

Évolution personnelle et solidarité avec le groupe iront de pair : interaction et dynamique, grâce à la qualité des gars. Quelle grâce, Seigneur ! Merci !

Vie intérieure ou intériorité signifie réflexion et contact d'amis, échange, lecture sérieuse constante, continuation et approfondissement avec goût intérieur. De ma relation personnelle avec Dieu : Jésus-Christ est vraiment une Personne vivante que je consulte quotidienne-

ment. Fréquentation des sacrements presque quotidienne avec l'un ou l'autre copain.

Implication politico-sociale avec la fougue de l'adolescence qui n'admet surtout pas d'injustice de la part de l'autorité... Défi audacieux à relever, à mesure que les années progressent, qui conduira à des affrontements sérieux avec certaines personnes en place et gouvernement du temps.

J'apprends ici l'importance du temps et par le sport, le besoin de l'entraînement; tout investir pour la fin à atteindre, dans le travail et la qualité personnelle (ma tendance perfectionniste) et la solidarité avec les autres parallèles à l'équipe.

Tous les ans, ma retraite de trois jours en silence est vécue à plein et en silence malgré certains gars hors du coup. Je m'engage toujours avec un intérêt toujours plus prononcé avec les années: "Que ferai-je demain dans la vie?" Avec les amis intimes aussi intéressés par la question. L'un des amis me sera ici d'un support tout à fait remarquable et remarqué.

La vocation dont j'avais peur, et rejetée à la fin du primaire, remontait constamment à la surface avec les deux ans de philosophie par le truchement des grandes questions du baccalauréat qui me faisaient mal au ventre et elles ne lâchaient pas durant l'été.

D'où je viens? La fin de l'homme? L'autre bord? Le sens de l'existence? La beauté de l'univers... de la femme et son attrait? Qu'est-ce que je fais avec tout ça? Plus j'y pense, plus j'ai peur! Parce que je sens que c'est sérieux et la question m'est personnellement posée; pourquoi avec autant d'intensité? Alors que la plupart ne semblent pas tellement préoccupés par ces questions: ça aussi, ça me travaille et pose question.

Ces questions seront ma souffrance particulièrement intense de rhéto et philo. J'échange beaucoup avec des amis intimes et l'été, seul, près du fleuve, à Neuville, après avoir laissé les autres. Mon amie de cœur, ça revient... Souffrance, réflexion et solitude avec et dans mon mystère et prière. Petit à petit, j'apprends à mon insu les voies du discernement!

Tout ça me conduit à rechercher un guide pour voir ce qui se passe et pour l'évaluer et me brancher: durant les deux dernières années à

Québec, j'irai régulièrement rencontrer un prêtre du séminaire pour échange, évaluation et aide-témoin.

Ce dernier conclut que Dieu parle fort dans ma vie et dans mon histoire... il me respecte et me met devant mon choix qui demeure libre mais qui doit de plus en plus se "canaliser". Je sens que je dois tout investir pour l'Absolu, c'est mon unique voie pour vivre ma vie d'homme : Dieu et Jésus-Christ et un engagement radical au service de l'Évangile dans l'Église... au loin !

Je rentre dans cette perspective malgré la peur, moi qui priais pour me marier avec mon amie de cœur. Il reste le comment – le mode. Visite des Franciscains ! Au retour, arrêt chez les Pères Blancs d'Afrique, et j'accroche ! C'est novembre 1953 ! J'y retourne régulièrement. J'annonce ma décision à mon amie de cœur à Noël et décision définitive aux parents à Pâques 1954.

Cette canalisation engendre paix et joie intérieure profonde, calme, amour et sûreté intérieure inconnue jusqu'alors. La prière confiante, l'action de grâce et force s'ajoutent devant les ruptures à faire... à vivre.

Ruptures... affectives

Les projets : depuis quelques années, je rêvais avec mon amie de cœur d'une vie tranquille avec ma femme et mes enfants. Bon travail à Québec et maison de campagne à Neuville ! Citoyen heureux et responsable, engagé dans mon milieu !

Cette amie de cœur était devenue, avec les années et les étés particulièrement, une partie de mon univers et envahissait toujours plus ma sensibilité et mon champ de conscience. Notre relation était pure - non platonique ! Transparente et très honnête, pensant sûrement qu'on serait mari et femme. J'avais peur de l'autre projet qui se faisait sentir intensément avec ses exigences de radicalité et rupture avec mes et nos rêves ! Je lui en parle sérieusement à l'été 1953. Échanges douloureux de part et d'autre sur cela, et elle me fait sentir qu'elle ne "mettra jamais de bâton dans les roues" ! En septembre, au restaurant "*Le Laurentin*", Carré d'Youville, on met fin à notre relation officiellement et définitivement dans le respect mutuel, dans des pleurs discrets, la souffrance et les exigences de

part et d'autre. Je la trouve admirable encore et aimable ! Et je m'étonne de la force, du courage et de la paix qui m'habitent. Et depuis, chacun a pris sa route... fidèlement en demeurant respectueux et amoureux de l'autre. Elle m'accompagne longtemps et douloureusement jusqu'à ce qu'elle se branche, le 27 décembre 1958, par un mariage : la veille de mon ordination, le 30 janvier 1959 : ce fut le plus beau cadeau d'ordination !

L'été, juillet 1954, se passe dans une sorte de conscience très vive que je m'embarque vraiment pour une vocation très spéciale : les visites à la parenté me le font sentir joyeusement et lourdement... sens de responsabilité. Je revois surtout les ami(e)s de Neuville, de Québec et de Donnacona avec joie de me voir ainsi entrer dans cette voie avec nostalgie et exigence... fortement sentie au niveau affectif.

Chapitre 2

De l'entrée chez les Pères Blancs : 1954 à la première attaque de la sclérose en plaques : 1960

La période du noviciat (1954-1955)

Le 9 août 1954, j'entre au noviciat des Pères Blancs à St-Martin de Laval. J'avais été accepté par les responsables de ce premier et important centre de formation sacerdotale et missionnaire. Auparavant cependant, on avait fait une petite enquête sur mon compte auprès de personnes qui me connaissaient bien. Quelques-unes des questions posées étaient les suivantes : "Est-il normal à tous points de vue ? Oui. Défauts physiques apparents ou occultes ? Non ! Tempérament ? Très bon ! Signes de vocation sacerdotale ? Sérieux, studieux, pieux. Conduite toujours sans reproche ? Oui ! Fréquentation de l'église et des sacrements ? Toujours exemplaire ! Pression exercée pour le pousser au sacerdoce ? On ne croit pas ! Que pense la population de sa vocation ? Ce n'est pas une surprise."

À la fin de cette première année de formation, mes formateurs confirment dans les grandes lignes les points de cette petite enquête. On note que mon intelligence n'est pas de l'ordre du génie mais qu'elle vise à comprendre l'essentiel à force d'application ; mon jugement est bon et droit ; ma volonté est ardente et généreuse ; j'ai un beau caractère, jovial et réfléchi, je suis bien appliqué dans mes études ; je suis très estimé de mes confrères ; ma vie de prière est intense ; j'ai un grand esprit de foi, une charité intensément vécue. Finalement, je dois être surveillé pour ne pas faire de contentions.

Voilà donc un beau capital. Dans mon for intérieur cependant, les choses ne se passent pas tout à fait selon les évaluations. L'image exté-

rieure qu'on projette ne correspond pas toujours à l'image intérieure. On se rendra compte d'ailleurs, à mesure que les années de formation passent, à quel point je suis sujet à tension nerveuse. Ceci me conduira à une petite crise psychologique révélant mon manque de confiance en moi-même. J'étais avide de perfection et je prends conscience de plus en plus que je suis perfectionniste. Avec ce genre de tempérament, quand on s'investit dans les affaires dites spirituelles et religieuses, il y a tout pour se faire jouer des mauvais tours, croyant que l'on doit devenir l'artisan de sa propre vie. C'est cela être volontariste.

Voici quelques extraits de mon récit de 1954

Le 11 août : lever à 5 h 30. Enfin, on commence pour de vrai ! Tant mieux, on est ici pour ça ! Il faut faire des sacrifices car j'en ai besoin, mais tout de même, c'est de 'bonne heure' ! On médite de 5 h 45 à 6 h 25 afin de bien préparer la venue du Christ en nous... on ne s'y préparera jamais assez... surtout, moi, paquet d'orgueil.

La sainteté du prêtre prend sa source dans la manière dont il a passé son noviciat. Alors, je ne dois pas craindre de me sanctifier si je veux bien représenter ici-bas celui qui m'appelle. La méditation est au prêtre ce que le soleil est aux plantes ; alors rien à ajouter !

Paroles frappantes de saint Ignace : "À chaque jour suffit sa peine... La fidélité d'aujourd'hui est le gage de la fidélité de demain." Espérons qu'à travers les conférences, des idées que je retiens et de mes réactions dans ma vie, je saurai appliquer ces deux sentences qui sont le gage du bonheur, de la paix puisqu'elles nous ouvrent les portes du ciel. Elles nous font connaître Dieu. Deo Gratias !

Le temps de la retraite est arrivé : on se parle pour la dernière fois jusqu'au jour de la prise d'habit. Il est 17 heures : tout est clos pour 8 jours avec le Seigneur. Le recueillement tant extérieur qu'intérieur est de rigueur pour ainsi mieux converser avec le Bon Dieu. Car Dieu ne parle que dans le silence et la paix. Seigneur, faites que j'apprenne à vous connaître, à vous aimer. Faites que ma vie soit un holocauste à votre divine majesté pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi et pour sauver des pauvres âmes qui sont dans le péché. Faites que tous les novices fassent une bonne retraite pour ainsi assurer le succès de notre noviciat et de notre vie missionnaire.

À mesure que l'année au noviciat progresse, Julien se rend de plus en plus compte de la présence d'une grâce de Dieu qui imprégnera tant les activités de sa vie que tout son être. L'atteinte de son idéal vocationnel ne sera pas uniquement le fruit d'efforts personnels sur lui-même mais le travail de cette grâce, qu'il appelle "l'esprit de foi". Où puise-t-il cet esprit de foi ? Certainement dans son héritage familial, scolaire, paroissial, cette 'culture religieuse' dans laquelle il a grandi. Le cadre du noviciat lui apportera les instruments nécessaires pour en percevoir, au fil des journées et des événements, toute la force intérieure. Dans cette lutte avec lui-même, Julien est encore tributaire d'une perception confuse entre l'image négative qui l'habite et qui le porte à se dévaloriser et l'authentique pauvreté spirituelle qui prendra place dans sa vie et qu'il reconnaîtra comme le fruit du travail de Dieu.

Esprit de foi dans la pureté d'intention. Jésus, venez, aidez-moi ! Je souffre un petit peu, je vous l'offre pour les Africains. Je ne sais pas de quoi ça dépend... peut-être que je me sens très inférieur à mes frères. C'est un peu vrai ! Donc, accepter cela pour Jésus, mais tout de même c'est dur.

Durant la conférence sur le caractère, je constate que je ne suis pas très intéressant pour les autres. Pourquoi ? Je ne vois pas assez chez mes frères qu'eux aussi n'agissent que pour Dieu. Il faut que je me dégage de cette idée du "moi". Beaucoup de difficultés que j'offre à Jésus.

Esprit de foi dans chaque acte d'obéissance, que ça plaise ou non ! Esprit de foi dans chacune de mes actions pour les offrir pour mes frères P.B. qui seront ordonnés dans peu de jours. Esprit de foi, recueille-ment intense pour réparer le mal qui se fait contre le cœur de Jésus. Esprit de foi dans chacune des petites actions de ma journée pour déraciner en moi l'amour-propre. Je ne ferai de progrès dans la vertu qu'à proportion de la violence que je me ferai à moi-même. Esprit de foi : être très charitable en pensées, paroles, actes. Dans l'après-midi, il y a un match de hockey : je joue salaud et il y a rixe entre le bon frère Untel et moi. On se parle un peu fort, en colère. Mais tout rentre dans l'ordre, non sans remords. Pardon Jésus !

Esprit de foi : je crois voir de plus en plus ce que Jésus veut de moi : vivre d'amour dans tout – pour pouvoir embraser les âmes de son Amour divin. Je crois que ma petite sœur Thérèse est pour quelque cho-

se là-dedans. Je dois donc tout accepter avec amour, que ça me plaise ou non. Résolutions : 1) Tout faire avec amour – confiance avec mon grand frère Jésus à la gloire du Père. 2) Délicatesse spirituelle plus poussée envers mes frères, en priant beaucoup pour eux. Je sens une paix profonde à la prière du soir.

Esprit de foi : je suis allé voir mon directeur : Jésus est content de moi. On me dit de poursuivre ma formation et de faire mon scolasticat comme j'ai fait mon noviciat, que je serai un bon broussard. Je ne serai jamais un grand missionnaire ! Je prendrai la petite voie d'enfance, c'est juste ce qu'il me faut.

Le 17 juillet 1955, il y a changement de style dans le journal de Julien : les journées commencent, non plus avec la demande de "l'esprit de foi" mais avec l'expression "*Hostia cum Christo*".

Ce changement d'attitude est symptomatique d'un accent nouveau dans l'expérience de Julien. Si la demande de l'esprit de foi était une supplication pour imprégner son combat de la force de Dieu pour le délivrer de toutes les tendances d'amour-propre et, dans un sens, pour améliorer l'image de lui-même, cette deuxième expression semble partir de lui : S'offrir pour que Dieu fasse le travail désiré. C'est une première semence de grande importance qui le conduira à une authentique pauvreté spirituelle allant de pair avec l'amour de soi.

"*Hostia cum Christo*" : dans une grande intimité et une charité intense avec mes frères, vivre dans l'humilité, la confiance et la pureté en tout, pour rayonner. Dans ma méditation, être à l'écoute de mes sentiments et agir comme un petit enfant à l'égard du Bon Dieu, notre Père, dans la confiance filiale et ainsi ne pas craindre mais aimer toujours plus.

"*Hostia cum Christo*" : union avec Jésus, mais comme je suis porté à une certaine mélancolie, guérir cela en demeurant en Jésus et en le laissant agir en moi. Faites que je devienne un saint prêtre. Consumer toutes mes actions dans l'amour du Cœur de Jésus. Apprenez-moi à vivre de plus en plus dans la sainte indifférence. Rendez mon cœur sacerdotal comme le vôtre.

"*Hostia cum Christo*" : c'est la fin du noviciat. Mes résolutions se résument en ceci : charité, me faire tout à tous et rendre service. Augmenter ma ferveur, en vivant plus près du Christ et des âmes.

Le noviciat se termine comme il a commencé : dans la joie et la paix, dans la fidélité et la générosité. Et j'apprends beaucoup plus par moi-même que cette générosité qui m'anime doit être éduquée. Il faut être lucide sur cette question ! Le mois d'août 1955 se passe au Lac Vert en initiation à la prochaine étape. Je passe un heureux été et je m'y repose. Je découvre une autre étape et d'autres confrères qui sont très bien et qui me font aussi découvrir que même ici, le monde n'est pas parfait : j'avais bien des illusions sur ces produits de séminaire !

En relecture de ce mini-journal 1954-1955 de Julien, on peut assister à l'émergence de quatre éléments qui pourraient constituer la spiritualité de Julien durant cette année de noviciat.

Julien s'est donné un idéal de haute portée : devenir prêtre et missionnaire dans le célibat consacré. Il va de soi que l'image qu'il se fait de ce personnage qu'il veut endosser dans sa vie dépasse de loin ses capacités. Il se rend bien compte que c'est un don de Dieu, que cela ne relève pas de sa dignité, mais que c'est un effet de la puissance et de la bonté divine.

Cependant, et c'est le 2^e point, Julien fonctionne sur le plan humain avec une image dévalorisée, relativement négative de lui-même. En outre, il se découvre pécheur sur le plan spirituel. Ici, toute une éducation religieuse joue dans sa conscience. Devant les exigences de son idéal, il est fatalement porté à se sentir coupable en manquant aux injonctions de son idéal par les efforts qu'il fait et qui ne semblent pas donner les fruits qu'il attend. Son image négative ne l'aide pas à surmonter ce handicap. "Je ne vaux pas cher", note-t-il, trois mois après son entrée. Son année sera fortement marquée par un combat de Jacob. Il lutte et chaque réussite comme chaque échec sont notés. On a l'impression que cet idéal sera le fruit d'un effort personnel, une certaine conquête de sa vocation, où la satisfaction de soi se mêle à une certaine paix intérieure.

En lien avec ce combat, deux grâces vont se succéder qui lui assureront une base spirituelle solide et qui féconderont sa vie jusqu'à la fin de ses jours. Il y fera continuellement référence. La première, c'est l'esprit de foi, comme il a été noté plus haut. Et l'expression qui apparaît plus tard : "*Hostia cum Christo*" : être offrande, hostie avec le Christ. Ces deux lumières d'esprit de foi et d'offrande présideront à la transformation intérieure de Julien. Il a perçu à quel point il était centré sur lui-même et il supplie son Seigneur, de façon encore

confuse, de lui donner les fondements qui lui permettront de se mettre en exode, en marche vers une lointaine terre promise.

En tout, Julien cherchera appui sur la miséricorde et la toute-puissance de Dieu par l'entremise de la Vierge Marie. L'expression "*Hostia cum Christo*" marquera le fruit privilégié de cette première étape de sa formation dans le *don de lui-même à la mission*. Elle deviendra une attitude de vie, la pierre angulaire de sa vie, lui permettant progressivement de prendre conscience que l'achèvement de sa vocation et de sa mission n'était pas *son* œuvre à lui, mais celle de Dieu. Une parole de l'épître aux Hébreux lui deviendra chère dans la dernière étape de sa vie : "*Tu m'as façonné un corps. Alors j'ai dit : Me voici, je suis venu, ô Dieu, pour faire ta volonté*" (Hb 10, 5-10). Pour Julien, l'offrande d'un corps de plus en plus délabré sera l'acte permanent et continuellement renouvelé pour vivre sa mission, celle qui lui a été confiée et à laquelle il voudra être fidèle jusqu'à son dernier souffle.

La période du scolasticat (1955-1959)

Le 6 août 1955, c'est l'arrivée au Lac Vert à quatre heures de l'après-midi. Je me sens très content de revoir mes confrères scolastiques. Attention à une certaine gêne ! Je garde une belle union à Jésus pendant toute la soirée. Merci beaucoup mon Dieu de tout ce que vous faites pour moi. Faites que je devienne un saint scolastique. Donnez-nous à chacun la force de vivre dans votre amour afin que nous devenions tous d'autres vous-même dans cette terre d'Afrique. Les scolastiques sont tous bien sympathiques. Ne jamais oublier ceci : je vis moi-même parmi les choyés du Bon Dieu. Noblesse oblige, donc les aimer tous !

Lecture spirituelle sur le Corps mystique : quelle responsabilité, quelle puissance je puis avoir sur les âmes de mes frères, de tous les chrétiens, membres du Christ. Alors, penser souvent à cela, pour rayonner Jésus au maximum dans les âmes de mes frères.

Je sens une petite gêne en jasant avec mes frères. Le maudit amour-propre ! D'où est-ce que ça vient et pourquoi ? Attention à cela : "Que votre Volonté soit faite, mon Dieu" ! Merci mon Dieu de me faire sentir ma faiblesse, je vous l'offre. Ayez pitié de moi ! Comblez ces lacunes en moi par vos grâces infinies d'amour afin qu'ainsi je puisse devenir un autre vous-même. Je fais la sieste. Au réveil, je sens un certain ca-

fard dans le fond de mon cœur, je me vois plein de péchés – sans aucun talent. Ayez pitié de moi, je ne suis qu'un pauvre pécheur. Je vous consacre toute ma vie. Que je devienne semblable à vous ! Videz-moi de ce maudit égoïsme qui me ronge !

Le 4 septembre 1955, nous arrivons au scolasticat dans la soirée. Dans ma chambre, je trouve une table de dactylo, un balai, etc. Le lendemain, il y a lecture par le Père supérieur sur les dispositions à prendre en vue de la retraite qui débutera cette année d'études. Cette année, je dois travailler en vrai missionnaire, avec les âmes africaines dans mon cœur. Le lendemain, je sens un petit découragement. Combien je vois que je suis faible ! Jésus vous êtes ma force, ayez pitié de moi.

Après trois mois, je rencontre mon directeur spirituel, le Père Dufresne. Il était temps ! Pourtant, j'en sors bouleversé. Je sens pesamment ma faiblesse, tout mon passé, mon incapacité à tous points de vue, surtout intellectuelle. Je sens aussi des pensées très fortes de découragement, mais je lutte, non sans difficultés. Il y a cependant du positif : mon directeur me donne une méthode qui, je crois, va bien m'aider. Merci mon Dieu ! Merci de me garder, même si je ne vauds rien.

J'ai un gros mal de tête pendant la messe : mon Jésus, aidez-moi à dire oui, un oui plein d'amour à la sainte volonté du Père. Quand ça va bien, c'est facile, mais présentement, mon Jésus, vous savez mes difficultés. Je sais que vous êtes là, mais j'ai peur de ne pas correspondre à ce que vous voulez de moi. Je veux devenir un saint prêtre. Dans mes classes, je suis loin des consolations sensibles. À la classe de morale, j'éprouve des sentiments de découragement : ça ne me dit pas d'étudier ! Que j'aimerais être à la maison d'un "coup sec". Mais fiat mon Dieu ! C'est votre volonté que je sois ici, merci de me faire trouver dur. Je vous offre cela pour la persévérance d'âmes qui vous sont chères, pour nos chers Africains.

La culture physique, par contre, me fait beaucoup de bien. Mais je trouve la classe de Bible bien longue. De plus en plus, je constate ma fatigue. Jésus aidez-moi. J'entrevois la perspective d'un repos, ça m'effraie ! Les yeux me brûlent, j'ai la tête bien fragile. Je vais voir le Père Supérieur et lui parle de ma maladie. Comme un bon Père, il me dit de prendre cela calmement, même si je n'arrive pas dans mes examens de Noël, ça ne fait rien. Je transpire beaucoup, une manifestation encore de

ma nervosité extrême. Je suis finalement bien content de lui avoir dit cela. Je suis en paix !

Examen de théologie que je trouve assez facile mais je réponds totalement en dehors de la question. Je savais d'avance que j'étais faible et ça y est ! Je ressors de l'examen ébranlé, à en pleurer, dégonflé, mais je ne succombe pas. Si j'ai 6 sur 10, ça va être beau !

Dans la récollection de janvier, je prends la résolution d'accepter avec humilité les difficultés éprouvées dans mes études et dans mes relations avec mes confrères. Et le lendemain, ça y est : je sens encore une fois toute mon incapacité intellectuelle et spirituelle. Mon Jésus, regardez ce que je vauX ! Je vous en demande pardon ! Mon introspection est trop forte ! Et au souper, on m'annonce une mauvaise nouvelle à propos de mon examen de morale : résultat plutôt faible, sans plus de précision. Mon Jésus, ça me fait mal au cœur, Vous le savez, je vous demande de m'aider à accepter cela, et aussi à comprendre davantage la théologie.

Je ne suis pas bien riche, je manque de personnalité mais je veux, mon Jésus, vivre de vous, avoir votre personnalité : agir avec vous, faire la sainte volonté du Père ensemble. Et en allant voir le Père Supérieur, je reçois mes notes d'examen. Ce n'est pas fameux ! J'avais pourtant travaillé ! On va se reprendre, Jésus, ensemble, à ce second semestre.

C'est la fin de l'année, nous entrons en retraite avant de recevoir la tonsure et les ordres mineurs. Donnez-nous la générosité pour vous suivre dans la voie qui mène au Père, que nous devenions des "*lux mundi*". Et voilà, je suis désormais un consacré : faites que toujours je me conduise comme tel. Merci pour toutes vos grâces !

Le 21 et le 22 juin 1958, je fais mon serment missionnaire et suis ordonné sous-diacre. Le 22 septembre, je deviens diacre. C'est la séparation définitive avec le monde : il n'est plus permis de regarder en arrière. Je suis engagé dans le service perpétuel de Dieu. Que le Christ règne sur toute ma personnalité ! Je suis témoin vivant du Christ au monde, consacré à la gloire de la Trinité et au salut des hommes. Je promets la chasteté perpétuelle, l'immolation des plus vives affections terrestres, une vertu angélique et héroïque : témoin, dans ma chair, de mon immolation à Dieu mais aussi la joie du cœur que je dois rayonner autour de moi, la joie du sacrifice amoureux.

Le bréviaire, l'office devient mon compagnon inséparable des bons et des mauvais jours. C'est un apostolat, par lui, de la souffrance et de la prière publique de l'Église. Dans ma vieillesse, il sera mon initiateur à la louange des bienheureux.

Je garde une place éminente à l'Eucharistie, ma messe de tous les jours. C'est un repas aussi, mon repas quotidien avec le Seigneur. C'est un vrai repas, même si cela ne nous frappe pas. Il a voulu faire ça simple. L'effet de la communion dépend de la faim que nous avons du Christ : c'est une transfusion de sang, c'est là que je prends ma joie. Nous mangeons le Christ, ensemble en famille, une source de force pour une authentique charité. L'amour fraternel est le thermomètre de notre amour de Dieu.

Le 21 janvier 1959, commence la retraite d'ordination. Mes dispositions intérieures sont fortes. J'ai un profond désir de ne rien manquer, une volonté généreuse de m'ouvrir à toutes les grâces. Il en va de la gloire de Dieu, du bien de l'Église et de l'Afrique, de la Société des Pères Blancs et de mon âme. Ma vocation sacerdotale, c'est mon salut. Je m'ouvre à l'Esprit du Christ et, par moi, le Christ sauvera des âmes, des âmes africaines plus spécialement.

J'ai donc un grand désir de recevoir le sacerdoce, dans la foi, dans l'humilité, de ne pas avoir peur. "Il intervient de toute la force de son bras et il élève les humbles" (Luc 1, 51-52).

Ma prière est une prière confiante. C'est une attitude d'abandon et d'action de grâce qui m'habite. Je demande de me laisser remuer par l'Esprit. Il m'est important de garder un grand recueillement, de demeurer calme et sans contention dans un silence intérieur et extérieur.

Je désire demeurer dans la ligne de mon idée-force : garder l'union à Dieu. Que sa présence demeure active dans ma vie ! Je suis porteur de la Sainte Trinité : y rester uni, la rayonner, discrètement, comme un prêtre dans mon ministère, par l'exemple, par ma parole, avec délicatesse.

L'ordination sacerdotale a lieu le 31 janvier 1959 : c'est un sommet et un nouveau départ. Les premières eucharisties m'impressionneront beaucoup, moi qui redis le "*Faites ceci en mémoire de moi*".

Que de chemin parcouru ! Moi, l'indigne avorton, comme disait Paul, qui n'avais pas du tout les filières préparatoires : “*Adsum ! Me Voici pour faire ta volonté, fais ce que tu veux de moi !*”

Je reçois ma nomination à Londres pour des études de pédagogie et de psychologie. Je ne suis pas surpris, mais j'aurais préféré un départ immédiat en Afrique. *Adsum !*

Dans les derniers mois au scolasticat, je vis dans la joie, la reconnaissance, et le service : “Me voici... !” Durant les mois de février à juin 1959, je fais du ministère dans les paroisses et les écoles. Je vis la confirmation de mon appel dans l'action de grâce et l'accueil de demain. J'ai hâte d'arriver aux vacances qui viennent avant de partir définitivement... Toujours partir en référence à Gen 12, 1 et *être signe* prophétique de la condition humaine, un itinérant.

Durant l'été 1959, ce sont les retrouvailles de la famille et des amis, les célébrations et les grandes intimités : je ne les reverrai plus. Le 18 août 1959, c'est le départ de Québec en bateau pour Londres. C'est le déchirement pour mes parents. Papa vivra son “*exode*” presque jour pour jour trois mois plus tard, le 15 novembre. “Il le faut !” C'est une rupture que je vis relativement et facilement, tout plein d'espérance et sûr que c'est ce que je dois vivre.

Londres, c'est la première expérience hors du pays. Expérience d'université qui m'interpelle. J'aime bien ça ! C'est du gros travail – avec le ministère. Après un an, l'arrivée de la “*multiple sclerosis*”, la sclérose en plaques, diagnostiquée après Pâques 1960 avec ses rechutes pénibles de paralysie par-

Julien Papillon lors de son ordination le 31 janvier 1959.

tielle et une grande faiblesse, ça va me faire entrer sur une nouvelle route. C'est pourquoi d'abord une certaine révolte et agressivité, puis c'est l'apaisement, l'acceptation, l'offrande et finalement, l'entrée dans le mystère accompagnée de patience.

Période d'études à Londres de septembre 1959 à juin 1960 : l'épreuve de la maladie

À la première récollection du mois, le 3 octobre 1959, je demande d'être entièrement uni à la Trinité à travers l'accomplissement de mon devoir d'état. Je suis un étudiant au Collège Godsmith. Je lutte pour vivre à plein dans cet état, malgré les difficultés. Encore là, la charité envers mes confrères et collègues à travers mon activité et mes services. Au Collège, les débuts ne me sont pas faciles, à cause de la mentalité – plutôt froide. J'offre tout ça au Père avec le Christ. "Père, je te donne ma vie, ma vie quotidienne. Je suis tien, garde-moi dans ton amour!"

Nous sommes en avril 1960. Le 15 mars dernier, je me sens envahi par des douleurs musculaires, genre de paralysie qui sera identifiée plus tard comme étant la sclérose en plaques. Ma main a du mal à écrire. J'ai de la peine à remplir mon devoir d'état à cause des rhumatismes. Ces derniers deviennent source de mortification. Fiat! Je ne peux pas faire beaucoup. Il y a même une proposition de mettre fin à mes études. Mon Dieu, mon "Fiat" ici, c'est ta volonté. Je prends la résolution d'accepter et d'offrir cette souffrance et les limites qui me sont imposées avec toutes leurs conséquences.

Le 7 mai 1960, face à mon devoir d'état, je me sens encore capable de faire mon travail. Je ne peux cependant faire l'enseignement pratique. Par contre, je me prépare aux examens. "Ta volonté, Père, pour le bien des missions. En résolution, je t'offre ma souffrance, je garde ma joie et continue à travailler".

Entre les mois de mars et de juin 1960, les événements se sont implacablement précipités dans la vie de Julien. Il fait face à une deuxième crise, qui l'obligera à faire des ruptures nettement imprévues. Remise en question de la possibilité même de terminer ses études et incertitudes profondes face à son avenir en Afrique. Son projet missionnaire n'est pas ébranlé pour autant, mais "comment

cela se fera-t-il" ? (Luc 1, 34). Au cœur même de l'événement qui le bouscule de fond en comble, il devra déchiffrer les signes avant-coureurs d'une spiritualité qui s'approfondit et d'une mission dont les contours sont encore très imprécis.

Sa spiritualité, telle qu'elle nous est livrée durant ces quatre années de formation théologique, se développe selon les lignes qu'il s'est tracées durant son noviciat. Un esprit de foi, nourri et alimenté dans sa prière et son examen, lui permet de résister à de nouvelles difficultés qu'il rencontre sur sa route.

Somme toute, il s'en remet constamment à plus grand que lui, attendant miséricorde et soutien. Son deuxième repère spirituel, l'offrande de lui-même avec le Christ, "*Hostia cum Christo*" gagne plus d'impact sur son quotidien et imprègne davantage ses démarches de chaque jour.

Son orientation missionnaire se fait de plus en plus certaine. Les références de ses formateurs sur l'ensemble de sa personnalité le confirment dans son choix et les appels successifs vers un engagement final pour le sacerdoce missionnaire dans le célibat consacré mettront un premier sceau sur son désir de donner sa vie pour que le salut apporté par le Christ puisse être partagé par d'autres, notamment par les Africains qui ne le connaissent pas.

L'événement de mars 1960 bouscule cette vision immédiate de sa vie. Les choses ne se passeront pas comme il le croit, ou ne seront pas contrôlables comme il l'avait souhaité. Un certain volontarisme, lié à une certaine réalisation immédiate dans la mission qu'on lui a confiée, infiltre encore sensiblement les rouages de son contexte quotidien.

Une période de purifications profondes commence. "Des purifications par la base", dira-t-il confidentiellement plus tard, "et ça ne lâche pas". Étant toujours en contact avec lui-même dans sa marche en avant, Julien se donnera de nouveaux outils de discernement, à travers la lecture assidue de son cœur, où pensées, sentiments et désirs se mêlent inextricablement. C'est le sanctuaire intime où il apprend à rejoindre et à écouter le Dieu qui l'a choisi, toujours discret dans ses appels, passionnément aimant et qui sait alimenter un cœur de paix et de joie dans ses moments sombres.

Chapitre 3

Les années 1960-1967

Le retour au Canada : Julien est “condamné au repos”

Nous sommes en 1960. Au mois de juin, suite à l'événement qui m'a affecté en Angleterre, je reviens donc au Canada dans le but explicite de me reposer et de prendre une plus vive conscience de ce qui m'arrive. Je passe les mois d'été dans ma famille. Je me sens très pauvre ! En septembre, ayant été nommé au noviciat à St-Martin, un endroit que j'avais heureusement connu pendant une année, cinq ans auparavant, j'avoue que je me sens mieux. On m'a donné comme mission d'enseigner l'anglais aux novices et j'y ferai de mon mieux. Je vois le Christ qui enseignera par moi. Et comme objectif spirituel, je me propose de retourner à et dans l'intimité de la Trinité.

À mesure que les jours passent, je me plais beaucoup dans le climat spirituel de la maison et me sens très heureux d'être là. J'ai le temps et le loisir de reprendre contact avec mes racines spirituelles. Il y a en moi un grand besoin de refaire ma spiritualité, laquelle s'est relativement sclérosée depuis le temps de mon ordination. Mon désir me paraît suffisamment clair : me laisser séduire par le Seigneur Jésus et retrouver le sens de la gloire du Père dans ma vie quotidienne. C'est ambitieux ! Les moyens sont là : l'eucharistie et mon devoir d'état, ce qu'on me demande de faire. Je dois surveiller mes difficultés du côté chasteté. Ma condition physique en est peut-être la cause ou très probablement l'occasion. Je m'en ouvre à mon accompagnateur dans une démarche d'ouverture qui m'apporte beaucoup de bien. Quant à mon devoir d'état, je crois bien que le Christ utilise mes pauvres moyens pour se donner aux novices.

Comme cela faisait partie de nos mœurs et coutumes, en décembre de cette même année, je m'exécute à la correspondance de règle et j'écris la lettre suivante au P. Georges-Albert Mondor, l'un de nos Assistants généraux, dans laquelle je dis ceci :

Cher Père Mondor,

J'aurais bien aimé vous donner signe de vie avant aujourd'hui. Cependant, je ne pouvais pas, malgré toute la bonne volonté qui m'animaient, puisque l'état de mes mains m'empêchait toute correspondance. Mais, voilà, depuis environ un mois, un progrès assez manifeste se fait sentir, si bien que je puis assez facilement me servir de ma machine à écrire ; quant à la plume, c'est possible mais ce n'est pas toujours très lisible. Dans cette capacité d'écrire qui est redevenue mienne, je vois une grande grâce du Seigneur, puisque cet art insignifiant exige tout de même une certaine habileté des doigts ; après sept mois d'abstention, j'en ai réalisé toute l'importance. Il va sans dire que si j'étais dans l'incapacité de manœuvrer la plume ou la machine à écrire, une foule de choses également me demeureraient interdites. J'ai été même, pendant tout ce temps, à la merci d'un autre aux repas ! Encore aujourd'hui, les choses dures à trancher doivent être soumises à des mains étrangères. Ça a l'air de rien, mais c'est une magnifique cure d'humilité. Le Seigneur sait ce qu'il fait, j'en avais probablement besoin.

Depuis deux mois, ça va de mieux en mieux, si bien que je puis donner une somme normale de travail. Comme vous le savez, j'enseigne l'anglais et la liturgie et je suis en charge du travail manuel. Qui aurait dit cela en 1954, lors de mon noviciat, que j'aurais succédé au Père Tétrault ? Cependant je dois quand même y aller doucement, car je ne suis pas encore très fort. Mes mains sont encore "pleines d'électricité", selon la faculté londonienne. Il en sera ainsi toute ma vie. On m'avait dit aussi que je serais impotent une bonne partie de ma vie, sinon toute la vie, et sur ce, on s'est trompé. Notre-Dame de Lourdes n'a pas dit son dernier mot. Depuis mon voyage à Lourdes, la maladie s'est stabilisée et une évolution constante semble s'affirmer depuis octobre dernier. J'espère pour le mieux !

J'ai un témoignage de reconnaissance à rendre à la communauté de Palace Court : tous les confrères ont été magnifiques. Le Père Tye, avec sa bonne humeur venait quotidiennement faire sa visite à l'hôpital, ainsi que tous les autres confrères. À mon retour à la maison, on a tout fait pour me soulager la tâche et les petits problèmes que soulevait ma réadaptation, car, après tout, je n'avais que trois

doigts, d'ailleurs très gauches, et des jambes plutôt lâches; ça a vraiment été une rééducation. Le Seigneur m'a fortement soutenu dans ces moments plutôt pénibles. Il m'a toujours gardé la joie, me rendant ainsi l'acceptation et l'offrande beaucoup plus facile.

Quant à la vie ici au noviciat, tout va très bien. Les Pères sont magnifiques, on a tout fait pour m'aider. Je suis très heureux ici. C'est le temps de l'Avent. Le thème de l'attente prend pour moi un charme plus profond dans l'espérance d'aller vivre et travailler sous les palmiers au Nyassa-Nord.

Filialement vôtre, Julien Papillon

Je profite de la retraite que je suis en mars 1961 pour porter mon regard sur le sens de ma vie d'homme chrétien. Je suis prêtre du Christ, instrument de son amour, une théophanie de Dieu, avec la responsabilité de "devenir saint comme notre Père céleste est saint", et appelé dans mon devoir d'état à trouver Dieu en toutes choses. Je prends l'habitude de remercier le Seigneur tous les matins de m'avoir conservé la vie, et tous les soirs, de prendre conscience de la présence de la Trinité en moi et d'unir ainsi ma nuit aux prières, aux souffrances et aux joies de toute l'Église, pour que ma nuit soit elle-même un apostolat.

Dans les trois années qui vont suivre, soit de 1962 à septembre 1965, au moment où il partira pour l'Afrique, Julien est à la recherche d'une profonde identité spirituelle. Le noviciat des Pères Blancs à St-Martin, où il travaille à titre d'économiste de la maison et de professeur d'anglais, où il commence à accompagner des novices en voie de discernement vocationnel, est devenu pour lui un climat de Nazareth, sorte de vie cachée où il recherche ses points de contacts avec Dieu. Des points forts se développent durant cette période. Il apprend à vivre avec un état de santé devenu forcément fragile. Le volontarisme des années de formation commence à se tempérer par la force des choses. Toujours à l'écoute de lui-même, il découvre aussi l'importance de l'écoute de la Parole de Dieu, et la fréquentation des Écritures deviendra la toute première source de sa croissance spirituelle. Cette période de "Nazareth" sera un temps de préparation directe à l'important ministère qui lui sera confié au retour de son séjour d'Afrique: celui d'accompagner, en concertation avec d'autres, les candidats désirant rejoindre la Société des Missionnaires d'Afrique. Dans le contexte de la mise à jour du nouveau

visage de l'Église selon les données du Concile de Vatican II, c'est l'ensemble de la formation sacerdotale et missionnaire qui est à l'affût de nouvelles approches pédagogiques qui devront être repensées et vécues sur des chantiers neufs.

Voici donc cinq années de "Nazareth" où Julien nous révèle ses points d'appui et ses points de croissance, dans son compagnonnage avec Jésus.

À travers mes exercices spirituels, j'ai le sentiment de faire de mon mieux pour éloigner les distractions, mais je réalise aussi toute la pauvreté de mon amour pour le Christ. C'est à lui que je veux être uni dans mon corps, mon âme et mon cœur. Le désir d'être un instrument fortement ancré et lié à lui ne me lâche pas. Mais il y a toujours toute une marge entre désir et réalité. C'est dû peut-être au fait que je ne suis pas très pratique. Je voudrais tant le connaître, de connaissance concrète. Le Christ toujours vivant aujourd'hui, toute ma personnalité devenant sienne dans le but d'être un saint et d'avoir une influence vraiment sacerdotale, ici dans le cadre du noviciat, et de croître en conscience d'être missionnaire. Dans l'accomplissement de mon devoir d'état, je crois être tout à fait à ma place. Est-ce du formalisme? Je ne crois pas. Je devrais cependant m'ouvrir à la grâce du moment et pratiquer un discernement des esprits dans mon travail d'aujourd'hui, ce qui me motive vraiment avant, pendant et après. Viens Esprit de Dieu !

Dans ma retraite annuelle de 1962, sur les quatre heures de méditation, je découvre saint Ignace, la force de ses exercices et de leur psychologie. Cette découverte me conduit à une meilleure connaissance du Christ et à ses exigences, celles en particulier de ma vocation de prêtre missionnaire.

Il me semble que la connaissance que j'avais précédemment du Christ passe de l'intellectuel à la pratique. J'y refais mon élection avec cette tendance prononcée, durant cette retraite, à la pauvreté spirituelle et affective. Une pauvreté qui s'humilie et avec choix du mépris et des humiliations. Ça m'effraie ! Par amour pour le Christ pour ainsi m'identifier avec lui.

Cette pauvreté devra s'exprimer d'abord dans le fait de m'accepter comme je suis, avec mes misères pas tellement physiques, ça va de soi,

mais surtout dans le domaine de la chasteté. Dans la tentation, le Christ souffre avec moi, prolonge sa rédemption, son mystère pascal en moi, pour mes frères, les hommes de ma génération. Seigneur Jésus, donnez-moi la force d'y penser pratiquement lors de la tentation, dans mon ministère auprès des femmes. Cette pauvreté du Christ que je veux et choisis par amour pour lui et les âmes doit se concrétiser dans mes journées. Dans mes méditations, au contact de l'Écriture, dans la Bible. Grande découverte de cette retraite : l'application des cinq sens. Dans l'effort ensuite, pour sortir de mon formalisme en travaillant avec et pour le Christ. M'aider de mon bréviaire, du chapelet. Pratiquer la disponibilité, la joie d'être au service du Christ. Que la volonté du Père devienne ma nourriture (Luc 2, 49).

Dans la révision de ma méditation, je note une générosité persévérante et dans l'action de grâce, je réitère mon désir de demeurer avec le Christ et de le prolonger pour les miens, les hommes. Ma vocation n'a de sens que si elle est orientée vers l'autre. En pratique, que ma prière, mon temps, ma personne, mon amour du Seigneur soient concrètement orientés vers mes frères. Ainsi pour être un missionnaire heureux et complet là où je suis.

À la fin de cette année 1962-1963, je ressens d'être tout à fait missionnaire ici au noviciat même si ce n'est pas toujours naturellement intéressant. J'aspire à la mission, sans illusion. En attendant : générosité tant que je serai ici ou ailleurs en métropole. Pendant mes 10 jours de vacances, j'ai eu un vrai bon repos et beaucoup de plaisir en famille et avec mes amis. À mon retour ici, même si ce passé me revient, je me mets dans l'esprit de prière et dans mon travail à l'économat.

L'année 1963-1964 est commencée depuis quelque temps. Comme climat spirituel : il me semble que je suis bien extérieur et peu spirituel, mes journées sont toujours les mêmes : manque d'effort continu et précis. J'ai souvent des froids avec mon supérieur. Même si elles sont habituellement contrôlées, je suis encore peu maître de mes réactions. Je suis un enfant gâté ! Il faut incarner davantage le Christ dans ma vie quotidienne par des résolutions pratiques : "chaque jour me rapprocher du Père". Être plus doux dans mes rapports avec mes confrères, attention à mes réactions avec mon supérieur et avec certains de mes confrères. La douceur, c'est l'acceptation des faiblesses des autres. Voir le

Christ dans mon frère, dans l'autre, dans mon travail et dans mon activité. Tout faire pour le Seigneur !

En mars 1964, j'entre dans la retraite de 30 jours, essayant d'en suivre de près l'évolution spirituelle. Je suis fortement influencé par l'atmosphère qui se développe. Je remercie le Seigneur de m'avoir conduit ici à sa manière. Je suis témoin, comme directeur spirituel, du travail de l'Esprit dans le cœur des autres, surtout pendant cette expérience. Ceci aide énormément ma vie spirituelle. C'est un aiguillon ! Aujourd'hui, c'est le dimanche de la Quasimodo. Le Seigneur m'a donné une grâce à l'occasion de mon sermon : vivre le mystère pascal aujourd'hui, cette semaine : le Christ présent par sa Parole, par son Eucharistie, au milieu de nous, son Peuple. Tout cela m'atteint aujourd'hui.

Je rends visite à mon directeur qui m'invite à abandonner toute recherche de vouloir solutionner les problèmes, comme étant une recherche de soi où il y a trop de logique. Accepter que le Seigneur passe. Surtout prier, se plier à tous les conditionnements de la prière dans un esprit de pauvreté. Le Seigneur viendra quand il le désirera et moi, être toujours prêt à sa visite, accueillant, ouvert. "Parle, Seigneur, parle quand tu voudras, ton serviteur écoute" (1 Sam 3, 9). Et je vous offre mon élection. Que je sois toujours votre instrument : toujours prêt à vous servir et toujours prêt à accepter ce que vous voulez de moi. Que je puisse voir toujours comme Abraham : "Me voici, Seigneur" (Gen 22). Que je sois votre "homme" ! Que je sois l'homme de mes frères, les hommes !

Nous entamons l'année 1964-1965. Peut-être l'an prochain, pourrais-je partir pour l'Afrique ? Récollecion d'octobre 1964. Dans ma méditation quotidienne, je sens grandir l'intimité avec le Seigneur. Je suis présent avec tout mon cœur et un désir constant et accru de vraiment rencontrer le Christ, d'être davantage au Père. Je sens souvent mon incapacité, ma faiblesse, mais je reste positivement orienté vers le Seigneur, attendant de lui la réponse à ces questions qu'il dépose dans mon cœur. J'ai l'impression que je vois davantage Dieu dans ma vie et dans celle des autres. Mon climat spirituel est de paix et de joie, me sentant bienheureux de me donner au supérieur et de lui être utile, malgré un désir plus fort de sortir du noviciat pour l'Afrique, avec le ministère de donner le Christ aux gens. Je reste ici, totalement, parce que le Christ le veut. Je suis son homme, l'homme de Dieu, l'homme de mes frères dans le service, la joie et la

disponibilité. Et je reprends ma bible que j'avais délaissée, pour pouvoir mieux rencontrer le Seigneur, une rencontre au contact de sa Parole. Seigneur, aidez-moi à vous rencontrer chaque matin. Et je me laisse baigner dans par le climat du texte en question. J'y mets toute ma générosité et je crois y rencontrer vraiment le Seigneur. On juge un arbre à ses fruits et mes journées se ressentent de ces contacts quotidiens avec la Parole de Dieu. Merci Seigneur de toutes ces attentions pour moi !

En mars 1965, je sens dans ma méditation une grande facilité à entrer et rester en contact avec le Seigneur. J'ai l'impression d'un approfondissement de ma vocation, dû certainement au fait que je "quitte" cette année ! Cette idée engendre chez moi une générosité accrue et soutenue qui s'alimente dans ma prière. D'où une certaine aisance et un goût à prier. D'autre part, j'ai dû passablement diminuer mes activités depuis trois semaines : la santé en est la cause ! Ceci m'aide également à rejoindre le Seigneur d'une façon plus pratique. La patience a été agacée pendant cette période, mais j'ai quand même vécu en oblat ! Mon orientation ne change pas : vivre profondément ces derniers temps ici, conscient du Christ en moi, du Christ que je donne à l'autre.

Au printemps de l'année 1965, le Provincial des Pères Blancs donnait de Julien l'appréciation suivante :

"Ce jeune Père, ici au Canada depuis 5 ans, rend de très précieux services au noviciat. Il est très apprécié de ses confrères et des novices. Son enseignement est bon ; il est très clair ; il a un esprit ouvert. Comme professeur d'anglais il fait très bien. Il est très bon Directeur spirituel aussi. Ses confrères l'apprécient beaucoup pour sa charité, sa bonne humeur, sa gaieté.

Le Père Papillon a un très bon équilibre ; très bon jugement ; mais il est handicapé par sa santé ; il reste toujours un homme fragile. Cette fameuse maladie qu'il a eue en Angleterre, la sclérose en plaques, lui a enlevé une grande partie de ses forces, mais grâce à son énergie, à sa forte volonté, et aussi aux exercices qu'il fait régulièrement, il peut donner un très bon rendement. Il serait bon de lui donner l'expérience de la Mission, ne serait-ce que lui faire passer une année ou deux ; ce Père pourrait acquérir une expérience et revenir ici au Canada pour les maisons de formation." Louis-de-Gonzague Langevin, Provincial.

Le médecin de l'hôpital Maisonneuve de Montréal, qui suivait le dossier médical de Julien, écrit ceci en date du 28 juin 1965 :

“Le Père Papillon pourrait, je crois, faire un travail utile mais à condition de ne fournir presque aucun effort physique. Nous ne voyons pas d’objection à ce qu’il aille en mission dans un climat très doux, mais il faudrait accepter son invalidité partielle en lui ménageant au cours de la journée plusieurs périodes de sieste...”

Le départ pour l’Afrique : septembre 1965

En route, Julien s’arrête pour quelque temps en Ouganda, où il visite quelques confrères qu’il connaît bien, avant d’arriver au Malawi le 1^{er} novembre. Voici donc le récit de son expérience africaine, datée du 25 novembre à Mzimba, l’une des paroisses du diocèse de Mzuzu, où il s’initie aux mœurs et coutumes, ainsi qu’à l’apprentissage de la langue de cette partie du Malawi qui s’appelle le Citumbuka. Il passera 9 mois en Afrique. Ce récit qui suit est le fruit de ses réflexions et de ses réollections mensuelles.

J’ai passé d’intéressantes vacances dans ces deux mois à la maison. Physiquement parlant, j’en avais un profond besoin. Il y a quand même cette fatigue continuelle qui “colle” toujours, aggravée dans les derniers temps de maux de dos très prononcés. Je quitte le pays, quand même pas trop mal.

Moralement parlant, je vais très bien. Le fait de sortir du noviciat et de vivre un peu plus longtemps chez moi en rencontrant parents et amis me fait un bien immense.

Le voyage m’a permis de réaliser également ma pauvreté matérielle et spirituelle. J’ai quand même un sentiment dominant : l’action de grâces. Qu’est-ce que je vaudrais devant toute cette masse humaine ? Qu’est-ce que je viens faire en Afrique ?

Mes réactions, les premières en Afrique, en Ouganda, devant les situations de pauvreté missionnaire sont la “frousse”. Quelle sorte de vie m’attend ? Ma réaction est acceptation et offrande pour le salut de l’Afrique et la sanctification des confrères. Je rends grâce aussi pour tout le travail qui a été fait. Derrière les briques, il y a tout le travail de gé-

nération de missionnaires, hérauts du Christ. Ce qui me touche ici, c'est le journal quotidien des vies humaines. Derrière tout ça, c'est la générosité, le sacrifice et l'action de grâces.

En Ouganda, je remarque certains conflits de générations. Certains jeunes Pères sont durs pour les vieux, même devant eux. Il y a ici un manque de délicatesse. Ça peut s'expliquer, mais c'est un fait.

Il y a aussi l'apostolat des laïcs missionnaires, leur isolement, le manque d'union entre eux. Le Père devrait discrètement servir d'agent de liaison, de loisir, de rencontre et d'apostolat chez eux. C'est délicat chez les filles, mais ce doit être fait. Les aider surtout.

L'isolement de certains jeunes missionnaires m'a frappé douloureusement. Dans un certain poste : un jeune fonctionne avec deux "vieux" qui bloquent tout. Ici encore, c'est le problème du conflit de générations. Ce jeune missionnaire est en danger d'aboutir dans les compensations : boisson, femme, enfant ? Perte de zèle, vocation ?

Nous arrivons à Lilongwe, plus au nord, et c'est le premier contact avec les Pères Blancs au pays. Fons Heymans, mon confrère d'ordination et Supérieur régional, est là. Je jase beaucoup avec lui. Le problème central, c'est la surcharge de travail, et un certain dégoût de ne pouvoir bien faire ce qu'il y a à faire, parce qu'il y a trop à faire ! Il y a accord sur le fait de faire moins, mais mieux ! Tout le monde n'est cependant pas d'accord. Il faut recevoir, sinon d'autres recevront ! La mission est très dure, le climat est pénible, la région est pauvre et sous-développée.

Nous arrivons finalement à Mzuzu, dans la région du nord. Nous passons quatre jours intéressants à Katoto, la résidence de l'évêque. Je passe par l'hôpital pour un premier examen médical. Une mission d'intérêt, mais toujours très surnaturelle ! Que suis-je venu "foutre" ici ? Ça me revient souvent, dû, je crois, à plusieurs différents facteurs à base d'insécurité physiologique ainsi que psychologique. Tout s'enchaîne aussi devant les conditions matérielles. Suis-je rebuté ? Peut-être ! Peur ? Éloignement ? Pensée du village près du fleuve, j'y pense souvent, mon milieu, les miens, les amis, etc. Tout ça joue fortement. Suis-je vraiment détaché et donné à l'Afrique et missionnaire dans mon cœur et ma chair et héraut du Christ, comme tous ceux qui m'ont précédé ? Ce que j'ai enseigné et prêché pendant cinq ans au noviciat et ailleurs, il me

reste à en vivre maintenant. C'est dur ! Ce sentiment demeure encore ici à Mzimba, une paroisse un peu plus au sud de Mzuzu, où j'entreprends une troisième semaine de langue. Cette dernière semaine est vraiment vue comme une dure épreuve et une nouvelle naissance à un monde nouveau. Je souffre aussi de l'isolement dans lequel nous sommes plongés. Les nouvelles : rien ! L'adaptation me devient pénible. J'éprouve en plus des difficultés dans l'apprentissage de la langue, dû au fait que tout travail personnel se trouve diminué par une fatigue constante. Sommes-nous des fous ? Vivre ici pourquoi ? Une réponse : "Allez enseigner toutes les nations" malgré toutes ces – mes – pauvretés.

Nous sommes à quelques jours de Noël, après cinq semaines à l'école de langue. La santé est toujours fortement endommagée. Quant aux réactions psychologiques, elles sont passablement les mêmes. Il y a toutefois un certain progrès. Commencerais-je à m'adapter ? C'est possible, mais c'est lent. La langue demeure toujours le handicap. Je fais mon possible, ça reste pénible. Seigneur, je vous aime. Je dois vous le prouver par mon effort quotidien. "Ce n'est pas celui qui dit Seigneur, Seigneur..." (Matt 7, 21)

Aujourd'hui, c'est le 4^e dimanche de l'Avent. Comme tous les dimanches, tout est extrêmement calme. Je n'ai pas encore commencé à sortir. Je prends cette journée pour continuer à mettre à flot ma correspondance. Me voici rendu au point où j'aime écrire, incroyable mais vrai ! La lettre devient vraiment une conversation, une sortie, une envolée au pays. La cause ? Je crois que l'isolement dans lequel je suis plongé compte beaucoup. Je sens que je suis loin. Je me sens passablement seul, du fait certainement, pour une grosse part, que je ne connaisse pas la langue.

La langue, elle, est de première importance. Cependant j'ai, en pratique, d'énormes difficultés à m'y mettre, la santé oui, mais aussi le dégoût d'être ainsi poussé par les circonstances. Psychologiquement, certaines journées, j'en ai marre. Il y a des avantages énormes à être avec un confrère qui travaille comme un tracteur, mais aussi, pour moi qui ne peux en faire autant, je suis submergé. Beaucoup de difficultés à accepter cette situation d'infériorité. "La mission n'est pas faite pour les malades" : une phrase d'un confrère du pays qui me revient souvent. Il y a du vrai et c'est dur ! Seigneur, aidez-moi à adhérer à votre volonté, à être pauvre, à ne plus me regarder, à vous suivre là où vous voulez me conduire.

C'est une vraie purification que cette venue en mission, une mise à jour de moi-même, une désinstallation, une entrée au désert, un dépouillement. Bref, une remise en question de mon alliance avec le Seigneur, de ma vocation de prêtre missionnaire Père Blanc. Je crains toute cette vie. J'aimerais tellement une "petite vie tranquille", sans histoire. "Seigneur, je ne sais pas parler. Seigneur, je suis trop jeune, je suis un enfant." Ah! Les Prophètes! "N'aie aucune frayeur, je suis avec toi ..." (Jér 1, 7).

L'insécurité: c'est une faiblesse majeure chez tout étranger dans un pays nouveau, c'est un fait vécu par tous les immigrants de nos pays, les déplacés. Cette insécurité est aussi ressentie même par le déplacé volontaire. C'est un déplacé mis dans un milieu tout à fait nouveau: climat, habitudes de vie, langue, couleur, nourriture, logement, monde animal. Tout bouleverse au début. Ce bouleversement dure plus ou moins longtemps, disent les livres et ceux qui l'ont déjà vécu, selon la capacité d'adaptation du sujet en question. Le déplacé est vraiment un étranger vis-à-vis de ce nouveau climat de vie. J'ai vécu déjà cette insécurité en Angleterre, ce stress d'adaptation. J'ai malheureusement été malade et donc mon expérience là-bas est tout à fait particulière. Pourtant j'y ai été heureux. Il y a eu des moments difficiles, mais en général, j'ai beaucoup aimé mon stage là-bas.

J'aborde ici la question de l'apostolat, au fil de mes réflexions. Ma conception: où mettre la priorité, quelle procédure suivre?

D'abord, il ne doit pas être laissé à la discrétion du seul responsable local de la communauté et de la paroisse, sinon il y a danger d'une conception trop unilatérale. Le premier responsable ici, c'est l'évêque. Ensuite, le supérieur local, en accord avec les directives de l'évêque. Ensuite, le dialogue avec les confrères affectés à la même communauté et à la même paroisse. Cette étroite collaboration est capitale et très importante. Une grande ouverture sur les projets de l'évêque et sur les difficultés qui sont spécifiques à telle ou telle mission. Il faut également tenir compte des capacités et des difficultés des confrères concernés.

La première exigence est d'abord de vivre soi-même le message évangélique au maximum par une profonde vie intérieure faite de charité fraternelle vécue intensément dans le contexte communautaire. C'est une condition préalable à tout témoignage authentique. Ici, pas

d'illusion, de grâce ! S'il n'y a pas de charité vécue humainement en communauté, où allons-nous la vivre ? Qu'allons-nous communiquer ? Aussi, ne s'exposerait-on pas tant soi-même que les autres confrères aux pires compensations ?

Où se trouve maintenant la priorité dans l'apostolat ? "Qui embrasse trop, mal étreint", dit le vieux dicton. Quel est le plus important : essayer de faire le plus qu'on peut, tout si possible, au détriment de sa vie intérieure trop souvent, et de la vie de communauté : ne jamais être là ensemble, même une fois par semaine ? Ou bien de moins faire, mais d'atteindre en profondeur ce qu'on fait, compte tenu des principes sacrés de notre vie d'intimité avec le Seigneur et d'une vie de communauté plus chaude et tout imprégnée de présence mutuelle.

Ici, c'est la conception même de l'apostolat qui est mise en jeu. Rappelons que la quantité de travail est écrasante, mais il faut arriver à demeurer objectif, faire un tri, savoir hiérarchiser. Faire moins sera peut-être troublant ? Non, si on procède avec plus de réflexion. Moins de rapidité, plus d'objectivité, plus de préparation personnelle. Ce n'est pas une perte de temps que de s'asseoir et réfléchir sur ses catéchismes à faire et sur les homélies à préparer. Il faudrait même consacrer un certain temps durant la semaine à une étude sérieuse, une reprise de ses bouquins de théologie, de lecture, de livres sérieux de spiritualité et autres disciplines susceptibles de professionnaliser davantage son travail.

Ceci manque chez la plupart, et malheureusement, on s'en vante ! Un confrère qui ne fait pas cela s'expose à la répétition et au vide spirituel complet à long terme. Il peut être conduit au dégoût de sa vocation. De là aux compensations et aux transferts émotionnels, il n'y a qu'un pas.

Dans certaines paroisses, les confrères sont en danger parce que la procédure n'est pas hiérarchisée. On se leurre, dans la bonne foi, c'est vrai, sur la conception de l'apostolat. Qu'est-ce qui prime ? Vingt-cinq sorties en succursales plus ou moins bien faites, ou dix en perfection, parce que le missionnaire est mieux préparé ? C'est évident. N'y aurait-il pas, à part cette fausse conception de l'apostolat, une compensation subtile dans une activité trop naturelle ? Serait-il plus facile de bouger que de réfléchir, prier et travailler dans un plus grand calme physiologique, psychologique et surnaturel. Nous sommes des serviteurs inutiles. Y croit-on ?

Tout, ici, est provocateur de réflexion. L'extrême pauvreté, le dénuement le plus complet, est un fait quotidien. Il n'y a, je crois, aucune motivation humaine qui puisse faire tenir un missionnaire au pays ici. Il est vrai, on peut s'installer, arriver à s'y faire une petite vie bourgeoise ; on peut goûter, savourer la liberté, et l'indépendance de vie beaucoup plus accentuée ici que chez soi au pays. Ça peut même devenir, chez certains, une motivation de rester, de revenir en mission. Ça joue jusqu'à un certain point.

Nous sommes trois au poste, toujours à Mzimba. C'est le premier Jour de l'An 1966. Il est trois heures de l'après-midi. Une journée extrêmement tranquille, pluvieuse et chaude ! Aucun bruit, sauf les poules ! Et le maudit coq ! Une journée de réflexion sur l'année 1965. Je constate que ma vie au noviciat, mes 5 ans passés là-bas, sont devenus petit à petit des années d'installation. Même au noviciat, il y a possibilité de se faire une "p'tite vie" tranquille. Trop de sécurité peut-être, engendrée par la routine facile d'une vie quotidienne pas trop bousculée. Il y avait les chocs plus prononcés, de temps à autre, de ma maladie. Même là, rien pour me secouer trop. Je m'habituais même à ça. Seigneur, comme c'est facile pour nous de manquer de vigilance, de prier, oui, mais pas comme on devrait. Nous sommes des enfants gâtés qui oublient trop souvent que nous sommes des "recevants". Il est si aisé alors de prendre une certaine allure de suffisant, d'indépendant, de faire sa vie tout seul.

Et voilà la mission ! Et je perds pied, j'ai peur. Je suis bouleversé. Je prends une conscience aiguë de ma faiblesse à tous les niveaux : physiologique, psychologique, surnaturelle. Tout est provocateur de réflexion ici : l'éloignement, l'insécurité, la pauvreté, la langue, les gens, les confrères, l'œuvre à faire. C'est une entrée au désert pour moi. Donc une possibilité de renouveler mon alliance, mes fiançailles avec le Seigneur : *"C'est pourquoi je vais la séduire, la conduire au désert et parler à son cœur."* (Osée 2, 16).

Nous sommes rendus en février 1966, à Mzuzu, à la résidence de l'évêque. Finies les purifications de Mzimba, j'en commence une autre série. Je débouche une autre caisse ! Après un mois de présence ici, j'ai l'impression que ça se continue. La vie est certainement plus agréable ici, mais la santé ne s'améliore pas. J'oserais dire : au contraire. Mes visites à l'hôpital sont devenues un pèlerinage notoire. Chaque se-

maine m'apporte sa nouvelle faiblesse. Quatre semaines, quatre plaies d'Égypte. Le sinus : une vieille connaissance. Une insomnie prononcée. Des pieds d'athlète : je m'y connais. Et du sang qui passe dans l'urine ! Ce dernier item est le dernier né, c'est vraiment du nouveau.

Ce dont je souffre le plus, c'est de ne pas être capable de faire comme les autres confrères, et très souvent, d'être obligé de ne rien faire. Psychologiquement, suis-je en meilleure position ? Je voudrais dire oui, c'est certainement plus vivable. Mais que de fois je suis fatigué à en pleurer. J'essaie d'être généreux quand même. Mais générosité n'est pas santé ! Seigneur, que c'est pesant certains jours, vous le savez. Je ne vous cache rien. Vous voyez tout, je veux que vous voyiez tout ce qui passe dans mon cœur. Bien des fois, aujourd'hui entre autres, un dimanche, la nostalgie me serre le cœur. J'y revois mon heureuse et insouciante jeunesse. Je me vois ici. Seigneur, que vos desseins sont insondables. "Que votre volonté se fasse !" Suis-je heureux et en paix, aujourd'hui, en février 1966, à Mzuzu ? Oui, malgré bien des déchirements.

Mon travail à Mzuzu est plutôt un travail d'influence, qui doit demeurer caché, semblable au levain. Seigneur, comme orientation, en cette reprise en votre intimité, donnez-moi la volonté de travailler dans l'ombre, de me perfectionner pour les autres, d'enrichir le diocèse, le cœur de mes confrères missionnaires, les gens, par mon intimité avec vous, vous laissant travailler en moi, par moi.

Ainsi se termine le registre "Afrique" de Julien. Le 12 avril 1966, il revient au Canada, après bien des épreuves tant physiques, psychologiques que spirituelles. Il a passé moins de six mois au Malawi, là où il devait œuvrer pour la Mission. Son récit révèle qu'il profite au maximum de son passage en terre africaine pour se faire une idée juste, variée et sans illusion sur la vie missionnaire, sur ses beautés, ses réussites, comme sur ses dangers et ses échecs. Il fait le point entre l'idéal qu'il s'était fixé durant ses années de formation et la réalité dure, parfois brutale, à laquelle il est concrètement confronté sur le terrain.

Cette expérience douloureuse lui sera hautement bénéfique pour le ministère qui lui incombera dans les dix-sept années à venir : la formation des futurs candidats qui se voudront eux aussi Pères Blancs, Missionnaires d'Afrique. Il saura guider et conseiller en

connaissance de cause, percevant bien les attitudes spirituelles intérieures et les capacités d'adaptation requises pour y faire face au-delà de toute illusion.

Au printemps de 1966, le Supérieur régional des Pères Blancs au Malawi, le père Alphonse Sormany, écrivait au Dr Raymond Robillard, de l'hôpital Maisonneuve de Montréal, lui demandant conseil sur la ligne à suivre dans le cas du P. Papillon. La réponse du médecin ne se fait pas attendre : *“Je suis favorable que le Père Papillon revienne le plus tôt possible ; il ne faut pas l'exposer davantage ; il aura vu l'Afrique comme il le désirait.”*

Le 19 avril de la même année, Mgr Jean-Louis Jobidon, évêque de Mzuzu, adresse au Père Georges-Albert Mondor, Assistant général à Rome, la lettre suivante :

“Si vous étiez à Rome le mercredi de Pâques, vous auriez rencontré le cher Père Papillon à l'aéroport lors de son voyage en route pour le Canada.

Je regrette beaucoup le départ de ce cher confrère, mais c'était bien l'avis de tous, y compris le sien, qu'il valait mieux rentrer dans son pays sans tarder. Après un petit voyage que nous fîmes dans le Nord, où pourtant je l'avais ménagé le plus possible, la malaria (paludisme) l'avait pris et secoué de façon brutale. Le cher Père nous avoua qu'il se sentait pire qu'à Londres en 1960. Après deux semaines d'hôpital où nos deux médecins, les sœurs Luke et Pauline, des Medical Missionaries of Mary, firent de leur mieux pour l'aider, nous le ramenions ici chez moi pour y jouir de plus de tranquillité et de repos. Certains jours, il avait tellement mal à la tête qu'il craignait la perdre.

C'est alors que nous décidions ensemble de faire une neuvaine à la Sainte Vierge, Notre-Dame de Lourdes, en laquelle il avait bien confiance depuis son pèlerinage de 1960, m'avoua-t-il. “Le miracle devait s'opérer même dans ma tête car le plus petit moustique veut me la faire perdre, tellement j'ai peur, tellement j'en ai souffert.”

Son moral héroïque édifia tout le monde. Bien qu'il fût peu de temps avec nous, ce confrère fit beaucoup de bien car il avait gagné la sympathie de tous.”

Le 2^e retour au Canada

Le 4 mai 1966, de retour à St-Martin d'où j'étais parti onze mois plus tôt, j'écris ceci au Père Mondor :

“J'ai vécu, souffert et eu des joies profondes à Mzuzu. Pourtant, j'ai dû quitter, la larme à l'œil et dans des conditions physiologiques pénibles. Que les voies du Seigneur sont étranges et impénétrables, qui saurait les sonder? Je reviens sur une défaite? Aujourd'hui, je dis non. Mais je dois vous avouer que la pensée m'a torturé aux moments les plus pénibles où j'étais vraiment rendu au point minimum. Une petite poussée, bien petite, et je traversais “le Grand Passage”! Ma malaria du mois de mars a donné le coup de pouce, – quel coup! – aux forces négatives qui avaient déjà commencé leurs ravages de mort. J'ai eu un voyage de retour exténuant. Je croyais y passer à Johannesburg! Grâce aux soins du médecin qui m'accompagnait, j'arrivais à Montréal sauf et... pas trop sain! Quoique saint! Une délégation, pleine de délicatesse, le Supérieur provincial en tête, m'attendait “avec chaleur”.

On me traite “aux petits oignons et filets mignons”. Les forces reviennent au galop. J'ai passé un électrocardiogramme la semaine dernière : cœur bon : “bon cœur” comme disait l'autre.

Je fais donc ma cure au noviciat, comme en 1960 : on revient toujours à ses anciennes amours! Un milieu qui m'est bien connu, un milieu que j'ai aimé, des confrères charmants. Je ne peux que remonter la côte. J'avais perdu 25 livres en Afrique. J'ai maintenant sept livres de plus à mon crédit. C'est un signe d'expansion, il faut croire.

J'ai eu beaucoup de peine à quitter Monseigneur Jobidon, mon bon ami Guido Bourgeois et tous les autres. Mais aujourd'hui, je sais jusque dans ma chair que la mission en terre africaine est pour d'autres. Je n'ai plus d'illusion maintenant. Mon rôle, la Providence me l'a clairement signifié, est ici. Ma mission sera peut-être celle de collaborateur à l'évolution d'âmes missionnaires! Je remercie le Seigneur de m'avoir donné la consolation de mettre les pieds en Afrique. C'est une expérience coûteuse mais positive.

Filialement vôtre, Julien Papillon.”

Responsable du postulat à Lennoxville : septembre 1966

Cette fois, on m'a nommé à Lennoxville, comme responsable des postulants. À la recollection de septembre, je note que, depuis mon retour d'Afrique, j'ai été presque toujours absent de la méditation du matin pour raisons de santé. Donc d'avril à août. J'ai essayé de compenser. Je n'ai pas toujours réussi pour des raisons de fatigue, mais quelques fois pour des raisons futiles, une certaine paresse peut-être. Psychiquement, j'étais passablement désorienté, ce qui n'a pas aidé. Il y a eu évolution en ce domaine dans mes derniers temps de repos au noviciat. Malgré mon manque de résistance physique, j'ai quand même gardé une orientation de générosité et de charité et c'est ce qui compte !

Mon devoir du jour est le plus souvent de vivre mon inactivité. C'est très dur parfois, mais je crois que je l'accepte généreusement depuis mon arrivée à Lennox. J'ai la conviction de remplir ma tâche à l'exemple du Christ avec ses disciples. J'y mets tout mon cœur et mes énergies, dans la joie et la paix face au travail que j'ai à faire ici. Aide-moi, Seigneur, à tout assumer pour ta gloire et le salut de mes frères, les hommes, et d'être ton exemple, doux et humble, formant ses disciples, vers le Père, ensemble. Je me sens vraiment instrument de l'Esprit.

Depuis mon arrivée ici, je trouve le travail relativement facile, malgré ma santé toujours précaire. Au plan travail, je suis porté à faire toujours trop ! Le cœur est toujours porté à répondre à un appel mais les résistances demeurent très limitées. Ça provoque parfois des "conflits humiliants". C'est une partie de mon être qui est longue et pas toujours facile à évangéliser.

J'ai essayé, bien sincèrement, pendant toute l'année de donner le Christ aux autres, de le faire grandir dans les postulants et ailleurs. J'ai vraiment aimé mon travail, je me suis senti comme jamais, et ce depuis que je suis prêtre, instrument du Christ pour donner l'amour du Père. Je dois continuer à vivre dans l'action de grâce et la joie et de la communiquer par mon style de vie, pleine d'espérance. À l'exemple de la Vierge de l'Annonciation : "*Elle gardait toutes ces choses dans son cœur et les méditait*" (Luc 2, 19).

Ainsi se termine cette période 1960-1967 dans l'itinéraire de Julien Papillon. Une période choc s'il en est une.

Un séjour en Afrique lui enlève les dernières illusions sur ses capacités. Elles sont lourdement hypothéquées et Julien ne s'attend plus à ce qu'elles soient prometteuses de production missionnaire. Il le sait et il le sentira de plus en plus. Il devra faire ménage avec la fatigue et la faiblesse, des compagnes qui ne le lâcheront plus. À long terme, il ne saura faire que de les offrir et laisser la Parole de Dieu s'en occuper.

Une étonnante fécondité se prépare. Ce qu'il avait pressenti de façon quelque peu prophétique dans ses derniers moments d'Afrique se vérifiera. À l'automne de 1967, il est nommé spécifiquement et officiellement à l'Année spirituelle à titre de collaborateur du premier responsable. "Je construis le Royaume de Dieu dans le cœur des hommes par ma charité, ma pauvreté, mon inactivité matérielle, mes faiblesses de santé et ses conséquences humiliantes."

Aux deux autres éléments de sa spiritualité, celui de l'esprit de foi et de l'offrande de soi, qui s'étaient instaurés durant ses périodes de formation, s'ajoutait ici un troisième élément, celui de la pauvreté spirituelle qui se développe à l'écoute de la Parole de Dieu et de l'amour reçu de son Seigneur. Les références à l'image quelque peu négative de lui-même le conduisant à se dévaloriser sont plutôt rares. Il perçoit l'importance de l'esprit des Béatitudes et s'en fait de plus en plus accueillant. Par le fait même, il retrouve, presque inconsciemment, une étonnante confiance en lui-même qui lui permet de laisser germer son charisme et ses talents propres, comme il le signale lui-même à la fin du présent récit.

Chapitre 4

Les années 1967-1979

En septembre 1967, Julien déménage de Lennoxville, où il était responsable des candidats postulants Frères, à St-Martin, près de Montréal. C'est là que prenait place la formation des candidats désireux de s'engager comme prêtres dans la Société des Missionnaires d'Afrique, Pères Blancs. Rappelons que cette année dite du noviciat s'appelait désormais l'Année spirituelle.

Septembre 1967, je prends la route de Saint-Martin où se tiendra l'Année spirituelle. Je travaille en compagnie des Pères Raynald Pelletier et Jean-Marie Tardif. C'est un temps de recommencement et de réadaptation lente, mais j'y entre avec tout mon cœur. Pendant mes vacances, j'ai délaissé passablement la méditation, mais j'y ai quand même compensé par un effort au niveau du cœur pour rester dans un climat d'amour du Seigneur dans la vie concrète. De retour dans le contexte des Pères Blancs, c'est plus facile.

Après un mois, je regarde ce qu'il en est de mon devoir d'état. J'ai fait mon travail avec générosité. Je ressens quelquefois dans mon cœur des sentiments de jalousie. C'est plus explicite vis-à-vis de l'un ou l'autre confrère. Je réagis en demandant au Seigneur la pauvreté du cœur. Mon climat spirituel est bon et vécu dans la joie à l'idée de servir le Christ au noviciat. Je maintiens l'orientation de pauvreté spirituelle en m'acceptant limité, et par le service amoureux du Christ dans les autres.

Dans les mois qui suivent, j'utilise l'Écriture et particulièrement certains chapitres de l'évangile de Mathieu. C'est le genre de prière qui semble le mieux me réussir, celui du dialogue simple et amoureux. Je porte une attention particulière à la préparation. Quant à mon devoir d'état, le temps me situe vraiment comme conseiller spirituel et je pense avoir été généreux et joyeux dans l'accomplissement de ce travail difficile mais très consolant. Je voudrais tant concrétiser ce désir d'être "en service". Je suis très provoqué par le souci de témoigner d'une figure sympathique du Christ, sans édulcorer le message. Je ressens beaucoup de joie et de paix en me voyant l'instrument du Seigneur.

Pour l'année 1968-69, nous déménageons à Québec, le Père Raynald Pelletier et moi, dans quelque chose de nouveau : le Centre de formation missionnaire où nous travaillons en concertation avec les Pères des Missions Étrangères. Expérience enrichissante et originale. Je me sens encore gauche et timide dans ma différence. Par contre, je sens aussi une grande facilité avec les étudiants et une bonne capacité d'évolution dans ce domaine. Je garde une sobre distance avec ma famille et mes amis par souci d'être présent à mon lieu de vie et de travail.

Après une certaine négligence depuis ma retraite annuelle, ma vie de prière, ici au Centre, s'améliore et y est de plus en plus engagée. Je me mets à la liturgie du jour : "*Prions en Église*". Messe et Action de grâce. Je suis conscient du geste posé et je demeure dans cette attention : je veux toujours mieux vivre la mémoire du Seigneur qui passe, et qui veut passer par moi. Cette conscience engendre chez moi une responsabilité actuelle et qualitative, celle de vivre à plein mon adaptation et de la faciliter aux jeunes. Comme orientation pratique, j'ai senti le besoin de favoriser la communication en développant mon attention au Christ en moi et dans les événements. Dans cette ligne, le souci de pauvreté m'habite toujours.

En juin 1969, le Conseil général des Missionnaires d'Afrique prend la décision de créer un unique Centre de formation spirituelle à Washington, DC. Tous les candidats désireux de devenir Missionnaires d'Afrique y seront envoyés. Ce sera un Centre international. Les Pères responsables seront les suivants : Raynald Pelletier, Julien Papillon, Roger Labonté et Josef Hartman.

Washington, DC, septembre 1969. Raynald et moi y entrons "à reculons"! Tel que je le note 10 ans plus tard, c'est une année exigeante et pénible! Le groupe est-il prêt à vivre l'expérience spirituelle proposée? Nous passons à travers, mais quelle purification! Mon confrère en a "plein son capot"! Pour ma part, certaines personnes entrent de plus en plus dans ma vie et je perçois que mon besoin affectif y prend de plus en plus de place. La vie exigeante du groupe viendra l'intensifier. C'est ici que commence l'itinéraire avec mon confrère Roger qui me fait connaître les charismatiques.

À mesure que cette année progresse, j'essaie de me libérer en vue d'une réelle rencontre avec Dieu. Je suis préoccupé de moi-même. Je

considère la volonté de Dieu telle qu'elle se présente ici. Je ressens plus de réceptivité, malgré certaines résistances intérieures tout comme une certaine paix et joie malgré certains nuages occasionnés par ma sensibilité. Ma prière s'oriente vers une plus grande union au Christ pour être comme sa présence dans ce milieu. L'effort pour mieux comprendre la situation de chaque candidat et pour y être plus attentif m'aide beaucoup à me garder dans la vérité.

Une année de purification s'il en est une. J'essaie de me laisser interroger par le milieu : de laisser les autres parler, de les écouter, de ne pas les juger trop rapidement en posant trop d'exigences : Tout ceci vient du désir de les voir de plus en plus responsables d'eux-mêmes. Mais peut-être y a-t-il au fond de moi-même un manque de sécurité ?

La désinstallation, c'est la grande leçon de cette année dans la capitale du capitalisme. Nous sommes contestés par le milieu et ses différences d'âge, de culture, de langue, d'éducation, de nationalités. Contestés aussi par le manque de réceptivité, la suffisance, l'indiscrétion et les critiques. Alors, j'y vois un appel du Seigneur à une plus grande pauvreté : l'adaptation tout en évitant les faux compromis. En conséquence, un besoin de prière très senti et la confiance à favoriser au maximum.

Je constate une faiblesse dangereuse chez le groupe : les confidences réciproques, et une certaine méfiance des orientations données en direction. Il faut les aider à comprendre le conseil spirituel, qui est un charisme. Qui exige une discrétion souple mais quand même... respectueuse. J'oriente la direction spirituelle vers une lecture de l'Écriture et d'autres livres inspirants. Je favorise cependant l'Écriture pendant le carême, et la pénitence dirigée vers la construction de la communauté. La pédagogie du conseil spirituel, c'est l'approfondissement de la conversion à partir du sujet bien concret dans le respect du temps. C'est apprendre à bien se connaître dans un climat de confiance mutuelle et d'amitié, en laissant pénétrer l'Évangile dans une vie de prière sérieuse et d'engagement fraternel.

Dans cette désappropriation de soi, Dieu nous appelle à la libération et à nous adapter aux signes des temps. Je remarque très intensément l'importance de l'amitié : c'est le premier temps de la mission. L'exigence des jeunes sur ce point demande de notre part une adaptation à ce besoin. C'est une pierre d'attente de l'Évangile. Il faut savoir reconnaître ce be-

soin, le respecter, se faire connaître comme homme et y prendre du temps, et surtout ne pas précipiter notre désir de s'y voir engager. La Parole est au deuxième temps. Dans ce climat, il se fait un apprentissage où les étudiants se sentent lentement apprivoisés et s'ouvrent à la Parole.

En révision de vie en mars 1970, je découvre toute une spiritualité de l'événement. Il faut apprendre à le déchiffrer pour chercher à y répondre. L'événement est un appel de Dieu, une rencontre, un lieu d'amour, un sacrement. C'est la vieille technique à l'œuvre : voir, juger, agir à partir d'un fait, où nous sommes concernés. Le fait, c'est notre situation présente et notre action et réaction vis-à-vis de nous-mêmes, du groupe, entre nous.

L'année passée à Washington semble avoir été déterminante dans l'expérience humaine et spirituelle de Julien. Il semble avoir été fortement secoué dans sa sensibilité et son affectivité face aux défis du groupe d'étudiants faisant partie de l'Année spirituelle de cette année-là. Défis provenant de la psychologie du groupe. Celui-ci avait-il la mentalité et la maturité humaine nécessaire pour s'engager dans l'expérience spirituelle qui était proposée ? La même question se posait également au niveau de chaque individu. Les responsables de la formation avaient également, pour leur part, leur propre vision de la formation à promouvoir selon les exigences de la vocation sacerdotale et missionnaire et du charisme propre aux Pères Blancs d'Afrique. Finalement, les consignes nouvelles, fraîchement élaborées par le Concile Vatican II en matière de théologie et de spiritualité, et la masse imposante de matière 'missiologique' issue du Chapitre de 1967 des Pères Blancs ne facilitaient pas les choses. Qui pouvait s'assurer avoir en main la pédagogie de formation ecclésiale et missionnaire adaptée à tous ces défis ?

Deux choses se dégagent du témoignage de Julien. D'une part, il se mettra très attentivement à l'écoute de ses propres réactions émotives et affectives tout comme des mouvements de l'Esprit qu'il perçoit dans sa prière et l'écoute de la Parole, selon les exigences et l'évolution du milieu. Plus que jamais, une spiritualité de l'incarnation, de plus en plus loin des injonctions perfectionnistes qui l'habitent toujours, deviendra sa ligne de croissance et de maturation. Il mettra en place pour son propre compte une pédagogie de l'accompagnement et du discernement relevant de cette expérience même. Au fil des années qui suivent, cette pédagogie s'étoffera par la lecture et la réflexion. Elle ne sera pas pour autant une chose apprise dans les li-

vres. Il se fiera de plus en plus à son “sentir spirituel” et à sa propre sensibilité de plus en plus affinée au contact de l’Évangile. D’autre part, le fait d’avoir aussi des contacts plus fréquents avec des personnes extérieures dans différents lieux de rencontre et de prière l’amènera à s’interroger plus profondément sur sa propre affectivité par le biais de nouvelles amitiés qui s’introduiront dans sa vie. Ces dernières se multiplieront dans les cinq prochaines années qu’il vivra en Europe. Quelle place donner à l’affectivité dans sa croissance spirituelle ? Comment offrir sa propre sensibilité au travail de l’Évangile ?

Nous suivons maintenant Julien de Washington, DC, à l’Europe où il passera ces cinq années de septembre 1970 à juin 1975 : trois en Angleterre, une à Fribourg en Suisse, et l’autre à Mours en France. Ceci l’oblige à un déménagement à la fin de chaque année, selon qu’il s’agit de groupes anglophones ou francophones. La sclérose en plaques mine toujours et implacablement la santé de Julien qui poursuit sa vie de “nomade” avec toutes ses exigences.

Broome Hall : Dorking, Angleterre, 1970-1971

Le 23 septembre 1970

Chère Maman,

Le “Juif errant” ! qui vous revient, cette fois-ci, avec une nouvelle adresse... on commence à s’y installer tranquillement. Je vous avoue que notre nouveau site est fort différent de celui que nous avions sur le Chemin Ste-Foy. Nous sommes ici plongés en pleine campagne anglaise. C’est la brousse, pour employer une expression père blanc qui signifie que nous sommes très retirés. Nous ne serons certainement pas dérangés par le bruit des voitures, étant situés à une distance respectable d’une tranquille route de campagne. Le changement, quant au site, est donc très significatif d’une situation toute nouvelle pour les étudiants. Il est donc normal qu’ils ressentent un certain désarroi : on se sent un peu perdu à première vue. Comme disait l’autre : la campagne promet d’être belle longtemps !

Il y a vraiment ici une initiation concrète à la vie missionnaire père blanc. Je dis père blanc parce qu’on se trouve être fortement en contexte international : nous sommes de neuf nationalités, essayant de nous comprendre en anglais. C’est un vrai tour de force. Il faut quand même que le Christ soit quelqu’un de vivant pour réussir à vi-

vre ce style original. Nous allons commencer la retraite au début d'octobre. Je vous la recommande afin que tous nous puissions vivre une année d'authentique fraternité évangélique.

L'adaptation se fait facilement au climat, à la nourriture, et à la langue inclusivement. Il y a une chose à laquelle je prends un peu plus de temps à m'habituer, c'est le lieu. Nous sommes, comme je vous le disais, déjà très retirés... un peu trop à mon goût. Il y a donc une différence assez notable d'avec les endroits où j'ai séjourné antérieurement. Je considère ça comme une bonne retraite, ça ne peut que faire du bien.

Cependant, malgré tout ça et bien d'autres petites choses, nos étudiants avancent et progressent dans la joie fraternelle. Je vous avoue qu'on touche du doigt la présence de Dieu.

Affectueusement, Julien

On se prépare pour un autre déménagement à la fin de juin... pour le Nord de Liverpool, ville de Southport, un lieu nommé Birkdale.

À l'été 1971, je rentre au Canada pour voir maman et la famille. Je dois rencontrer aussi et préparer un autre groupe d'étudiants canadiens, sorte de pré-noviciat à la Procure de Québec, comme j'avais fait l'été précédent. Cet été, comme le précédent, fut aussi vécu dans la rencontre avec les amis.

1971-1972 : Septembre à Birkdale

Mes deux confrères s'investissent à plein dans le charismatique. Des ami(e)s nous visitent. Pour ma part, je visite l'Université de Lancaster : beaucoup de rencontres et d'échanges avec des étudiants. L'année sera riche en amitiés. Nous avons des eucharisties célébrées dans un contexte intense de prière et d'amour. Je sens beaucoup la présence de trois personnes où je vais à Lancaster chaque mois. Par elles, j'ai plusieurs contacts et je développe des amitiés qui marqueront mes années à venir. Malgré ces contacts nombreux à l'extérieur, je suis présent aux novices. Merci Seigneur pour cet équilibre !

En juin 1972, un nouveau préparatif de déménagement pour le continent cette fois ! Fribourg sera le prochain poste. Mike prendra une an-

née sabbatique à Ottawa. Roger reprendra la route de l'Ouganda. On m'offre un voyage au Canada pour les vacances d'été de 1972. J'accepte volontiers. Maman est de plus en plus malade. Je passerai l'été avec elle, la famille et les amis. L'été est plein de rencontres d'amitié et d'affection. Deo Gratias !

Fin août, je suis en direction de Fribourg. Un groupe de 21 étudiants, fort sympas et les Irlandais ! Tous en recherche. Un mois chargé mais riche à tout point de vue et j'apprends vite à bien fonctionner avec Albert Nyssens et Michel Lepage. Début ici d'une grande amitié. J'apprends à connaître la mère de ce dernier et l'une de ses grandes amies. Merci Seigneur pour tant de délicatesse : les longs échanges intimes, affectueux et corrects nous marquent beaucoup et sont un point marquant dans notre cheminement humano-spirituel.

Après Pâques, c'est le stage de travail social à Lyon. Ce sera aussi un fait marquant de l'année pour la solidarité entre nous à tous les niveaux. Nous y avons vécu des eucharisties exceptionnelles et plusieurs visites à Taizé. Je suis toujours plus sensible à tout l'humain : homme et femme. Cette année est riche en expériences de toutes sortes. Les rencontres de l'homme et de la femme m'impressionnent beaucoup et j'en reste chaleureusement imprégné et enrichi. Tout est vécu intensément. Lyon est une ville souriante pour moi à cause des hommes et femmes rencontrés et aimés, et elle est aussi fortement liée à la généreuse et fraternelle hospitalité de nos confrères Pères Blancs à Ste Foy-les-Lyon, et associée à nos premières visites de Taizé.

À la fin de l'année 1972-1973, c'est un nouvel appel à faire mes bagages qui m'est fait, pour retourner à Birkdale. Je prends la route avec mes bagages dans notre Renault, avec Thomas Hillas comme valeureux compagnon de ce voyage formidable et mémorable !

À l'été 1993, je sens que maman perd du terrain. J'irai donc au Canada pour l'été. Avant de partir, je me réinstalle à Birkdale et j'y passe quelques jours au contact de nos amis et voisins. Je reçois la visite d'une voisine rencontrée l'année précédente et dont je suis devenu le conseiller et l'ami. C'est le dernier été avec maman à Neuville. J'y arrive à la mi-juillet après une généreuse et chaleureuse semaine à Londres avec des amis. Il fait une chaleur torride à Montréal. Je m'y repose

quelques jours pour ensuite me diriger vers Neuville. Maman est très fragile, mais toujours autonome et digne, et elle le restera jusqu'à la fin. À part quelques rencontres et visites, j'essaie d'être très présent à la maison. J'y célèbre l'Eucharistie avec maman dans la cuisine. Nous prions bien ensemble, et nous causons plus chaleureusement de la famille et du futur. Vers la 3^e semaine d'août, le départ se fait sentir de part et d'autre. Ce sera très exigeant pour les deux : je me souviens du dernier après-midi et de "l'arrachement" vers 16 heures. Je voyage seul jusque chez ma sœur à Cap-de-la-Madeleine. Je me sens vraiment "poigné" (ému). On savait et on sentait que c'était la dernière fois qu'on se voyait ici-bas. Seigneur, merci pour la force et le courage que tu nous as donné ce jour-là. Donne-lui la joie d'être en totalité avec toi aujourd'hui et d'être réunis tous ensemble pour l'éternité. Amen. Je pense à Romains, chapitre 8. *Maranatha!* À Neuville elle se couchera avec papa, près du Fleuve! Et à mon tour en son temps. Fiat!

Le 18 octobre 1973, il adresse la lettre suivante à sa mère :

Chère maman,

Le groupe est exceptionnel et très agréable de compagnie. J'en remercie le Seigneur. Nous vivons et travaillons dans une atmosphère très détendue, joyeuse et en même temps fort sérieuse. Un tel climat nous donne une idée de la maturité de ces jeunes d'âge mais sages de cœur. J'en suis fort heureux. Le travail ne manque pas, nous ne sommes que deux animateurs depuis le départ de Roger pour l'Ouganda, mais habitués de vivre et travailler ensemble, Mike et moi, nous partageons facilement et joyeusement le boulot. La santé tient bon, je me sens mieux qu'au mois de septembre où j'étais trop fatigué. J'ai encore la mauvaise habitude de me coucher tard. Les journées sont trop courtes.

Deux mois plus tard, ma solitude d'ici se trouve alimentée par le "départ" de maman (17 décembre 1973). Vingt-quatre heures après le téléphone d'Henri (frère), j'étais à Québec et à Neuville. Plusieurs confrères Pères Blancs viennent concélébrer. L'eucharistie est empreinte de foi, de sérénité et de calme. Le fait d'avoir vu le visage de maman reflétant le repos, à mon arrivée au salon deux jours avant, m'a réconforté et confirmé qu'elle est dans la plénitude. Je passe Noël à la maison,

le premier depuis six ans et je mets de l'ordre dans les affaires de maman, son testament inclusivement. Le tout se déroule bien. On promet de se rassembler une fois l'an pour une eucharistie en mémoire reconnaissante. Au début de janvier 1974, je retourne à Birkdale, très fatigué. Il y a un amoncellement de courrier de sympathie pour maman venant d'Afrique, d'Amérique et d'Europe. Plusieurs m'invitent à aller me reposer ici et là ; je refuse et j'entre à plein dans le programme quotidien jusqu'au temps du stage de service social après Pâques. Je suis "brûlé"! Et je recommence à avoir de généreux problèmes de santé avec la MS (sclérose en plaques), l'épuisement et le trouble aux reins. Ça va durer jusqu'à la fin de l'année!

C'est la fin de cette année 1973-1974 en Grande-Bretagne. La demande d'un re-déménagement dans tout ce contexte se fera plus difficile, mais j'accepte quand même de reprendre la route, que je ressens comme une étape précieuse dans la désappropriation affective – de certaines personnes. Le Seigneur m'invite à prendre distance. Je le sens et j'y entre positivement. Je fais encore mes caisses! Mes adieux au Nord : Lancaster, Birkdale, Liverpool.

Cette fois, je pars pour la France, à Mours. Mais à l'été, je viens à mes frais passer quelques semaines de repos au pays. Je descends à Toronto, épuisé. Le climat est torride et, avec ma fatigue, je suis vraiment dans l'épuisement total! Et "ça paraît" et je n'aime pas ça! L'été se passe dans le repos total en famille et avec les amis. Je me rétablis suffisamment pour reprendre la route à la fin d'août. Au début de septembre, j'entre à Paris.

1974-1975 : Mours avec Mike Targett et Michel Lepage qui s'est ajouté à notre équipe de responsables. Ils sont 18 étudiants dans une maison en rénovation. Le lieu est exceptionnel, à la porte de Paris. Une année qui devient très sympathique, facile et inspirante. Ma santé restera encore le lieu des purifications! Mes amitiés avec Michel, sa mère et quelques amies s'approfondissent. Merci Seigneur! Ces amies apporteront chaleur et joie à une température pluvieuse de septembre à janvier. Ensemble, selon les mêmes exigences, nous cherchons à signifier notre démarche. La prière, cette année, restera fidèle et généreuse, alimentée par une liturgie vigoureuse. Il y encore des trous affectifs que l'une ou l'autre visite mettront en évidence. Je suis très fatigué au deuxième semestre avec une forte crise de reins. Je passe deux semai-

nes de repos et séjourne à l'hôpital. Le centre de Mours nous permet de mieux connaître la Province française des Pères Blancs. C'est de haute qualité, et je vis de grandes amitiés Pères Blancs.

Si le passage à Washington (1969-1970) et les défis du milieu ont permis à Julien de mettre au point sa pédagogie d'accompagnement face aux étudiants en quête d'identité vocationnelle et missionnaire, les cinq années en Europe lui ont permis de prendre profondément conscience de son potentiel affectif à travers les amitiés qui prennent place dans sa vie. Don de Dieu parmi les autres, celui-ci devient pour lui un lieu tout à fait privilégié d'une évangélisation et d'une conversion profonde. C'est avec tout son être qu'il veut apprendre à aimer, dans la vérité et la fidélité à lui-même comme à toutes les personnes qui l'habitent et à celles qu'il rencontrera sur sa route, dans un discernement rigoureux face aux exigences authentiques de l'amour. Le combat avec lui-même se poursuit. Il devient de plus en plus vigilant, écoutant les battements de son cœur et accueillant chaque jour une Parole de Dieu qui projette la lumière désirée sur l'événement.

De septembre 1975 à septembre 1979, le lieu de l'Année spirituelle s'est déplacé au Canada, à Vanier, près d'Ottawa.

Je me retrouve donc au Canada, dans l'un des bâtiments de l'ancien scolasticat, là où j'avais fait mes études de théologie vingt-cinq ans plus tôt, pour un autre départ pour l'Année spirituelle. C'est une nouvelle nomination, dans la même ligne mais ailleurs. Je fais quelques visites à des amis de France et d'Angleterre. Je sens çà un peu comme une dernière visite, avec ses répercussions émotionnelles. Mes Eucharisties sont chaleureusement vécues et priées. Il y a approfondissement de liens avec une famille en particulier. Merci Seigneur pour tout le vécu en Grande-Bretagne.

J'arrive fatigué mais heureux de venir travailler au pays pour deux ans, dit-on ! Les vacances passent rapidement et intensément : les rencontres avec les amis ne manquent pas avec échanges et enrichissements remplis de reconnaissance et d'affection.

Le 21 février, c'est le premier signal d'une fatigue et d'un étourdissement qui seront souvent signalés dans les semaines qui suivent, et jusqu'à la fin de cette année spirituelle. Plus tard, le 6 mars 1978, il devra prendre un repos supplémentaire au Lac Vert, résidence de repos

des Missionnaires d'Afrique. À cette dernière date, il note au retour d'une marche : "Jambes très fatiguées et coucher... L'écriture m'est difficile, la main droite nerveuse, difficile à contrôler et fatigue très vite." Le 15 mars, conversation avec le Provincial sur sa santé et la question de demander un remplaçant pour l'année qui suivra.

Le 5 avril 1978 : "Très fatigué ce matin. Il est 9 heures. Je suis seul et me sens très faible et pauvre. Je voudrais écrire une autre lettre, mais ça ne va pas. Conséquence : Repos ! Je n'ai pas le choix."

Julien vers 1975, Ottawa.

Le 10 avril : passage du Père Yves Gaudreault, Assistant du Supérieur général : discussion sur le besoin de trouver un remplaçant ou de trouver un troisième partenaire pour le personnel de l'Année spirituelle. Le nom de Richard Dandenault, alors en année sabbatique, est avancé. Celui-ci accepte pour une année, retardant ainsi son départ en Afrique.

Je suis entré dans cette quatrième année à Vanier, reposé mais quand même fragile plus que jamais, et même si l'été a été bon, je suis handicapé et il faudrait que je m'en souviennne ! J'ai bien de la difficulté à canaliser mon potentiel et mes limites ! Cette générosité de ma nature et de l'éducation reçue à cet égard n'est quand même pas si simple à orienter ! Cet été 1978 me le redit en termes de chair et d'os ! Ce n'est pourtant pas l'échange sur ce qui s'est passé qui a manqué ! La lucidité ne semble pas manquer, alors ? Les moyens à prendre sont donnés et il faut se situer dans une attitude de recevoir et de vouloir la "*métanoia*" et de s'y engager concrètement, en démasquant les subterfuges pour ne pas être dupe ! N'y aurait-il pas captation d'une part et gourmandise d'autre part ?

Dieu me veut comme je suis : affectueux et vulnérable, faible, tendre et sensible, en offrande mais aussi orienté et éduqué dans le Christ. Ça ne peut pas aller sans croix en référence trinitaire dans l'approfon-

dissement de mon / notre mystère personnel.

Je reviens donc sur ce temps prolongé en février 1979 que nous passons à réfléchir sur notre propre affectivité. Une première question que nous nous posons est la suivante : quelles sont mes appréhensions et mes attentes face à

Julien célèbre l'eucharistie avec un groupe d'étudiants à l'Année spirituelle en 1976, à Ottawa.

l'amour, la tendresse et l'amitié ? Question vitale s'il en est une ! Dans l'ensemble de votre vie, qu'est-ce qui vous a guidé et motivé face à ces grandes réalités ?

Je ne sens aucune appréhension. J'ai la profonde certitude que, par l'expérience et toute mon histoire, l'influence familiale en particulier, il y a en moi un donné naturel et généreux en ce domaine qui s'approfondit toujours. Il y a chez moi aisance dans la relation amoureuse et je m'y sens au naturel. La tendresse fait partie de mon univers et je sens en moi l'appel de le dire par tout mon être, lui-même vulnérable à la tendresse et à la fidélité à ce qu'est l'ouverture à Dieu. Que celui-ci soit Amour et Bonté et Tendresse et Miséricorde : cela ne fait-il pas partie de moi-même comme chrétien et missionnaire ? C'est une Parole de Dieu qui a son parallèle en Jésus-Christ. À mon donné naturel, j'ajoute l'influence familiale.

Avec un certain nombre de personnes, mon affectivité est mise à l'œuvre et à l'épreuve. Dans les sentiments éprouvés, il y a grande affection envers elles, où je me sens vibrer dans tout mon être, étant à la fois à l'aise et en communion intime et réciproque. Il y a ouverture totale en tout parce qu'il y a profond respect et transparence mutuelle. Ici, l'histoire et le temps sont très importants pour moi. Par respect, j'entends ici ce mystère intime et personnel propre à chacun qui ne doit jamais être capté ou violé par l'un et par l'autre. Pour moi, c'est quelque chose de capital et une source vigoureuse de maturation intime. C'est le lieu, l'identité unique de l'un et de l'autre, qui n'appartient qu'à moi et

qu'à l'autre, qu'à l'Auteur, c'est-à-dire, ce lien de la relation ontologique avec Dieu, Créateur et Père en Jésus-Christ.

Pour parler affection, j'ai besoin d'histoire et de temps et d'affinité et d'un contexte d'échange au niveau de l'être. Le senti ici est important dans l'évaluation de ce type de relation. Besoin aussi de sentir la discrétion et le respect. Je suis rébarbatif à la captation et au capitalisme affectif. Il ne faut pas que ça sente le factice, l'utilité, la diplomatie, le cocktail.

Je demeure reconnaissant pour toutes ces personnes qui me sont données par le Seigneur. Je les vois toujours comme telles, et les reçois de Lui, même si, dans l'histoire, il y a eu des imprudences, des audaces et des sûretés qui me rappellent qu'un minimum de prudence peut nous aider à sublimer notre partage et à favoriser une meilleure canalisation de l'expression.

Je sens que je dois entrer toujours plus dans le don de tout mon être au Seigneur, en transparence et en respect avec l'autre. Que je sois en recherche dans toute cette articulation selon ce que l'histoire a fait de moi : tendre et affectueux, sensible et vulnérable, accueillant et naïf, faible et expressif, recevant, aimable et attentif à la beauté. J'agis et je réagis en conséquence. L'expérience me dit que c'est le fruit de l'Esprit mais que l'expression doit être constamment re-canalisation.

En terminant ces journées de réflexion, je résume les étapes charnières de mon histoire. Intéressant et exigeant ! J'y décèle l'appel à la conversion dans tout mon être et la relation affective qui est une relation à l'échelle quotidienne. Je vois comme jamais l'importance et l'impact de ma sensibilité sur ma vision et sur ma réaction dans mes contacts ordinaires. C'était perçu jadis et je suis toujours arrivé à me laisser guider par l'Esprit, et non pas par mes sentiments.

Voici donc ces étapes charnières de ma vie :

1. L'enfance et l'adolescence : je suis initié rapidement à la présence de Dieu par maman et le contexte sociologique, présence invitante à ma relation personnelle avec le visage d'un Dieu bon et miséricordieux. Je suis également initié aux exigences morales transmises par le milieu à couleur janséniste. Je découvre la dureté et la compétition pénible à l'école, et les petits compagnons.

2. L'invitation à être "quelqu'un" se fait sentir tôt et s'exprimera surtout dans certains secteurs académiques. Je vis aussi une lente et exigeante découverte de la solitude et de l'engagement dans un contexte où les aides sont presque inexistantes. Ceci demeure mon interprétation et j'apprends péniblement les exigences des choix, et petit à petit du choix qui canalise l'énergie de son être dans une perspective donnée. C'est l'apprentissage de la rupture : projet de carrière, de mariage, de famille à fonder, mais aussi rupture avec mon milieu pour l'aventure fortement sentie depuis longtemps de façon confuse et qui ne cessera de me travailler et faire mal très souvent. Je sens une forte paix et une joie intérieure le jour où je dépose les armes et entre dans les perspectives proposées. J'accepte de "perdre ma vie" et d'entreprendre un cheminement attirant d'une part, et dont j'ai peur d'autre part. Mais le "oui" engendre paix et joie profonde. C'est ça !

3. C'est la confirmation de toutes ces rencontres antérieures. Le Dieu de Jésus-Christ est un Dieu très personnel qui nous a faits pour lui et tout doit être vu et évalué dans cette perspective : j'entre chez les Pères Blancs.

4. Étapes de la formation, intense et généreuse et du discernement. Je découvre le visage du Père, mon péché et mes limites.

Les autres étapes ne sont que rapidement évoquées :

5. Étudiant prêtre à l'Université de Londres en éducation. Frappé par la MS, la sclérose en plaques. Retour au Canada et convalescence. Sentiment d'inutilité. Reprise de vie et de travail : je me questionne sur le style vocationnel. En Afrique, avec ses risques et appréhensions : c'est un enfantement douloureux. Autre retour au Canada après huit mois. C'est de nouveau la convalescence avec ses questions exigeantes. Cinq années en Europe : reprise de vie et de travail. Retour au Canada en 1975 : approfondissement de la spiritualité de l'exode et du départ selon Genèse 12,1 C'est le moment des grandes rencontres d'amitié avec hommes et femmes qui marquent mon existence, en marche avec certaines personnes particulièrement privilégiées.

Mon quotidien devient une découverte existentielle dans l'approfondissement constant de ce que veut dire la fidélité de Dieu, éprouvée dans mon histoire, une fidélité qui me questionne douloureusement certains jours... et nuits.

Je remarque de fortes difficultés à écrire d'une façon prolongée. J'ai actuellement le bras sclérosé et ça paraît ! Quelqu'un m'aide à faire et à transporter mes bagages. C'est pour moi une occasion unique et heureuse parce que, avec mes jambes, la marche et les bagages à porter me sont rendus très pénibles. Petite sortie le soir, j'ai fait le tour de la propriété et j'ai beaucoup de difficultés à revenir, je suis comme un gars saoul : on me regarde : quel type... encore un !

Ma prière ce matin se prolonge dans la ligne de la liturgie du jour et de l'Évangile. *“Et tout homme qui aura quitté à cause de moi maison, frère, sœur...”* Seigneur, me voici pour toi, ici, en exode et sur les routes, en grande paix dans l'approfondissement de mon mystère personnel que je suis seul à vivre. C'est une évidence pour tous, mais qui est costarde à réaliser. Ma prière devient l'offrande à Jésus-Christ de ma vie de solitude et d'exil : pour toi, Seigneur, dans la paix. Je suis touché par cette présence amoureuse des confrères, des hommes et des mystères donnés à ta Mission. Merci Seigneur ! Oui, tu es vivant ! Nous sommes des marginaux à cause de Jésus. C'est notre prière et notre relation chaude avec Christ Vivant et vigueur de notre existence, celle de vieillir, mûrir et mourir sa vie pour vivre sa mort.

Chapitre 5

Les années 1979-1983

Préalable

Nous parcourons ici l'itinéraire de Julien Papillon durant ses quatre dernières années de ministère actif dans le contexte de l'Année spirituelle, où se présentent un certain nombre de jeunes désireux de s'engager dans la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), soit comme prêtres, soit comme frères. Comme pour les années précédentes, Julien fait partie d'une équipe de responsables qui se partagent les différents secteurs de la formation. Chacun d'eux fait aussi fonction de "gourou" ou d'accompagnateur spirituel pour l'un ou l'autre qui l'auront choisi. Dans son journal, tout est noté : le contexte, le quotidien, le vécu,

le senti. Rien n'échappe à son attention et à sa conscience.

Rappelons ici les éléments du programme de formation qui sont les mêmes dans leurs grandes lignes pour chacune de ces années. Les thèmes proposés à la réflexion et à la prière : vocation, mission, prière, fondement de l'expérience spirituelle, le problème du mal et de la souffrance, la suite de Jésus et l'entrée dans son expérience pascale. À travers ces éléments, se fait le discernement personnel de chacun. Au début de l'année, il y a présentation personnelle de chacun avec son histoire personnelle. Quelle communauté formons-nous ? Il est important de bien nous connaître. Les rapports des conseils du personnel (les Pères Alexandre You, Gotthard Rosner et Julien Papillon) sont également notés et enregistrés selon les responsabilités propres à chacun. Finalement, dans un contexte plus large : celui-ci de la Suisse, dans le Canton de Fribourg, aux côtés d'une autre communauté de Pères Blancs suisses qui vivent dans la même

maison. Julien connaît bien ce contexte pour y avoir vécu auparavant.

Est également noté et commenté tout ce qui affecte sa sensibilité et sa réflexion, tout comme ce qui fait écho à sa vie et à son histoire à titre de souvenirs, d'impressions profondes de plaisir et de joie, de chagrin et de blessures et qui influence ses choix et son orientation. Les événements quotidiens sont codés et qualifiés selon les réactions viscérales qu'il ressent à l'intérieur de ces événements : les repas, les rencontres, les lettres reçues, les imprévus, les mini-voyages, le ministère extérieur, les difficultés de contexte, les relations faciles et les moins faciles. Tout est conscientisé en rapport avec sa sensibilité. Celle-ci devient pour lui et de façon régulière le lieu premier et privilégié de sa propre évangélisation.

À Ars en 1980, avec Alexandre You, Supérieur de l'Année spirituelle, Fribourg, Suisse : ce dernier a été assassiné en 1991 en Ouganda.

Le programme de l'Année spirituelle comprend également une période de stage social d'environ six semaines qui suit la Semaine Sainte. Il se fait dans différents centres de France ou de Grande-Bretagne selon qu'il s'agisse de groupe francophone ou anglophone. Ce sont habituellement les Communautés d'Emmaüs de l'abbé Pierre, le Centre du Secours catholique, les Communautés de l'Arche de Jean Vanier en France, et the St. Joseph's Hospital, the Simon's Community, et the L'Arche Communities en Grande-Bretagne.

Cette longue période de service actif (quatre ans) demandera beaucoup d'énergie de la part de Julien pour faire face aux activités en cours. Sa maladie s'accroît et affecte beaucoup son moral. Les mentions de faiblesse, de fatigue extrême devenue pratiquement quotidienne, de maux de jambes, de bras, de ventre, sont fréquents.

Malgré tout, on y retrouve une grande générosité pour être à la hauteur de son ministère de formateur et d'accompagnateur. Son effort d'attention et de présence à chacun et chacune est constant. Sa prière, notée chaque jour, reflète son état intérieur d'offrande, son abandon à la miséricorde et à la tendresse de Dieu. Sa supplication pour être libéré de ses sentiments de péché devient insistante, tout comme ses besoins de purification. Son désir d'être pris en charge par le Père, pour que celui-ci le donne et le confie à son Fils Jésus, par la puissance amoureuse de son Esprit, est l'objet d'une constante demande.

Voici donc, à l'approche de Noël 1979, une petite anecdote qui illustre bien son état d'âme :

Le courrier avec parents et amis est relativement intense en cette fin d'année 1979, et je suis réticent devant le coût des cartes de Noël en fonction de la poste suisse. Il m'en coûte 1.50 FS (\$1.08) par carte-lettre. Je décide que oui pour deux raisons. Il s'agit d'une lettre due dans la bonne partie des cas et d'un message à livrer à tous et à chacun. Ça me coûtera \$100 dollars, mais je pense que la motivation justifie la dépense et l'effort ! Et le temps investi. C'est un ministère que je peux faire, alors que tellement d'autres me sont fermés. – Donc, Jésus, je veux le faire pour toi, sachant que dans tout ça, il y a aussi “certaines impuretés” qui s'y glisseront, liées à des richesses affectives. Purifie-m'en ! Je passe l'après-midi dans le courrier et je suis très fatigué, mais encore une fois, c'est un ministère que j'évalue hautement et je le fais gratuitement et amoureusement.

Pour la période de septembre à décembre 1979, nous reproduisons ici quelques points forts évoqués par Julien et ayant trait à sa santé, sa prière, son contexte de vie.

Son état de santé

Le dîner a été sympathique. Mais après, mes jambes sont très faibles et je monte me coucher. Je me sens mal et j'ai d'intenses douleurs aux jambes et au ventre. Cela m'arrive souvent. Ai-je une grippe en vue ? Au lever après la sieste, je passe une bonne partie de l'après-midi à faire du courrier à m'en rendre la main presque ankylosée : un autre signe de la croissance des limites ! Et la marche ce soir avec mon confrère Alex se fait désormais avec mes béquilles. C'est plus prudent ! Et il fallait que

je casse la glace et que je fasse une première, et voilà, c'est fait ! Je reste en union avec toutes ces personnes qui ont besoin de Toi, Jésus.

Autre matin : j'ai passé une bonne nuit mais qui n'enlève pas ce malaise aux jambes et aux bras qui crée une sensation d'intense fatigue et de lourdeur pénible à soulever. Ça revient dans ma prière : je m'offre et je prie en m'aidant de l'Évangile du jour : "Seigneur Jésus, prends pitié de moi et amène du confort aujourd'hui à toutes les personnes qui souffrent, en particulier celles qui n'ont pas l'espérance de s'en sortir. Oui, Seigneur, prends pitié de nous."

Je me sens fatigué et de plus en plus inadapté face à mes limites physiques. C'est un sentiment d'inutilité totale et c'est cette marginalisation qui me questionne sur tous les angles. Il faut laisser parler Jésus dans tout ça et faire confiance. C'est le comment qui n'est pas si clair dans la praxis. Foi et confiance en Jésus ! La croix ! Acceptation et offrande : je vis Jésus dans ma chair par et avec la passion de l'homme. Est-ce vrai ? Jésus, augmente ma foi ! Et ma prière se centre sur le Nom de Jésus et d'Abba !

Nous sommes à fin de novembre. Je marche ce soir, aidé de mes béquilles. Après une demi-heure de marche, je suis exténué et très faible. Mes jambes sont finies et je sens un poids au cœur. On en parle : je réalise une baisse très marquée et graduelle ces derniers jours. Un message ici : ne pas m'entêter et entrer dans ce nouveau couloir dans la foi avec courage, et il me faudra en parler sérieusement à Noël pour un éventuel changement. Comme je voudrais faire un an et terminer avec l'année francophone. Seigneur Jésus, aide-moi à y voir plus clair et à accepter avec toi la volonté du Père. À vrai dire, je sens la sclérose d'une façon très pénible et je réalise intensément qu'avec mes limites, je ne suis plus exportable. Elle fait son travail. Et Dieu ne semble pas très coopératif ! C'est une impression. J'ai souvent des malaises, je me sens terriblement lourd, et je sens qu'il me serait bon de me dégager de ce style de vie à l'Année spirituelle. Je devrais le demander au bon moment, mais quand ? Et pour quoi faire ? Dieu y pourvoira, aie confiance, vieux Pap !

Réflexions suite à sa prière du jour

Julien nous livre ici le combat de sa prière : son intention d'être tout entier au service de Dieu et des autres d'un côté, et les replis incessants sur lui-même qu'il sent en tout lieu et en toute circons-

tance et dont il voudrait tant être libéré. Les citations, bien que sporadiques, sont révélatrices d'une certaine angoisse. Combat de la prière, combat aussi de la foi qui éclaire et qui prend de plus en plus de place dans sa vie. Combat de Jacob avec un mystérieux personnage qui se révèle être plus fort que lui. Blessé à la hanche, handicapé dans sa marche, Jacob lui demande de lui révéler son nom et de le bénir (Gen 32, 25-33).

Dans la ligne de ma retraite en août dernier, mes pensées sont d'offrande et j'essaie d'être homme de prière et d'intercession. Je suis heureux d'être là, avec Marie au pied de la croix.

J'ai passé une bonne nuit et ma prière ce matin se passe à notre nouvel oratoire, où je me retrouve avec d'autres. Ma prière est fortement centrée sur moi, avec sentiments de repli sur moi-même. Je ne me sens pas très heureux avec ça. J'essaie de réagir, un certain calme revient. Seigneur, prends pitié de moi. Ce n'est pas en me comparant que je vais retrouver l'harmonie et la joie intérieure, mais en entrant dans l'aujourd'hui de ma vie, comme je suis ici, en service de présence. Seigneur, tu choisis ce qu'il y a de plus faible. Donne-moi la grâce de m'accepter comme je suis. Je me remets entre les mains du Père et de Jésus. Amen !

Les sentiments de repli sur moi-même reviennent. J'en suis tiraillé. Il fait très froid, avec une pluie généreuse et une humidité pénétrante. Je passe une heure, seul, dans notre oratoire. Je prie Jésus dans mes frères pour orienter mon être et mon activité vers Dieu. Je récite la prière des Laudes, une prière d'Église. Ici, au moins, je te suis agréable.

Prière calme et simple qui passe bien vite, et je sens une rupture dans un douloureux cheminement vers l'autonomie personnelle où l'on rencontre le seul absolu qui soit, le Père des cieux. La famille n'est pas inconditionnelle et n'est pas le but exclusif de ma vie. "Qui est mon frère, ma sœur, ma mère ? Celui ou celle qui écoute la Parole et la met en pratique."

Je suis très préoccupé par mon moi ! Mon moi en activité, sur la volonté de Dieu. Et si c'était d'être, être aujourd'hui, dans le contexte de maintenant ? Comme un "flash", je sens que je dois apprendre à être comme je suis devant le Seigneur, sans me comparer, même si ce n'est pas facile. La paix me revient lentement. Seigneur, je suis ici pour ta gloire et pour la mission. Prends pitié de moi !

Ma prière se fait tôt ce matin, dans l'offrande pacifiée de la journée. Me revient cependant encore cette pensée que je n'ai pas répondu adéquatement aux appels de Dieu dans ma vie, que je n'ai rien fait pour les pauvres et petits. Mais l'important, c'est aujourd'hui, dans ma faiblesse et mes limites, avec et en Jésus, pour la mission, dans mes frères, en communion avec ceux et celles qui proclament ton nom.

La vigilance consiste à déceler cette présence de Dieu dans l'événement. Aujourd'hui ! Dans ma réalité. Je me réveille à 5 heures en présence du Seigneur, qui se continue dans la prière avec une certaine langueur : je me réfugie dans le Nom de Jésus pour me décentrer constamment. C'est la grâce à demander chaque matin et chaque jour que tu me donnes, Seigneur.

Je commence l'eucharistie fatigué, me sentant très pénible pendant toute la célébration avec des sensations de pauvreté totale dans mon corps. Je suis épuisé. "Seigneur Jésus, prends ma vie, je t'ai souvent exprimé cela, non d'une manière indésirable, mais prends-moi si tu le veux, pour la gloire du Père." Mon après-midi se passe dans le travail malgré une température dégueulasse et une santé très affaiblie : c'est le courrier des fêtes qui bouffe temps et énergie et, avec le peu que j'ai, ça fait costaud. Attention à ne pas faire porter le fardeau sur les autres. Ça me conduit à un certain isolement tout ça. Je dois me surveiller au souper pour rester ouvert et accueillant.

Son travail principal

Un troisième point à relever dans le quotidien de Julien est son travail principal : celui de l'accompagnement des étudiants qui cheminent avec lui sur le chemin de leur identité vocationnelle, à l'écoute de l'Esprit. Ce travail, comme on l'a vu, il l'appelle "l'apostolat du siège". Il fait figure de témoin de l'Église dans cette recherche difficile qu'est le discernement spirituel.

J'ai, aujourd'hui, avec l'un des étudiants, un partage très amical. Ensemble nous abordons la place du discernement dans sa prière d'abord, dont il ressent de plus en plus l'impact important dans sa vie. Il s'éveille à la lecture et à l'interprétation de ce qu'il vit dans sa prière. Il y est plus stable, grâce à l'oraison quotidienne. Il reconnaît la place du Donateur et s'ouvre à l'action de grâce. Il perçoit aussi des mouvements comme invitations à faire de grandes choses.

Il parle aussi de la présence de l'Esprit en lui selon les fruits donnés dans l'épître aux Galates (5, 22). Il est entré dans la connaissance et dans l'acceptation de son mystère personnel. Il reconnaît l'importance du temps, de la patience avec lui-même, de la lente maturation de son être au contact de la vie simple et ordinaire. Deo Gratias! "*Aujourd'hui, le salut est entré dans cette maison*" (Luc 19, 9).

Années de Fribourg, 1979-1983. Ici, Julien avec Gotthard Rosner.

Julien souhaite, dès la fin de cette année 1979, retourner au Canada avec une mission "moins exigeante pour ses moyens", comme il le dit. Il reste cependant à Fribourg jusqu'au mois d'août 1983, pour trois autres années. Son journal témoigne toujours de la mission qu'il doit assurer pour rester fidèle à son mandat d'accompagnateur et à lui-même. La référence constante qu'il fait à sa prière, à l'écho de sa santé, des événements du jour et de son vécu quotidien révèle tout à la fois l'intensité et la constance du combat qui ne le lâche pas et qu'il ne veut pas lâcher et du travail de l'évangélisation qui se meut au fond de sa vie et de son cœur.

Les prochaines pages nous livrent une chronique de l'interaction de ces trois constantes dans l'aujourd'hui de la vie de Julien. Sa prière devient à la fois demande, supplication, action de grâces, louange, selon l'impact des événements et de l'évolution de son histoire et de sa maladie.

1980. "*La fidélité s'enracine dans l'engagement au baptême et se renouvelle chaque jour dans l'amour fraternel qui nous fait demeurer dans la lumière.*" J'inscris cette phrase du P. Jean Laplace, s.j., en première page de mon journal 1980, pour la laisser vivre et pénétrer en moi. "Seigneur, que cette première journée de la nouvelle année, donnée par Toi, te soit totalement consacrée. En s'offrant dans sa fraîcheur

et sa naïveté, que ce 1980 tout vierge soit vécu avec, pour et en Toi, Seigneur Jésus, pour la plus grande gloire du Père, sous l'emprise docile de ton Esprit, et comme toi, Vierge Marie." Je préside l'eucharistie du jour et j'interviens en montrant que la liturgie est une école d'objectivité. Il importe d'apprendre à bien la recevoir dans la pauvreté, la patience et comme lieu de cheminement dans notre découverte du Christ.

Dans la prière, il me vient de douter de la vérité de mon don au Seigneur et j'en ressens toute l'impureté quant aux motivations qui ont leurs racines dans mon histoire. Mais je me replonge dans la miséricorde du Père qui crée et qui sauve. Si je suis ici aujourd'hui, c'est à cause de Toi, Seigneur. J'en demeure à cette spontanéité à recevoir et à offrir mes nouvelles journées comme dons de l'Esprit, de Jésus et du Père. Ceci est particulièrement apprécié.

Ma prière, en offrande, est imprégnée par la Parole de Jésus. Il me suffit d'être là et de faire taire toutes ces voix en moi qui tirent à gauche et à droite. J'ai besoin de me laisser enseigner et d'apprendre à donner ma vie dans mon contexte de vie très ordinaire, en solidarité avec ceux et celles qui luttent, souffrent et meurent. Tous, nous sommes à enfanter ce monde nouveau en trans-ressuscités. Je passe une bonne heure toute orientée vers Jésus mon Sauveur en demande de pardon et je le regarde pour être imprégné de Lui, Jésus. Ma pauvreté me gêne : comme je suis encore tourné vers moi, Seigneur, après tant d'années. Ma vision perfectionniste en prend un autre coup.

Dans la semaine qui suit la Semaine Sainte, les étudiants sont partis pour le stage social, les uns à Lourdes au service des pèlerins, les autres dans les environs de Paris, dans les communautés Emmaüs de

Équipe des formateurs à Fribourg, Suisse, en 1983 : Julien avec Patrick Fitzgerald, Gotthard Rosner et Richard Dandenault.

l'abbé Pierre. D'autres enfin travaillent au Centre du Secours Catholique, également à Paris. Les membres de l'équipe d'animation font la visite des groupes d'étudiants pour partager leur expérience, célébrer l'eucharistie et échanger sur le sens qu'ils donnent à ce

1982-1983: Année spirituelle à Fribourg, Suisse.

temps où la "praxis" dans des milieux difficiles leur permet de vérifier leur tonus humain et spirituel.

Aujourd'hui, je me retrouve à Lourdes. Je pense beaucoup à Notre-Dame d'Afrique, en parallèle à Notre-Dame de Lourdes. Des invocations me reviennent en lien avec les Sœurs Blanches, les confrères Pères Blancs, la famille, les amis et amies. Seigneur Jésus, merci de me donner la vie et de me la faire vivre comme ça, sentant que tu m'appelles toujours à plus de gratitude et de joie dans ton mystère de Résurrection, en intercession pour tous les miens dans le besoin. À 14 heures, je suis à la grotte pour y passer l'après-midi. Vierge Marie, merci d'être ici et de revivre toutes ces années, habité par tous ces visages bien-aimés. Garde-les en Jésus!

C'est le 1^{er} mai. Mauvaise nouvelle! J'ai recommencé à saigner de l'anus, après une année presque jour pour jour de trêve et du traitement délicat de l'an dernier. Où en est la cause? Les épices, la fatigue et les maux de ventre prolongés? De toute façon, c'est là, encore ce matin, dans une prise de conscience pénible que je suis très délicat. Et pourtant, les voyages ne sont pas terminés. Seigneur, aide-moi à vivre ce que tu me proposes par les événements.

L'année spirituelle 1980-1981 est commencée. Le journal de Julien est fidèle et témoigne de sa prière, de son combat, de ses besoins de libération et de purification. Une prière incarnée dans les événements de son quotidien: celui de son travail d'accompagna-

teur, celui de sa santé qui se détériore implacablement : le tout vécu en offrande de lui-même et en intercession pour les personnes qui l'habitent et pour le monde livré à la violence. Les expressions de violence impressionnent toujours Julien. Il perçoit la sienne propre, dans son cœur, sa sensibilité, ses jugements, ses paroles parfois. Il ne s'en excuse pas au détriment des autres. Il expose son besoin permanent d'évangélisation et de croissance dans la tendresse et dans l'amour. Cette partie se poursuit dans la ligne de l'année 1979-1980 et sera passablement abrégée.

Au début de cette année, chacun de nous se présente. Je commence par la prière, le chant du Notre Père et je m'engage à dire mon histoire partagée en étapes charnières titrées. Mes ruptures affectives et mes problèmes de santé. Je me sens à l'aise et j'essaie d'éviter l'aspect dramatique pour montrer le travail de Dieu.

Récollecion dans ce premier trimestre : Merci Seigneur pour ton Esprit d'Amour et de Feu qui brûle mon cœur. Tu t'es dit chaleureusement ce matin. Tu es passé par mes tripes ! Merci pour moi et pour mes jeunes frères de te manifester ainsi, plein de feu et de joie et de paix et de vérité prophétique. Je sens une très grande ouverture chez mes jeunes frères.

Dans le même temps, ce soir, après les informations à la télé, je monte chez moi, je suis très fatigué. Je sens des tentations de découragement et l'envie d'en finir : je suis fatigué d'être fatigué ! Ça passe. Seigneur Jésus, qu'est-ce que j'ai à me plaindre ? Alors que mes frères et sœurs attendent ma prière. "Voici que je viens pour faire ta volonté" (Hb 10, 5-10). Merci, Seigneur, de cette journée et de ta présence !

Et l'année 1981 est lancée. C'est l'année des Handicapés ! Des problèmes de santé me reviennent. Matin de janvier, j'ai encore des maux de ventre, et je pense au cancer d'intestins. C'est comme ça depuis quelque temps dans ce monde d'enfantement. Cancer ou non, là n'est pas la question, mais comment vivre ça ? En solidarité avec les souffrants à travers le monde, j'apprends à me taire et à gémir pour la venue finale de Jésus. J'apprends à m'enfoncer dans Col. 1, 24 : "*Je complète dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ*", Marana Tha ! En ce dimanche, je vis en offrande une expérience de lourdeur et de fatigue. Après le petit-déjeuner, je demeure seul au réfectoire avec ma grande faiblesse et je peux à peine marcher. Je réussis quand même à

nettoyer tout sans me plaindre en offrande et solidarité. À la chapelle après, je me sens foutu ! Me voici, Seigneur, comme je suis ! Et il me revient à l'esprit la conversation du déjeuner où j'ai manqué de discrétion et de charité en rapport à la liturgie de deux étudiants de l'an dernier. Dans ma prière, je fais l'expérience de mon péché et je détecte toute la subtilité du cœur dans ses mouvements de récupération et de démonstration de puissance. Telle est la situation de l'homme et la mienne après tant d'années dans une situation idéale pour vivre l'Évangile. Et voilà, je me retrouve dans une manifestation de la dureté du cœur humain. Le salut : on le reçoit, on ne le fait pas !

Dans la semaine qui suit Pâques, c'est de nouveau le départ vers les centres où les étudiants font leur stage social : Lourdes, Lyon, Paris. Départ de Fribourg en direction du Valais et de la France des Alpes.

Je passe dans différentes communautés de confrères Pères Blancs. À un endroit, je sens des agacements dans ma sensibilité. Un tel a une voix forte qui commande à la prière du matin. Et cette sensation se continue au réfectoire en faisant le travail des tables. Ses attitudes et réactions de chef m'énervent. Mais c'est intéressant pour connaître le fond de son être. Chrétienement parlant, j'ai encore du chemin à faire, j'ai encore une preuve que la conversion se fait dans la sensibilité et s'y évolue ! Ce type de tempérament me travaille : il me faut demeurer ouvert et accueillant dans la vie ordinaire.

Lever difficile : mon corps pèse lourdement. J'ai des sensations de découragement, à tout lâcher et à m'offrir. Nous partons, tous les deux, en direction d'Ars. Une partie de la journée est consacrée à la prière par l'intercession du saint Curé d'Ars pour nous, nos confrères, et tous les prêtres du monde, en particulier ceux qui sont seuls. Nous avons une eucharistie avec le groupe de Lyon. Nous sommes invités à partager notre foi par l'écoute de la Parole et de son impact sur nous maintenant. Il faut savoir créer les conditions pour une écoute mutuelle et un service, surtout dans les petites rencontres sur la route, là où nous sommes maintenant. Bonne rencontre ! Quant à ma sensibilité, elle demeure toujours un peu agacée vis-à-vis de certaines réactions de l'un de nous que j'ai tendance à interpréter. J'ai cependant l'expérience et je m'oriente vers le respect de son style.

Durant l'été 1981, Julien se prépare à affronter l'Année spirituelle 1981-1982 qui sera formée de deux groupes sous le même toit, avec le même personnel. Un groupe anglophone avec dix-huit candidats et un groupe francophone avec cinq candidats. Un responsable pour les deux groupes, le P. Gotthard Rosner avec deux collaborateurs : les Pères Julien Papillon et Richard Dandenault. Ce sera une année difficile. Il faut, pour ces derniers, à peu près combiner tout dans les deux langues. Et la santé de Julien ne s'améliore pas. La sclérose fait lentement et implacablement son travail de détérioration.

Durant le même été, il fait la Route missionnaire, organisée par les Sœurs Blanches et les Pères Blancs d'Europe avec deux points de relais à Taizé et au Carmel de Mazille, et retour par le sud de la France. C'est un événement où Julien rencontrera des jeunes, ce qui donnera lieu à de nouvelles amitiés. Cette marche dure 7 jours, du 6 au 13 août.

Nous sommes partis de Fribourg le 5 août en direction de Taizé et de Mazille, pour la Route Missionnaire. La chaleur est écrasante. J'y rencontre 250 jeunes, sympathiques et fatigués, mais joyeux et qui se regardent avec "attente et désir de se rencontrer". Les jours qui suivent sont très chargés. Je note peu de choses sur le moment. Le 9 août, c'est notre dernière matinée à Mazille. Je me lève à 7 heures et prends ma première douche depuis mon départ ! C'est très apprécié ! Merci pour ma sœur l'eau, Seigneur. La nuit m'a été reposante et je m'étonne de ma résistance. Je suis arrivé péniblement et je sens maintenant une poussée de vie nouvelle. J'ai risqué et le Seigneur m'a comblé. Le 13, j'écris après avoir passé plus d'une semaine à ne pas écrire ma journée à cause des circonstances nomadiques et du désir de faire rupture avec l'habituel. Je reprendrai calmement l'évaluation de Mazille et de Taizé dans les jours qui viennent. Pour le moment, je renouvelle ma foi en Christ et dans l'eucharistie pour recevoir mon être au-delà de la mort. Et je remarque que Jésus me devient un maître et compagnon tout intime et continu. Quelle grâce Jésus tu me fais !

En lutte constante avec lui-même, avec les remous de son histoire et d'une image qui ne lui plaît pas toujours, Julien nous livre son combat intime avec la parole de l'Évangile. Les défis se révèlent parfois excessifs et démesurés. Il se rend bien compte que le meilleur de lui-même au service et dans l'amour gratuit de l'autre ne lui sera pos-

sible que dans le compagnonnage de Jésus qui lui prête amoureusement et miséricordieusement main-forte. Quelle joie que de s'y livrer. Avec la conscience d'une affectivité récalcitrante cherchant à prime abord ses satisfactions et ses intérêts, c'est encore l'émergence et l'éclosion de la tendresse qui apparaissent dans ces pages inédites.

Échange avec un confrère sur notre itinéraire et sur notre présente situation. Nous sentons la joie et l'exigence du cheminement vécu, la libération et la solitude féconde, les retrouvailles du rôle du corps comme langage. Merci, Seigneur de cet échange généreux et amical.

Ma prière est influencée par mon corps fatigué, comme je suis, et ça me paraît bien pauvre. Je préside l'eucharistie à défaut de volontaire, et mon introduction est un peu pénible et j'ai peine à sortir ! Elle est peut-être trop longue. Le reste se passe "à l'aise". Je me demande si c'est la présence de Dieu qui prime dans mon émotivité ou ma présence aux hommes avec l'image d'un surmoi qui 'contrôle la situation' ? Bonne question ! Il y a des deux sans doute. Il est intéressant de le savoir et de le conscientiser pour laisser émerger l'essentiel : c'est un long cheminement et l'important, c'est de ne pas lâcher, de prier et d'accueillir l'Esprit qui travaille en moi. Jésus, viens en et chez moi.

Gotthard revient de chez les Sœurs qui lui auraient dit : "Que le Père Papillon ne prêche pas trop long demain". J'ai compris le message. Ces religieuses enseignent et doivent être prêtes pour leur travail après le petit-déjeuner. Je l'ai aussi senti ! Je suis sensible à ce genre de choses. Il y a cependant une vérité à capter et à accepter : "N'essaie pas, Julien, de te justifier, prends le message et travaille dessus !"

Le groupe part en montagne avec Gotthard. Il préside une eucharistie priante et bien dirigée. Il est fort, ce Gotthard ! Ça me prend du temps à me libérer du moi toujours empêtré de ce retour sur mon image, impecable à entretenir ! Seigneur Jésus, libère-moi de ces gênes intérieures. Rends-moi transparent ! Et j'ai les intestins dans le sang depuis plusieurs jours avec maux de ventre qui sont fatigants, inquiétants et m'enlèvent beaucoup de liberté corporelle et de possibilité de présence aux autres. Seigneur, prends pitié !

À la même époque de l'automne 1981, Julien écrit une lettre au Supérieur général et aux membres de son Conseil pour décrire son état général, ses capacités réduites au niveau de son travail et sa

disponibilité pour un travail ailleurs, ou pour demeurer sur place dans le même ministère selon qu'eux le jugeront opportun.

“Je suppose que les semaines à venir verront la question du noviciat se poser quant aux lieux éventuels, question de staff, etc. Faisant partie du décor depuis 14 ans consécutifs, j’ai pensé partager avec vous quelques pensées intimes sur ma longue présence dans ce contexte ministériel bien particulier.

Évidemment, une expérience prolongée expose au risque connu et expérimenté de richesses, voire même de capitalisme spirituel, qui se met en branle avec chaque nouvelle année. Mais le Seigneur se charge des éventuelles purifications, et ça ne manque pas habituellement.

Sécurisé par l’habitude, qui pourtant est soumise à l’exigence de la désinstallation avec chaque nouveau groupe, je me pose la question, à mesure que je vieillis dans ce service, sur mon aptitude à reprendre la route (Gen 12, 1). Crainte de quitter ce lieu privilégié? Peur de l’inconnu? Sûrement d’une part, et d’autre part, appel à partir pour l’ailleurs et disponibilité à cet ailleurs. C’est l’unique raison de cette lettre.

Disponibilité à partir et vous rendre la chose plus facile si vous croyez le temps arrivé pour moi de laisser ce ministère bien particulier à d’autres plus jeunes.

Ma santé demeure toujours une hypothèque majeure et ma disponibilité aux autres services possibles s’en trouve évidemment réduite. Me serait-il possible de vivre en Afrique et d’y travailler? La réponse est probablement à chercher dans le conditionnement climatique au sens plénier du terme.

Je sais aussi que je suis généreux de nature... et je dois éviter de “rêver en couleur”. Mes deux confrères de poste ici, sont sûrement bien placés pour apporter un peu de lumière sur la question...

Au niveau de l’évolution personnelle, me serait-il bon de quitter l’Année spirituelle? Ici aussi, il m’est difficile de répondre. Je dirais simplement qu’il me paraît normal de travailler longtemps au même endroit et particulièrement en formation. Je me sens toujours gêné quand on se plaint de son poste, etc. Je pense à la masse de bonnes gens qui eux n’ont tout simplement pas le choix, et moi qui

suis-je pour me plaindre ? Alors, j'entre plus profondément dans ma situation et j'essaie de mieux l'assumer au rythme des jours qui viennent et qui sont donnés pour être sûrement vécus à plein. Je fais silence et je travaille comme je suis aujourd'hui.

Je remarque aussi une diminution lente et progressive de ma santé. La sclérose fait bien son travail. Et l'âge contribue également à "l'usure des pièces". Je suis maintenant entré dans mon premier demi-siècle depuis août dernier : ce n'est pas encore un exploit, mais il faut quand même le faire. Quelques détails sur cet état de santé : 1) les jambes : de plus en plus pauvres. Je ne marche qu'avec des béquilles et je ne dépasse même plus le temps d'un chapelet. 2) Les mains : très diminuées, incapables maintenant d'écrire deux heures de suite. 3) Je suis obligé de suivre une très grande régularité de vie, avec périodes de repos prolongé, sinon je ne résiste pas et ne peux plus travailler. 4) Fragilité toujours plus prononcée. Très délicat et peu de résistance. 5) Capacité de travail encore étonnante à condition de respecter le point trois.

Je terminerai en disant bien simplement que je n'ai jamais eu dans le passé et encore moins aujourd'hui les moyens de m'imposer, et je n'en ai pas l'intention explicite. Mais connaissant toujours mieux l'extraordinaire subtilité du cœur humain et sachant qu'on peut tout récupérer quand sa peau est en jeu, j'ai quand même osé écrire ces quelques pensées bien personnelles pour démasquer ces éventuelles finesses du cœur, vous laissant aussi tout simplement entrevoir le désir d'un cœur en marche vers ces lieux de totale transparence. En attendant, je sais que l'obéissance a été, est, et sera toujours le vrai milieu ici-bas de la rencontre avec Celui qui dirige nos destinées par des médiums humains dont vous êtes pour moi et pour toute la Société les présents responsables et lieutenants. Je vous redis donc mon désir de servir la mission là où vous pensez qu'il sera possible et le plus utile. Évidemment, et le ton de la lettre le suggère, je pense, je demeure ouvert à la possibilité de continuer encore à l'Année spirituelle si vous le jugez à propos.

Que Dieu vous bénisse et féconde votre service d'Église dans notre petite Société, et que son Esprit soit votre guide, votre lumière, votre soutien et votre consolation dans vos lourdes responsabilités.

Fraternellement vôtre, Julien.

En partage avec les deux groupes, anglophone et francophone, je peux dire que cette année 1981-1982 a donné lieu à un approfondissement de ma foi et à une plus grande connaissance de l'humain en moi et dans les autres. J'ai touché du doigt ma fragilité et mon besoin de salut. J'ai appris à relativiser les choses, à aimer la différence, à faire mienne la pédagogie de la croissance dans la patience : il faut beaucoup de temps pour faire l'homme, pour construire son expérience et pour susciter sa qualité d'être. Ensemble nous sommes remis par Lui pour la Mission vécue dans le style Pères Blancs. C'est une année de grâce, d'approfondissement, de connaissance du visage du Père et d'appel à être miséricorde et tendresse comme Lui.

Dernière année à Fribourg et Année spirituelle 1982-1983, il y avait deux groupes d'étudiants : l'un francophone avec huit étudiants, et l'autre, anglophone avec douze. Les responsables de ce dernier groupe étaient Gotthard Rosner et Patrick Fitzgerald. Les responsables de l'autre étaient Julien Papillon et Richard Dandenault.

L'année est lancée. Je termine ma présentation sur une vision à partager et une perspective sur la rupture à vivre pour être davantage en communion avec Jésus-Christ, ouvrier du Père. La mission signifie service et disponibilité. Amen !

Sieste qui me montre encore ma fragilité. Faut pas lâcher, Pap, malgré le sentiment d'impuissance et d'inutilité qui me travaille depuis deux jours. J'ai des maux de jambes et je sens beaucoup de fatigue. J'ai des douleurs partout. Je ne puis vraiment me reposer. Malade, ma foi est perturbée. Que de pauvreté ! J'ai la main presque paralysée. Je pense aux souffrants, et parfois je voudrais mourir, mais je n'ai pas le droit de penser ainsi ! J'offre cela pour l'Ouganda et pour des amis qui y sont. Et je m'offre au Père en parallèle à Jésus.

Les journées se suivent et ne se ressemblent pas ! La prière ce matin est comblée de joie et d'action de grâce avec un fréquent retour sur une phrase venue de l'Esprit, exprimée à l'homélie hier : "Ma liberté intérieure est proportionnelle à ma capacité de recevoir". Merci Seigneur pour la joie que tu mets en moi ce matin.

Il est 15 heures. Je recommence à écrire un peu, et je prends conscience que si l'écriture m'est enlevée, ce me sera très dur. Ça m'est tout un moyen de communication, le seul qui me reste, avec lequel je peux

voyager à travers le monde et rencontrer mes amis. Toujours la sclérose. Que ta volonté soit *fête/faite* Seigneur ! L'événement porte son message : Seigneur que me dis-tu par et à travers cette pauvreté croissante ? Vers 15 h 15, Richard vient causer du cours de demain. Il me dit que je n'ai pas l'air en forme, ce qui me permet de lui dire mon intérieur. Je suis content de savoir que ça peut paraître. À moi d'être attentif et délicat et uni à Jésus en plus.

Il pleut et la température est froide. Je fais un travail de recherche et de préparation sur le thème de la première semaine des Exercices sur le mal. Après une heure, j'ai peine à écrire. Je suis vraiment pauvre, je dois rentrer dans ma peau et vivre mon mystère avec foi et joie. Le lendemain, je fais mon exposé sur le problème du mal. J'y mets tout mon cœur, les gars écoutent. La matière est costaude. L'un semble trouver cela fatigant. Je continue avec mon cœur, la matière est très exigeante. Je pense qu'il nous serait intéressant d'arrêter pour sonder la capacité d'absorption ! On continue, j'y mets tout mon cœur et je remarque que je souffre depuis toujours de ces impressions. Les sentir, c'est bien, mais aussi les utiliser comme des lieux d'approfondissement de ma foi en Jésus Christ et de purification pour ma croissance. Mon roc, c'est le Seigneur.

Année 1983 : 1^{er} janvier au 22 août

Courrier ce matin : lettre du Supérieur général avec une nomination plus vite que prévue. Je suis nommé à la Province canadienne pour cet été 1983, à la disposition du Provincial. Je la relis trois fois et j'en suis très ému. Ma première réaction, c'est que je trouve ça rapide. Je m'y attendais pour l'an prochain. Cependant, j'y vois vite un appel à la croissance dans cette direction et à vivre Genèse 12, 1 comme le Seigneur me le propose. C'est inattendu mais bien réel et sûrement de lui, bien composé et signé par Bob, le Supérieur général. Me voici, Seigneur, Amen.

Lettre de Robert Gay à Julien Papillon, le 27 février 1983 (extraits) :

Il n'y a rien d'absolu dans les motifs qui m'ont convaincu de prendre cette décision. En soi, tu pourrais fort bien continuer ton travail au noviciat comme tu le fais actuellement. Mais si je pense à ton avenir, et considère en toute objectivité l'état de ta santé, je me dis qu'il n'y a pas de raison pour te retenir au noviciat et qu'il y en a de très valables pour offrir ta présence et ton service à la Province canadienne. Je

pense plus prudent de faire le retour maintenant, c'est-à-dire à la fin du noviciat actuel. Tu es encore en forme, tu es encore autonome, malgré toutes les limites physiques avec lesquelles tu dois compter.

Tu peux laisser le travail à l'équipe nouvelle; et de plus, tu peux offrir à la Province canadienne un service très précieux dans le domaine de l'animation spirituelle et missionnaire, en dialogue avec l'équipe provinciale. De ce pied à terre, à Québec ou à Montréal, tu pourras rendre d'excellents services tant aux confrères qui cherchent souvent un conseiller spirituel compétent et très abordable qu'aux jeunes qui viennent chercher quelque ressourcement spirituel dans nos maisons.

Ce que je veux éviter, comme je te le disais peut-être trop discrètement, c'est qu'en te retenant trop longtemps au noviciat, tu arrives au Canada trop limité pour reprendre tous ces contacts.

Je sais que pour toi ce sera une décision pas facile à assumer. Mais je suis persuadé que ce sera pour le plus grand bien de ce que nous voulons tous accomplir: que son Nom, sa Bonne Nouvelle se répandent dans le monde et plus particulièrement dans le monde africain.

L'année présente est loin d'être finie, aussi je te souhaite bon courage et bonne santé pour la mener à terme avec toute la patience et le zèle habituel. Mon vieux Pap, ma prière t'accompagne et je compte sur la tienne. Bien fraternellement,

Robert M. Gay, Supérieur général

Réponse de Julien à cette lettre, le 8 mars 1983 (extraits):

“Depuis le jour de la réception de ta lettre, j'ai eu le temps de réfléchir, de prier et de laisser descendre en moi les différents mouvements pour entrer dans ta parole pour en saisir la Parole et entrer dans l'invitation qu'Il me propose.

J'avoue que j'ai été impressionné à la première lecture, et ému même à la deuxième. Mais assez rapidement montaient en moi les réflexes de grand-papa Abraham qui m'a toujours impressionné dans son aptitude à partir, à prendre la route... même s'il ne savait pas toujours où ça le conduirait.

Je m'attendais, comme tu le soulignes, à recevoir cette invitation l'an prochain, mais les raisons que tu mentionnes sont très compréhensibles et correspondent à une réalité mystérieuse qui m'habite et prend de plus en plus de terrain en moi. Je suis encore autonome, mais que de fragilité et de pauvreté dans tout ça. Je ne me demande pas pourquoi il en est ainsi, car je sais dans ma chair que ce type de questions n'a pas d'avenir ! C'est tout simplement épuisant, mais j'apprends humblement, i.e. pauvrement à vivre avec et à garder vivace le lien quotidien avec les souffrants et les missionnaires – missionnant ! et l'Église et les pèlerins que nous sommes tous. Costaud, oui, un chemin qu'on ne choisit pas, mais qu'on apprend à choisir si on s'y trouve plongé par l'événement.

Bref, merci pour ta lettre compréhensive, fraternelle et amicale. Merci également pour les possibilités exprimées dans ta lettre que pourrait m'offrir la Province canadienne. Comme tu dis, ça reste à voir avec le Provincial, Denis-Paul Hamelin, et son conseil. Je me sais de plus en plus limité et je sais que je ne pourrai pas faire grand-chose, mais je demeure confiant et ouvert aux propositions et échanges pour éventuellement découvrir ensemble un lieu adapté à un handicapé... mais au cœur toujours en amour !

Fraternellement, et en communion en Celui qui signifie notre existence et qui nous fait marcher sur la même route.

Julien

Le 22 août, départ Suisse-Canada, Swissair. Au lever, présence et ofrande de cette dernière journée en Suisse. Nous célébrons une eucharistie chargée d'amour, de force et d'inspiration. J'appartiens à la mer : mon bateau est prêt à partir. "Voici que je viens pour faire ta Volonté." Et c'est la rupture encore, dur de se quitter et nous te consacrons, Seigneur, ce don d'amour qui vient de toi et qui y retourne en joie et action de grâce, chargé des promesses de la vie éternelle.

Nous arrivons à Montréal. Des amis nous accueillent. Nous avons le souper à la maison provinciale des Pères Blancs. Cette première nuit est mouvementée. Mon corps est ici, mon cœur est encore en Suisse. Je prie sur l'ensemble de cet événement-exode en remettant tout entre tes mains, Père.

Le lendemain, dès mon lever, je fais l'offrande de ma vie désormais dans une toute nouvelle réalité. Je rencontre les confrères qui me reçoivent bien fraternellement, heureux de nous revoir et de me savoir de retour dans la Province. C'est bien ! Il me reste à me laisser apprivoiser de nouveau, à "réapprendre la langue". À rentrer dans la sensibilité du Père Blanc qui revient dépaysé et qui devra s'habituer au fait existentiel que je ne suis plus exportable. Et que ferai-je ? Je rencontre le Père Provincial. Il me suggère Québec en perspective : "On a pensé que tu serais un élément important pour la communauté et pour les personnes de l'extérieur." C'est très bien ! "Me voici, Seigneur".

Ceci marque la fin de cette grande étape de la vie de Julien. C'est la fin de son ministère actif dans le cadre de la formation initiale de la Société des Missionnaires d'Afrique, l'Année spirituelle ou noviciat. De plus en plus lourdement hypothéqué par sa maladie, Julien s'engage désormais à vivre un ministère de disponibilité, s'offrant, à la mesure de ses moyens, à donner des retraites, des recollections occasionnelles, et à accompagner toute personne voulant vivre une expérience spirituelle. La présence active à sa famille, à ses ami(e)s, et à ses confrères, inspirée par sa foi et vécue dans l'amour fraternel, constitue dans cette dernière partie de sa vie, une dimension majeure de son témoignage missionnaire.

Chapitre 6

Les années 1983-1990

Préambule

Dans la deuxième partie de l'année 1983, une troisième crise se présente dans la vie de Julien. Il est revenu dans son pays. Après la crise vocationnelle de ses années de jeunesse, 1953-1954, où il casse son rêve d'avenir pour s'engager dans la vocation sacerdotale et missionnaire, après sa deuxième crise, en mars 1960, où la première attaque de la sclérose en plaques l'oblige à repenser son itinéraire missionnaire dans un espace de repos, voilà qu'après avoir quitté Fribourg et un ministère dûment mandaté et précis dans ses objectifs, il revient sur sa "terre originelle" où il s'était heurté aux premières grandes questions de l'existence une trentaine d'années plus tôt. Et cette fois, il est passablement démuné. Il se trouve maintenant devant un avenir incertain, aux lignes floues et imprécises. On lui demande d'être simplement disponible pour l'animation spirituelle de la communauté dans laquelle il vit et pour l'accompagnement spirituel de toute personne qui se présentera. Pour lui, c'est une crise. Son tempérament de perfectionniste ne l'a pas quitté. Rien n'est structuré. Il aura à trouver les lignes de son propre ministère et de sa mission. Que Dieu lui demande-t-il ? Comment se rendra-t-il attentif au souffle de l'Esprit pour une mission dont il veut se faire le docile instrument ?

Son journal témoigne sans ordre de ce qu'il vit, de ce qu'il pense, de ce qu'il sent. Les événements qui se présentent sont soigneusement notés, et les relations qui habitent sa vie sont chaleureusement relevées. La prière, l'oraison du matin, l'eucharistie, la réception régulière du sacrement de réconciliation, la vigilance sur l'orientation de son cœur, l'ouverture aux appels de la vie sont autant de lieux de discernement pour se situer devant un Dieu Père, Fils et Esprit, dans le désir intense de faire partie prenante de cette famille unique et éternelle. Dans son état de grandissante pauvreté physique, le cri qui revient constamment et qui signe pages et paragraphes est bien celui de "Marana Tha", "Oh oui, Viens Seigneur Jésus", accompagné du "Kyrie eleison". Un cri qui imbibe profondément sa conscience et qui imprègne douloureusement sa sensibilité.

Nous sommes le 24 août 1983, au lendemain de son arrivée à Montréal. Julien a définitivement tourné la page de son expérience à Fribourg et en Europe. Il se retrouve dans son milieu natal.

Je me réveille en Amérique du Nord, vers 2 h 00 et jusqu'à 4 h 00, mes pensées et ma prière sont orientées vers mes amies de là-bas. Je ne me sens pas très bien. Je me sens oppressé par l'insécurité et je ne suis pas encore en paix avec la perspective entrevue avec le Père Provincial. Celui-ci, le P. Denis-Paul Hamelin, m'a proposé de demeurer dans la communauté de Québec avec un nouveau type de ministère qui me semble relativement vague pour le moment. Mais ça se tasse tranquillement. Je m'endors et ça m'aide à y entrer ! Je me lève à 7 h 30 et je fais l'offrande de moi-même. Je prends le petit-déjeuner avec quelques confrères et c'est sympa. Je m'éveille tranquillement. À 9 h 00, nous avons l'eucharistie : Dieu est présent même si mon corps est rébarbatif. Je recommence à prier et facilement ! À 10 h 00, j'ai une deuxième rencontre avec le Provincial et avec son assistant, le P. Raynald Pelletier : je suis bien calme et j'entre dans ma nouvelle réalité, dans votre parole pour y découvrir la Parole. Ils sont bien bons pour moi. Je serai donc à Québec comme disponible à l'animation interne et externe, les recollections et l'accompagnement. Je suis en paix et content d'être fixé tout en étant ouvert aux possibilités de changement. Pour le moment, je vis cet événement comme venant de Toi, Père. Je suis libre pour commencer en octobre, quand je serai prêt.

Au début de l'année 84, dans une lettre adressée à Richard Dandenault, à Fribourg, il résume sa nouvelle situation.

Je vous demeure en communion sans nostalgie aucune ! Mais avec gratitude et dans l'action de grâce pour tout le vécu pendant ces années.

L'important, c'est la rose. Et l'aujourd'hui ! Tout le vécu depuis mon retour au pays m'a remis en pleine lumière cette aptitude fondamentale du routier : l'adaptabilité ! Confirmé jusque dans la pauvreté de ma chair de ces tendances profondes qui travaillent tout mon être depuis la conscience d'être : Gen 12, 1, c'est l'appel à partir et l'aptitude à décoller ! Heureux comme jamais de sentir dans tout mon être que, pour employer une symbolique, j'appartiens à la mer ! J'ai été éprouvé à ce niveau de mon être très souvent dans ma vie, et profondément ces derniers mois pour apprendre à m'enfoncer

dans le mystère! Je suis plus handicapé que j'ai voulu et veux l'admettre. Un rien dans le "faire" me fatigue pour la journée ou des jours. Je ne veux pas encore démissionner. Souvent, des pensées de mort m'envahissent. C'est costaud! Je prie qu'Il me garde l'usage de mes mains – les utili-

Vers 1987 - résidence des PB à Québec, assidu au bréviaire.

ser pour le ministère de la présence sacramentaire. Je cultive beaucoup l'écoute et l'accueil et la communication discrète et le respect de ces vétérans de la Parole que sont mes confrères d'ici: je les découvre, ce sont des perles fines. Je les aime. Je commence à me sentir chez moi et ne pense pas à être ailleurs. La mémoire demeure fidèle, mais le passé est passé à l'histoire! Salutations à tous. Julien.

Jusqu'à la fin de 1986, les événements et les activités suivent leur cours dans le même cadre communautaire de Québec, avec le même rythme de réflexions et d'approfondissement dont le corps est toujours la source d'inspiration et d'interprétation, le véhicule qui permet, ralentit ou qui accélère l'exode, la marche à travers la vie. Le vocabulaire est toujours percutant: il chante ou crie les émotions latentes, les sursauts d'espoir et de relance en avant, les arrêts et les tentations de fermeture sur les dons reçus qui ont tendance parfois à prendre toute la place dans son cœur et se dressent comme des obstacles insurmontables. Et c'est par la force de Celui qui l'habite qu'il maintient le cap en avant dans les cris – refrains qu'il ne cesse de répéter: "Marana Tha". "Me voici, je suis là".

La fin de l'hiver et le printemps 1987 témoignent d'un délabrement accentué de la santé de Julien et son recours constant à la prière.

Je suis très fatigué et très pauvre dans mon corps, les maux sont généralisés, je me lève tout courbaturé. J'ai peine à bouger mes quatre membres, et je sens une peur sous-jacente, une impotence de plus en

Vers 1985 - Coupe de cheveux par sa sœur Monique.

Jeus, Viens, j'ai peur, viens ! Avec courage, confiance et en solidarité avec toute créature, les yeux fixés sur Jésus, entrons, j'entre dans le combat de Dieu : voilà ma force ! "Tu m'as fait un corps, tu m'as donné un corps, me voici pour vivre ta Volonté. Donne-moi force et courage pour faire Ta Volonté et être pour toi une humanité de surcroît. Marana Tha ! Viens, Seigneur Jésus !"

Le reste de l'année 1987 se vit dans cet incessant dialogue entre événements, état de santé, rencontres d'amitiés et prière.

Entre, Jésus, dans toutes les zones de mon être ! Oui, c'est normal que tu aies un mot à dire dans ma vie. Et merci de le dire : que je te sois toute disponible pour que je puisse laisser passer Ta Parole par tout ce que je suis et ce que je vis ! J'aime le Seigneur. Toute ma vie, je l'invoquerai. Oui, toute ma vie j'invoquerai ton nom, Jésus, le nom au-dessus de tout nom : "Yahvé sauve". Deo Gratias !

Vers 1986 - Communauté de Québec.

plus envahissante. J'ai peur de devenir impotent et de perdre mon autonomie relative. Des pensées de mort face à mon incapacité physique et ses répercussions m'envahissent. C'est la mort à petit feu ! Je reste en prière et en communion avec Jésus. Viens vivre ton exode en et par moi, Seigneur Jésus.

À l'automne de cette même année, je vis des moments de quiétude et de communion en présence d'une grande amie qui passe quelques jours dans ma famille. Ce sont des blessures d'amour et des temps de lumière que je remets entre tes mains, Seigneur. Merci ! Et puis, je suis renvoyé à moi-même, à ma solitude et à mon mystère. Des pensées qui me replient sur moi-même me reviennent, mais je ne veux pas me laisser empoisonner par ces pensées. Je veux accepter ma situation de pauvre et ses conséquences avec l'invitation que ma vie se doit d'être gratuite et disponibilité pour la louange, l'action de grâce et le service des frères et sœurs.

Années 1988 et 1989

Prière : de plus en plus oblatrice. L'action de grâces, la louange deviennent la note dominante de la prière de Julien. On note aussi, comme la base de tout, la place éminente de la Parole de Dieu qui libère, purifie, transfigure.

Santé : de plus en plus en plus précaire. La sclérose affecte en intensité les bras et les jambes, avec une sensation de "mal de dents" dit Julien. Le dysfonctionnement des intestins et un problème sérieux d'hémorroïdes pour lequel il a subi une intervention chirurgicale ne sont pas entièrement résorbés. La chaise roulante est son seul moyen de déplacement. Il est question pour la première fois de déménagement dans un institut où "l'unité de soins" est assurée. Envers et contre tout et sans demander une guérison complète, Julien espère toujours un "meilleur sort" dans son corps.

Amitiés : tant masculines que féminines, elles prennent beaucoup de place dans sa vie. Là encore, sans comparaison de l'une à l'autre, certaines personnes le marquent en profondeur. En aucun cas cependant, ces amitiés ne se tournent en repli ou en source d'ennui. Elles sont toujours un lieu très privilégié d'action de grâces, de louange, de remerciement au Père pour lui avoir permis de rencontrer ces personnes et de grandir en amour et en humanité.

Dans une lettre de décembre 1988 adressée à un ami, il écrit :

"La sclérose prend de plus en plus de terrain et l'impotence également. Il ne me reste que le côté droit, un bras et une main qui me permettent encore une relative autonomie. Comme tu vois, l'écriture m'est encore possible par étapes. Pour une page comme cette présente, j'ai dû me reprendre trois fois. Je suis toujours exposé à la

patience. Si tu vas prier au Mont des Oliviers, tu penseras à moi. Je lui ai tout donné, mais s'il le veut bien, demande-lui de me garder l'usage de mes mains, sinon les deux, du moins, la droite. L'arrêt total de l'écriture me serait très dur mais à Lui de décider. Le servirais-je mieux dans le silence total ? Lui seul le sait. Fiat ! Comme tu vois, il me faut penser à Lennox possiblement en octobre prochain. C'est toute une étape en perspective. En attendant, je t'assure de mes bonnes pensées et communion en lui, qui nous a ouvert la voie de l'espérance en ces cieux nouveaux et cette terre nouvelle que nous sommes en train d'enfanter ! Marana tha. Shalom and Love", Julien.

L'année 1989 provoquera chez Julien trois déménagements. Il assume, dans une faiblesse croissante, comme il le note dans la lettre précédente, sa vocation de nomade. Encore dix mois à Québec où il est toujours aidé de quelques confrères qui compensent son manque d'autonomie. Il se rend à Lennoxville en octobre de la même année, pour être soigné par l'infirmière et par d'autres confrères. En février 1990, une nouvelle chute de paralysie l'oblige à passer deux semaines à l'hôpital. Devenant de plus en plus dépendant, il doit être amené dans une clinique assurant la totalité des soins. Il laisse Lennoxville pour la Clinique Intercommunautaire de Val-des-Rapides. Il n'y restera que deux semaines. Le 1^{er} mars 1990, il reprend son bâton de pèlerin pour le Pavillon Cardinal Vachon à Beauport, à proximité de sa famille, et où il restera jusqu'à son exode final, le 25 juin 2002.

Chapitre 7

Les années 1990-2002

Ces années de 1990 à 2002 marquent la dernière période de la vie de Julien. Le 1^{er} mars 1990, il déménage au Pavillon Cardinal Vachon, Québec – Beauport. Il est installé à l'Unité de Soins parce que beaucoup de soins lui sont nécessaires pour pallier à un état de santé qui se délabre plus que rapidement. Il y restera jusqu'à son décès, le 25 juin 2002 : soit douze ans et quatre mois. Son journal spirituel se termine le 31 décembre 1999.

À compter de décembre 1995, les pages du journal de Julien sont rédigées partiellement par lui-même et partiellement par une "main amie". Le 29 janvier 1998 est le dernier jour où il écrit de sa propre main. Ce jour-là, après avoir commencé sa page, il note : "*Incapable d'écrire, j'appelle pour me faire aider. On dispose les livres devant moi, mais je pense à la parole du Cardinal (Lavigerie) : "Quand on est malade, de quoi est-on capable ?"* À compter de cette date jusqu'à la fin de 1999, soit presque deux ans, le journal de Julien sera entièrement rédigé par cette "main amie".

Durant l'année 1994, les membres du Conseil général des Missionnaires d'Afrique, Pères Blancs, ont demandé des témoignages de confrères à propos de leur identité et de leur vocation missionnaire. Nous reproduisons ici celui qui avait été préparé par Julien et qui reflète bien son *credo* personnel à ce moment-là de sa vie : "*Ils reconnaissent en eux des compagnons de Jésus*" (Ac 4, 13b). Cette confession de foi nous semble être une synthèse spirituelle de sa vie, bien ancrée dans sa chair, loin de toute interprétation évasive, imaginaire, imprégnée de foi et de réalisme.

Pour Julien, elle semble lui avoir été comme une expérience de transfiguration où dans la lumière du Père, il se sent "confirmé" dans son statut de "fils dans le Fils Bien-Aimé", lui permettant de poursuivre sa route vers Jérusalem pour affronter dans la paix son exode final (Luc 9, 28-36). Julien est sûr des données fondamentales de sa foi, mais sans dogmatisme ni abstraction. C'est la Parole qui l'intéresse, celle qui se glisse, chaque matin, dans son cœur et qui lui répète l'amour inconditionnel pour le maintenir dans l'existence. Les quelque 2000 pages du journal de ces années, à mesu-

re que s'accroît sa dépendance et que se pointe le crépuscule de sa vie, révèlent une étonnante profondeur, proche à vrai dire de la plus pure des mystiques.

“Notre vie ne repose pas sur l’appréciation des hommes ! Il est intéressant cependant

Julien, vers 1995, avec Mme Marguerite Miller Gosselin, au Pavillon Cardinal Vachon à Québec.

d’écouter ce qui se dit à ce propos. Est-ce qu’on reconnaît en nous des compagnons de Jésus ? Est-ce que je me sens, dans les profondeurs de mon être, disciple de Jésus-Christ – Sauveur – Seigneur – Fils du Dieu Vivant – Roi de l’Univers – Alpha et Oméga de l’Histoire, de mon histoire ? Mon identité de Père Blanc, Missionnaire d’Afrique, est-elle toujours bien vivante ? Voilà des questions qui invitent à la réflexion et au partage fraternel. À chacun de répondre dans le contexte de son “aujourd’hui”, dans la réalité qui est sienne.

J’ose, suite à l’invitation proposée, partager un vécu de confrère atteint de sclérose en plaques depuis quelques années. Comme la plupart d’entre nous, mon ministère a évolué à travers les événements qui se sont présentés et qui m’ont invité à plusieurs relectures pour en arriver à discerner les appels à aller toujours plus loin, à demeurer fidèle à moi-même et à la Parole donnée. “Parole donnée = vie livrée” m’est toujours une “formule capsule”, vigoureuse, inspiratrice d’énergie.

Je mentionnerai rapidement que je n’ai fait qu’un bref passage en Afrique, plus précisément au Malawi, diocèse de Mzuzu, chez Mgr Jean-Louis Jobidon, et des problèmes de santé m’orientent providentiellement vers les maisons de formation, plus précisément vers le noviciat devenu, avec les années, “l’Année spirituelle”. J’y ai été très heureux, y recevais une grâce extraordinaire de connaître et d’aimer des générations de jeunes confrères qui sont aujourd’hui des compa-

gnons de Jésus, artisans de paix sur quatre continents : l'Afrique, l'Asie, l'Amérique et l'Europe. Et sporadiquement, des lettres généreuses m'arrivent et me touchent profondément. "Il faut qu'Il grandisse et que je diminue" (Jean 3, 30).

Je pressentais depuis longtemps que j'entrerais dans le silence. Depuis mon retour au pays en 1983, les événements se sont précipités et, depuis ces quatre dernières années, j'y suis ! J'en suis réduit au style qui s'apparente progressivement, grâce à Dieu, à la vie de Nazareth. Une étrange complicité de cœur avec Jésus, Marie et Joseph (Luc 2, 51) habite ma solitude, nourrit mes journées, et bien des nuits !

Lui, Verbe (Prologue de Jean), "par qui et pour qui tout a été fait" (Col 1, 15-17), s'inculture à plein en épousant humblement tout de la condition humaine. Après sa première parole énoncée au Temple, il entre dans le silence, dans la vie ordinaire des petites gens, et il apprend à devenir un homme, et quel Homme (Jean 7.46) !

J'essaie humblement, pauvrement, de garder mes yeux vigoureusement sur Jésus, Lui qui transfigure mes tourments en travail d'enfantement (Rom. 8). Ce chapitre des Romains m'est force, inspiration et consolation aux heures les plus dures. Je reçois chaque nouvelle journée donnée, les mains ouvertes. Être tout accueil et offrande (Rom 12, 1 ; 15, 16) dans la communion avec tous les membres de nos communautés respectives, les Pères Blancs et les Sœurs Blanches, des plus jeunes aux plus aînés. Demeurer disponible à celui/celle qui frappe à ma porte. Rester libre d'esprit et de cœur malgré les lourdeurs du corps, cette fatigue continue, accablante, qui ne lâche pas du lever au coucher. On perd tous ses moyens, on entre dans la dépendance pour tout, on n'a plus aucun pouvoir. À tous les "aujourd'hui donnés", j'apprends à vivre dans la patience tout imprégnée de la douceur du Christ Jésus (Mat 11, 25-30).

À mesure que le "faire" diminue, lentement mais sûrement, l'être émerge, grandit, prend de plus en plus d'espace (2 Cor 4, 14-5, 10). Cette maladie chronique évolutive m'a fait parcourir tout un itinéraire géographique et "intérieur". Après avoir quitté Québec, fin 1988, et un bref séjour à Lennoxville, la santé se dégradant fortement, je quittais pour un séjour à l'hôpital de Sherbrooke et à l'infirmierie intercommunautaire de Ville Laval. Après quelques semaines, j'arrivais à

l'Unité de soins, Résidence Cardinal Vachon, à Beauport. Et je complète ma troisième année ici. Le milieu est très bien, 24 heures par jour. Les forces se retirent, je perds mon autonomie, pétale par pétale! Tout doucement, les quatre membres sont presque totalement paralysés. Il ne me reste qu'une main, la droite, très affaiblie et malhabile.

Se soumettre à la réalité? Plutôt qu'une simple soumission, je préfère y entrer positivement, et y entrer à la manière de Jésus. Pour m'y aider, je puise mon énergie dans l'Eucharistie concélébrée quotidiennement avec un groupe d'Anawim. La liturgie des heures, allée à mon chapelet, sont les passe-temps de mes journées. Je me permets même une formation continue en puisant dans la revue Christus et un bon livre de spiritualité, toujours en chantier. Ainsi, mon handicap a des côtés positifs. Le Seigneur me donne beaucoup de temps que je consacre à la louange et au service. Demeurant, grâce à la communion des saints et à notre fraternité Pères Blancs / Sœurs Blanches, chaleureusement en communion de pensées, de prière et de cœur avec les grandes intentions de l'Église, de notre "petite Société" et de tous mes frères et sœurs en humanité de communion, dans la liturgie de l'Évangile. Avec une attention privilégiée, j'exprime ma reconnaissance profonde pour tous ces visages rencontrés et bien-aimés d'hommes et de femmes qui m'ont été donnés sur la route et qui demeurent maintenant et toujours une source de force, d'inspiration et de vitalité dans les déserts d'aujourd'hui et face au grand paradoxe de l'existence. Oui, loué sois-tu, Seigneur, pour notre sœur la mort.

Je conclurai, un peu comme je le fais à la fin de chaque journée, par une relecture du vécu. Je remercie le Père de m'avoir gardé le goût de Jésus dans la Joie de son Esprit, de me donner cette sérénité d'esprit et de cœur à travers les déserts, et d'être toujours Père Blanc, Missionnaire d'Afrique, malgré toutes les pauvretés de ma vie. Profondément reconnaissant pour tous mes confrères avec lesquels je garde un contact quotidien. Il n'y a pas de distance, ni de temps, ni d'âge dans ce lien fraternel qui nous relie en ce temps présent, prélude de l'éternité qui s'offre à nous tous (Ap 19, 9). Vivre dans l'ombre en attendant la lumière. Merci aussi pour ce ministère d'accompagnement, ici, auprès de confrères prêtres vivant leur exo-

de final. La Parole de Dieu demeure une source inépuisable de force /réconfort face aux pauvretés de mon corps / cœur de ne pas être toujours reflet de son visage (Jean 14, 9). Kyrie eleison! Comme j'aime cette parole de 1 Jean 3, 20, "Si ton cœur te condamne, dis-toi bien que Dieu est plus grand que ton cœur" (aussi en Sg 11, 25-26). "Et si Dieu est pour nous, qui pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ?" (Rom 8, 31-39). Je vis mes pauvretés multiformes dans la communion des saints, dans la vigilance et l'attente de son retour (1 Cor 1, 26), avec une fleur à la main, dans la joie de l'espérance d'être reconnu comme compagnon de Jésus. Oh oui, Viens Seigneur Jésus! Marana tha (Ap 22, 20).

"Augmente en nous la foi Seigneur, fais-nous la grâce de tenir en ce monde notre devoir de louange et de service". Laudes, mardi, IV Semaine, Liturgie des heures. Julien Papillon.

Les derniers mots écrits de la main de Julien datent du 29 janvier 1998 : le reste du journal est écrit par une main amie sous sa dictée.

Je demeure dans la reconnaissance malgré une extrême faiblesse corporelle dans mon corps. Je suis incapable d'écrire, j'appelle pour me faire aider. On dispose les livres de prière devant moi, mais je pense à la parole du Cardinal : "Quand on est malade, de quoi est-on capable?" On me soigne avec beaucoup d'attention. On me prescrit des antibiotiques. Je dis à l'infirmière que je ne veux absolument pas aller à l'hôpital. Et je pense qu'on respectera mon désir. J'essaie humblement de prier cette situation et d'offrir cette pauvreté et tous ces visages bien-aimés qui sont liés à mon histoire, particulièrement le monde missionnaire. Je sens au plus profond de mon être que toute ma vie est une synthèse de la vie du Peuple d'Israël. Kyrie eleison.

Il est bon de commencer toute journée donnée dans la reconnaissance d'action de grâce et la joie d'être toujours en marche vers ces "*cieux nouveaux et ces terres nouvelles*" (Ap 21-22). Une parole de l'Écriture me revient fréquemment : "*Je préfère l'obéissance et la docilité du cœur à tous les sacrifices*". Cette parole m'aide à recevoir les instructions des infirmières. Si je n'avais pas la liturgie quotidienne, je me demande où je pourrais puiser une vraie nourriture solide. Merci à Paul VI qui a dit : "*La liturgie est l'école de la sainteté*". Deo Gratias!

Une journée de mars 1998

Même si, depuis une semaine, je vis une situation de très grande pauvreté corporelle, et par ce fait, mon programme habituel est dérégulé, je réalise que je dois m'adapter, bien que déjà dépaycé, à cette situation de pauvreté : c'est-à-dire que ma vie de prière habituelle du matin est toute chambardée. N'ayant aucun accès à mon bréviaire et à mon "*Prions en Église*" par le fait de demeurer au lit, peut-être suis-je en train de saisir l'invitation du Seigneur à casser l'habitude ritualiste de prier, pour en arriver à plus de liberté en prenant pour école "la prière du cœur". Chaque inspiration et expiration dans le souffle de l'Esprit et des battements du cœur au même rythme que le cœur de Jésus, en lui demandant de rendre nos cœurs semblables au sien. Tout cela pour la joie du Père et le salut de nos frères et sœurs, sous la conduite et la bienveillance de Marie et de Joseph. Je pense avoir trouvé ici le cœur de ce nouveau seuil mystique. À moi de m'en nourrir humblement sans essayer de vouloir contrôler "ma prière" : ces jours de grande faiblesse se ressemblent tous mais à l'intérieur dans mon cœur, il y a tout un cheminement qui se fait jour. Je termine cette autre journée dans la reconnaissance pour être ainsi enseigné par cette épreuve nouvelle.

Avec le temps qui avance, en présence d'une amie, une question se pose : "*la tenue de mon agenda est-elle devenue pour moi un quelque chose que je continue à contrôler*" ? Le Seigneur me demanderait-il de m'en détacher, de l'offrir et d'être même prêt à le laisser totalement, du moins tout ce côté chronique, pour ne garder qu'exclusivement l'essentiel ; et l'essentiel ne serait qu'une parole, une rencontre, une réflexion qui m'inviterait au discernement et que l'Écriture pourrait davantage mettre en lumière ? Et voilà que cette amie vient dans mes pensées en ce même moment puisqu'elle est actuellement celle qui tous les soirs part de chez elle pour m'offrir la gratuité de sa présence et de son service. Et parce qu'elle me connaît bien, la pensée me vient au cœur : je lui demanderai de m'aider à faire le discernement sur cette question existentielle. Elle est très impressionnée par ma proposition de m'aider à faire le discernement pour cette question.

Le partage avec cette amie me revient de temps à autre et ce retour me permet de sentir une invitation à une libération que me propose le Seigneur vis-à-vis d'une attache trop personnelle, à la Julien, de mon style

trop chronique de rédaction de mon journal. Prise de conscience que j'ai encore une richesse dont je dois lâcher prise. Il semble bien que je dois m'abstenir d'imposer ce service à ces personnes qui m'aiment bien, particulièrement à Marguerite qui va nous revenir bientôt. Important aussi que je ne me sente pas obligé de remplir la page !

31 décembre 1999

Je vis en offrande cette dernière journée d'une année vé-

Julien au Pavillon Cardinal Vachon, entre 1991 et 2002.

cue, surtout à l'été, avec de très grandes difficultés comme j'en ai rarement rencontrées dans ma vie. L'été, oui, a été particulièrement très pénible, causé par les travaux de démolition – construction de toute la résidence. Tout le monde de la résidence en a souffert, mais particulièrement nous de l'Unité des Soins, où il nous a été totalement défendu de sortir à l'extérieur, alors que nous avons connu l'été le plus chaud depuis mon arrivée ici.

En cette même journée, j'exprime à Marguerite mon intention d'arrêter mon journal en cette dernière journée 1999. Une résolution que j'ai gardée dans mon cœur depuis longtemps et que j'ai partagée avec l'une et l'autre amie. Je pourrais à l'occasion me permettre d'écrire certains événements qui pourraient être très importants. Je termine ces derniers mots en exprimant ma profonde reconnaissance à Marguerite. Que Dieu la bénisse ainsi que ceux et celles qu'elle porte dans son cœur.

**Fin du dernier journal
rédigé par Julien Papillon
31 décembre 1999**

Épilogue

Témoignages

Témoignage d'une témoin de dernière heure

Un homme remarquable s'est éteint le 25 juin 2002, à 11 h 10 et son absence cause bien de la tristesse et du chagrin autour de lui.

À juste raison, Julien avait une fierté de sa personne. Aussi il a tenu à être habillé tous les jours et assis dans sa chaise roulante près de sa fenêtre donnant sur le magnifique fleuve Saint-Laurent et cela jusqu'au 23 juin après-midi, toujours avec son *“Prions en Église”*, sous ses yeux.

Le 22 juin, veille de la Saint Jean-Baptiste, Il m'invita à m'asseoir. C'était pour tourner la page de son *“Prions en Église”*. J'ai contemplé avec une grande émotion Julien moribond, assidu à la lecture de la Parole de Dieu jusqu'à sa mort. Je le voyais parcourir du regard, dévorer chaque ligne.

“Quand tes paroles se présentaient je les dévorais, ta Parole était mon ravissement et l'allégresse de mon cœur. Tu m'as séduit, Seigneur, et je me suis laissé séduire...” (Jér 15, 16).

J'étais profondément émue de ce que je voyais.

Le dernier dimanche, le 23 juin, il a gardé les yeux fermés du début à la fin de la célébration eucharistique. Tout se vivait de l'intérieur. Cependant, il a ouvert les yeux, sans être poussé, pour recevoir le Corps et le Sang du Christ. Il était paisible, souffrant, assoiffé, conscient : le Serviteur Souffrant (Is 52).

Au matin du 25 juin, c'était très évident que c'était la fin. Un confrère Père Blanc a célébré l'eucharistie dans la chambre de Julien.

“Merci de ce que tu es Julien, de ce que tu as été et resteras pour tous. Merci de ta fidélité à la Parole de Dieu lue... méditée... conservée. Merci de ton témoignage de vie”. ! Bon voyage, Julien !”

“Habite ta situation, si tu veux trouver Dieu. Dieu n’est jamais ailleurs.”

(Julien Papillon, Journal spirituel, janvier 1979)

Suivent trois témoignages de confrères qui ont connu Julien au mitan de sa vie, au plus vif de son action, dans son travail de formateur.

Témoignage de Raynald Pelletier, M.Afr.

“Je te bénis, Dieu de ma vie, pour la merveille que je suis.”

J’aime bien ce verset 14 du psaume 138. Chaque être humain peut ré-péter ce mot magnifique. Nous sommes tous des images de Dieu, des merveilles, mais chacun avec sa physionomie propre, sa saveur unique.

Julien Papillon a pu le redire en toute vérité. Il fut un homme de talent, une merveille, un homme de petite taille mais de haute stature humaine et spirituelle. Toute sa vie, il a été comme cet autre de petite taille de l’évangile qui “voulait voir Jésus”. Un jour, Julien me donnait un mot de passe que j’ai bien conservé : “Merci, Père, de me garder au cœur le goût de Jésus”.

Avec un humour vif, une imagination fringante, Julien Papillon était toujours de bonne humeur. Nous avons été ensemble au noviciat/année spirituelle dans les années soixante à St-Martin, à Québec avec les PME et à Washington. Il était très populaire avec les étudiants et plusieurs le choisissaient comme directeur spirituel. Il savait accompagner les jeunes. Comme membre du personnel, son jugement, son ouverture, son optimisme étaient des atouts précieux.

Il a porté toute sa vie une faiblesse, une “écharde dans la chair” qui le rendait humble, vulnérable, et a fait de lui un “pauvre de Yahvé”. “Ma grâce te suffit”. En un sens, je pense qu’il en était reconnaissant car, dans un physique parfait, que serait-il devenu avec toute la vigueur, la fierté et le talent qu’il avait ?

Les dernières années, quand je venais en congé et que j’allais à Québec, j’allais toujours faire une visite à mon ami Pap, à Beauport. Il était de plus en plus diminué, à la fin, incapable de bouger un doigt, mais la tête était toute là ! On venait pour l’encourager et c’est lui qui nous en-

courageait. Si bien qu'on sortait de chez lui stimulé, réconforté par son courage, son sourire, ses paroles de plus en plus faibles mais toujours appropriées. Quel bel exemple! Des années à ne rien faire, apparemment inutiles, mais riches de prière, d'offrande intérieure, de dimension missionnaire, grâce à la Communion des Saints. En union avec son Seigneur, il a vécu en profondeur la passion de Jésus "pour son Corps qui est l'Église", donc au bénéfice des peuples de Mzuzu, de l'Afrique, de toute l'humanité.

Merci, Seigneur, pour cette belle vie de courage, de fidélité, d'une telle densité humaine, spirituelle et missionnaire.

Témoignage de Gotthard Rosner, M.Afr.

J'ai vécu et travaillé avec Julien de 1979 à 1983. C'était la période de sa vie où la sclérose en plaques progressait inexorablement dans son corps. Au début, il marchait à l'aide d'une béquille, puis de deux, et en 1983, il devait avoir recours à un fauteuil roulant pour un déplacement de quelque importance.

Je travaille maintenant comme missionnaire en Zambie. Il y a quelques jours, ma sœur, qui vit en Allemagne, est venue me rendre visite. Lorsqu'elle vit une photo de Julien sur mon bureau, elle s'écria : "Julien! C'était un saint!" Il y a 25 ans, elle était venue nous visiter, Julien et moi, quand nous étions à Fribourg en Suisse. Julien avait passé quelques jours dans sa famille. Ainsi, au cœur de l'Afrique, nous nous sommes souvenus de Julien et nous avons parlé de ces rencontres des années passées.

Pourquoi Julien était-il un homme extraordinaire? Un jour, il me dit : *"Tu sais, Gotthard, il n'y a que deux cadeaux importants dans ce monde-ci : l'un est celui de la vie, et l'autre celui de la foi. Tous deux viennent de Dieu et de nos parents."* Julien a vécu sa vie en plénitude. Malgré sa maladie et ses souffrances, il était rempli de gratitude, de joie et de paix intérieure. Il rayonnait la paix, et sa joie était contagieuse. On se sentait heureux en sa présence et, parce qu'il était tellement transparent, je pouvais être entièrement ouvert et honnête avec lui et ainsi je pouvais devenir une meilleure personne. Il m'a appris que c'était en partageant mes faiblesses que je pouvais être guéri. Je n'avais plus peur. Julien était un homme pleinement vivant dans et par ses souffrances.

Julien était aussi un homme de foi. Il parlait facilement et librement de Dieu, Jésus et de l'Esprit saint. On sentait que la sainte Trinité était le centre de sa vie. Il était rempli de l'Esprit saint. C'était un homme de prière et de grande compréhension. Mais il pouvait aussi interpeller et nous remettre en question et il n'hésitait pas à le faire quand, par exemple, j'avais mal agi. Cependant, il le faisait avec tant d'amour et de délicatesse que jamais je ne me suis senti blessé. Parfois, sa maladie lui devenait insupportable. Il traversait alors des périodes de tristesse et de doute. Mais cela ne durait pas longtemps. Sa confiance en Dieu était tellement forte qu'il se reprenait et continuait à jouir de la vie.

Oui, Julien était un homme extraordinaire.

Témoignage de Denis-Paul Hamelin, M.Afr.

C'était en 1983, j'étais à ce moment-là Provincial à Montréal, et Julien nous arrivait de Fribourg, la dernière étape de sa présence dans les nombreux noviciats de la Société où il avait accompagné toute une génération de nos jeunes candidats dans leur formation spirituelle. Il croyait être arrivé au terme de sa vocation active et la perspective de prendre résidence dans notre communauté de Québec, sans affectation à une tâche bien précise, avait créé chez lui un sentiment d'inquiétude bien justifiée.

Je pense bien que c'est avec la conviction de la foi d'Abraham bien plus que sur la force de mes arguments qu'il prit la route pour Québec quelque peu rassuré. Le rayonnement de sa vie dans les années qui suivirent a bien montré qu'une fois encore il avait choisi le bon chemin en faisant confiance au Seigneur. Les demandes de retraites et les visites d'accompagnement spirituel se multiplièrent, et malgré toutes ses limites physiques, sa présence joyeuse et fraternelle apportait un rayon de soleil dans sa propre communauté.

Toute sa vie, Julien a marché à la lumière d'une seule étoile : la volonté très sainte du Père. Mais les chemins n'étaient pas tracés d'avance et la route était souvent ardue. Il a cherché pour comprendre les voies du Seigneur ; il a lutté avant de s'y abandonner. Mais plus la maladie dominait son corps, plus il se laissait déposséder de toute autonomie, plus sa liberté intérieure semblait grandir et plus sa présence spirituelle s'intensifiait.

Julien n'a jamais cherché d'excuses à la fidélité dans les fatigues et les frustrations de sa longue maladie. Les centaines de pages couvertes de son écriture brisée sont à leur façon témoin de sa discipline de vie, discipline qui n'était ni raideur ni formalisme. Ces relectures, comme toute sa fidélité, étaient des chemins de libération intérieure. Il y cherchait les appels du Seigneur dans sa vie de chaque jour.

Pour nous, ses amis, qui étions encore en activité en Afrique, des vacances au pays natal seraient restées incomplètes sans une visite à Julien. Immanquablement, la conversation prenait le même détour. Il répondait rapidement et bien simplement à notre question d'entrée sur son état de santé, mais bien vite, c'est lui qui prenait l'initiative : "Et toi, comment ça va ? Et ton travail ? Es-tu heureux ? Comment va Mgr Jobidon ?" Il était resté très attaché à Monseigneur qui l'avait accueilli dans son diocèse à Mzuzu lors de son trop court séjour au Malawi.

Julien avait vaincu la tentation de s'apitoyer sur son sort. Il avait si bien assimilé sa maladie qu'il était capable d'en parler avec humour. Il en avait fait son chemin de croissance. À travers ses diminutions, l'homme intérieur qui met sa force dans le Seigneur grandissait. Dépossédé de toutes forces physiques, le Seigneur lui fit la grâce de rester jusqu'à la fin en possession de toutes ses forces spirituelles pour s'abandonner complètement entre les mains du Père.

Julien est parti vers son Jésus dont "il n'avait jamais perdu le goût", comme il disait. Ce goût de Jésus, il l'a partagé avec nous, nous rappelant un chemin de la mission – le chemin de la pauvreté – que nous avons trop souvent tendance à oublier.

Célébration de “l’Exode final” de Julien Papillon, M.Afr. Neuville, le 28 juin 2002

Homélie

Julien parlait depuis longtemps de cet événement qui terminerait sa vie comme étant son “Exode final” : une sortie de ce monde pour se mettre en route vers un autre monde. C’est ce que nous célébrons dans cette Eucharistie aujourd’hui.

Une dernière mise en route, un dernier départ, pour rencontrer Celui qui l’avait appelé dans ses années d’enfance, qui l’a progressivement séduit et consolé tout au long de sa vie : le Dieu Trinité : attirance de Dieu Père, compagnonnage de parole et de conseil avec le Dieu Fils, le Seigneur Jésus, et transformation dans la Paix, la Joie, la Bienveillance et l’Amour par le Dieu Esprit. Julien a vécu une relation tout à fait privilégiée avec chacun des personnages de la Trinité et il en fait sa signature de tous les jours : au Père, dans le Christ, par l’Esprit : “Shalom and Love” sur le signe de la Croix.

Le 1^{er} janvier 1979, Julien entreprenait d’écrire jour après jour son journal spirituel : son vécu quotidien, terre à terre, les rencontres, les événements, les épreuves, les difficultés, les joies : rien de sa vie, telle que celle-ci se présentait et se déroulait au jour le jour, n’a échappé à son attention : une réalité soigneusement enregistrée dans sa mémoire, rigoureusement interprétée selon les données de sa conscience, et de plus en plus transfigurée dans sa prière. Cette réalité humaine du corps, du cœur, de l’âme, de l’esprit de Julien, il a appris aussi au jour le jour à la laisser illuminer par la Parole de Dieu. Ce journal quotidien, Julien s’est arrêté de le rédiger le 31 décembre 1999, après 21 ans. Si vous en faites le calcul, le total s’élève à près de 7000 pages. À cela, il faudrait ajouter le contenu de nombreuses lettres, personnelles et intimes, les textes de conférences, de retraites prêchées, d’homélies multiples pour découvrir la vision à la fois profondément humaine et divine qu’il se faisait de la vie et du sens de l’existence.

Nous sommes donc devant un héritage considérable. Indépendamment de ses écrits, beaucoup ont connu Julien à divers degrés d'intimité. Des témoignages nombreux trouveraient toute leur place dans cette célébration.

Voie d'humanité : Julien : l'homme

Laissons parler Julien sur une 1^{re} voie : celle de son humanité, une humanité qu'il a toujours prise fortement au sérieux.

“Habite ta situation, si tu veux trouver Dieu. Dieu n'est jamais ailleurs.”

“Habite ton corps, pour le rendre sportif et adapté. Habite ton cœur pour l'habiliter à l'amour. Habite ton esprit, ton âme, ta psychologie pour te situer dans la culture dans laquelle tu vis et pour développer ton profil propre. Habite tes événements pour ne pas passer à côté de l'histoire. Habite tes relations familiales pour être en contact avec tes racines. Habite tes rencontres, tes amis, tes amitiés pour accueillir et découvrir l'autre dans sa différence. Habite les étapes de ta vie : les défis, les épreuves, les crises, les remises en question, les rejets. Habite ta famille. Habite tes amis. Habite ton intelligence, ta volonté. Ta mémoire, ta sensibilité : laisse ta conscience émerger dans ce que tu es, sans évasion, sans fuite, sans compensation. Connais-toi, accueille-toi, accepte-toi : vis dans tes qualités, tes richesses, tes limites, ta maladie, ta fatigue. Accepte tes erreurs, ton ignorance, ton péché. Oriente-toi dans la vie avec ce que tu es, dans ce que tu es, non dans ce que tu crois être ou que tu voudrais être.

Nous sommes en présence de l'homme Julien se vérifiant et cherchant à faire la vérité dans cette matière charnelle, selon les multiples particularités de sa vie, en respectant la maturation que lui apportait le temps.”

Voie de foi, voie spirituelle : Julien : le croyant

“Dieu était devenu le confident de ma vie. Dieu dans ma situation. Pas de simple émotion de piété ou de pratique religieuse. Dieu dans ma vie, dans tout ce qui m'habite, se manifestant dans toutes les dimensions de mon être”.

Un deuxième profil de Julien se dessine en travers de cette composante humaine, celui du “croyant, l'homme de foi et de confiance” dans

un Dieu qui l'a séduit et qui le fascine de plus en plus. Des notes de son journal : à chaque matin : prière et offrande.

“Très tôt, l'offrande est devenue la première expression de ma prière”. Une offrande qui deviendra de plus en plus habitée de pauvretés et de limites, celle de son humanité handicapée, comme il le signale. Offrande pour la Mission et pour le Service dans chacun des “aujourd'hui” de sa vie, dans les détails du quotidien avec toute la conscience et la présence de son être. Que de fois il a noté “vouloir être ailleurs, être autrement, s'offrir efficace, valeureux, actif”, vivre des réalités plus consistantes. C'est cependant devant son Dieu et illuminé par sa Parole, qu'il revenait présent dans les contraintes de la réalité.

Julien le croyant : L'homme aux mains ouvertes et nues devant Dieu, à l'écoute assidue de sa Parole pour entendre ce que son Dieu attendait de lui ce jour-là. Cette attitude est devenue contagieuse et missionnaire à travers de multiples rencontres et d'amitiés, semées dans la vie.

La Mission : Julien le Missionnaire

À l'intérieur de son expérience de foi, il vivait une grande disponibilité à accueillir ce que l'on lui demandait. Il avait fait son serment missionnaire pour cela. Il entendait y être fidèle jusqu'au bout de ses capacités.

Julien n'a jamais pu partir pour une longue période en Afrique, selon son rêve de jeunesse. Les quelques mois qu'il a passés au Malawi, de septembre 1964 à mai 1965, ont été hypothéqués par un surcroît de maladie : celui du paludisme ou malaria. À la fin de son séjour, il a dû être rapatrié dès les premières améliorations de son état.

Sa disponibilité se situait ailleurs. Son style missionnaire s'est affirmé autrement, simplement à travers ses relations humaines.

“Nous sommes faits pour la relation, à l'image de la Trinité Sainte”, disait-il à une amie. Jusque dans les derniers jours de sa vie, il a cultivé ce regard de confiance en l'autre puisé dans la confiance que Dieu nous fait, qui que nous soyons.”

Faire exister l'autre : telle semble avoir été la motivation missionnaire de Julien. Étonnamment doué pour la relation humaine, cordial

et chaleureux, sachant utiliser ses talents pédagogiques, Julien a mis tous ses services pour rencontrer l'autre et lui faire découvrir le meilleur de lui-même.

Habitué de la souffrance

Julien, comme nous le savons, était devenu un “habitué de la souffrance” : il avait apprivoisé sa maladie et s'était laissé dépouillé par elle de toute forme de pouvoir pour entrer dans la plus grande pauvreté qui soit. En 1979, il note ceci :

“À mesure que le “faire” diminue, nous dit-il dans ces dernières années, lentement mais sûrement l'être émerge, grandit, prend de plus en plus d'espace. Cette maladie chronique, évolutive m'a fait parcourir tout un itinéraire géographique et “intérieur”. Les forces se retirent, je perds mon autonomie, pétale par pétale ! Se soumettre à la réalité ? Je préfère plutôt y entrer positivement que de vivre une simple soumission, et entrer à la manière de Jésus.”

“Jésus. Par Jésus, avec Jésus, en Jésus, il s'est offert dans l'obscurité d'une vie toute simple qu'il aimait comparer à la vie de Nazareth auprès de Jésus, Marie, Joseph, en compagnie de qui il aimait vivre et espérait mourir”.

Dans un message reçu après l'annonce du départ de Julien, un confrère disait : *“Il connaît Dieu maintenant, car il le voit”.*

Julien a dû passer rapidement par le purgatoire pour se purifier de quelques poussières de la route en nomade qu'il était, prendre une bonne douche, revêtir la robe nuptiale, pour aller à la rencontre de celui qu'il avait passionnément aimé et servi.

Merci Julien de tout ce que tu as été pour nous !

Richard Dandenault

Table des matières

Avant propos	p. 03
Introduction	p. 04
Chapitre 1 : De la naissance de Julien, août 1931, à son entrée chez les Pères Blancs, août 1954	p. 17
Chapitre 2 : De l'entrée chez les Pères Blancs à la première attaque de la sclérose en plaques : 1960	p. 26
Chapitre 3 : Les années 1960-1967. Le retour au Canada : "Julien est condamné au repos"	p. 38
Chapitre 4 : Les années 1967-1979	p. 56
Chapitre 5 : Les années 1979-1983. Son état de santé, sa prière, son contexte de vie	p. 71
Chapitre 6 : Les années 1983-1990	p. 91
Chapitre 7 : Les années 1990-2002	p. 97
Épilogue. Témoignage d'un témoin de dernière heure	p. 104
Témoignage de Raynald Pelletier, M.Afr.	p. 105
Témoignage de Gotthard Rosner, M.Afr.	p. 106
Témoignage de Denis-Paul Hamelin, M.Afr.	p. 107
Célébration de "l'Exode final" de Julien Papillon, M.Afr., Neuville, le 28 juin 2002. Homélie	p. 109

Société des Missionnaires d'Afrique

Série historique

- N° 1. De Chapitre en Chapitre : les premiers Chapitres généraux de la Société des Missionnaires d'Afrique, 1874-1900, par Jean-Claude Ceillier. 2002.
- N° 2. Monseigneur John Forbes (1864-1926), Vicaire apostolique, coadjuteur de l'Ouganda, premier Père Blanc canadien, par Raynald Pelletier. Texte revu et corrigé par Jean-Claude Ceillier. 2003.
- N° 3. Sainte-Anne de Jérusalem ; historique et conditions de la fondation. Version officielle de Mgr Lavigerie, publiée et annotée par le P. Ivan Page. Suivi de : Sainte-Anne, lieu de mémoire et lieu de vie française à Jérusalem, par Dominique Trimbur. 2004.
- N° 4. Histoire de la Société des Missionnaires d'Afrique ; les sources écrites internes à la Société, par Jean-Claude Ceillier et Ivan Page. 2004.
- N° 5. Comme il était au commencement : notes et souvenirs de la vie missionnaire du Père Louis Jamet, M.Afr. (1849-1919), publiés et annotés par le P. Ivan Page. 2005.
- N° 6. Mgr Anatole-Joseph Toulotte, membre de l'équipe de fondation de Ste-Anne de Jérusalem, successeur du cardinal Lavigerie comme Vicaire apostolique du Sahara-Soudan, 1852-1907, par Jean-Claude Ceillier. 2006.
- N° 7. Apprendre la langue pour répandre la Parole ; le travail linguistique des Missionnaires d'Afrique, par Ivan Page. 2007.
- N° 8. Sur les pas d'un géant ; la vie de Mgr Jan van Sambeek, par Hugo Hinfelaar. 2007.
- N° 9. Les débuts de la mission des Pères Blancs au sud de l'Ouganda et l'organisation de son catéchuménat, 1879-1914, par Marinus Rooijackers. 2008.
- N° 10. De Chapitre en Chapitre : Histoire des Chapitres généraux de la Société des Missionnaires d'Afrique, vol II, 1906-1936, par Jean-Claude Ceillier. 2012.
- N° 11. Le cardinal Charles Lavigerie et la campagne antiesclavagiste, par Jean-Claude Ceillier et François Richard. 2012.
- N° 12. Leo Volker, Architecte de l'Aggiornamento, 1957-1967, par Aylward Shorter. 2013.